Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

GŒTHE

— TRADUCTION N. FOURNIER —

HERMANN

ET

DOROTHÉE

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

HERMANN

ET

DOROTHÉE

OUVRAGES

DE GŒTHE

TRADUCTION DE N. FOURNIER

Publiés dans la collection Michel Lévy

HERMANN ET DOROTHÉE. . . . . 1 vol.

WERTHER, avec notice d'Henri Heine. . . . . . 1 —

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HERMANN
ET
DOROTHÉE

PAR

GŒTHE

TRADUCTION NOUVELLE DE N. FOURNIER

PRÉCÉDÉE DE

GŒTHE ET LA COMTESSE A. STOLBERG

PAR

HENRI BLAZE DE BURY

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1896

GŒTHE

ET

LA COMTESSE AUGUSTE STOLBERG

Il existait au XVIIIe siècle un sentiment que nous ne connaissons plus aujourd'hui : on avait alors avec une femme d'esprit une liaison tout intellectuelle, épistolaire, si je puis m'exprimer ainsi, et cela, sans que personne songeât à le trouver mauvais, pas même le mari, qu'on admettait tout le premier dans les secrets de la correspondance. C'était un attachement qu'on ne définit guère, de l'ami-

tié si l'on veut, mais plus tendre et plus chaleureuse, de l'amour qui prétendait n'être que de l'amitié, quelque chose enfin qui rappelait la chevalerie dans le monde de l'intelligence. On tenait journal l'un pour l'autre, on s'écrivait mille bagatelles qui nous font sourire aujourd'hui et qui charmaient. Du reste, tout cela n'empêchait pas d'aimer ailleurs; si la pensée était prise, le cœur ne l'était qu'à demi, et les sens restaient libres; et puis les vicissitudes de la passion formaient comme autant d'épisodes dont le roman s'embellissait. C'est à ce sentiment mixte qui n'est après tout que le sentiment de Pétrarque pour Laure, dégagé du mysticisme du xve siècle, que nous devons ces lettres de Gœthe à la comtesse Auguste Stolberg, avec cette circonstance tout originale, que Gœthe et la comtesse Stolberg ne se connaissaient que par intermé-

diaires, et commencèrent, sans jamais s'être vus, une correspondance des plus intimes.

Gœthe amoureux, il lui fallait nécessairement trouver quelque part une âme délicate et sympathique, toujours prête à recevoir les secrets de sa joie et de ses peines, ou plutôt l'aveu de cette alternative incessante où flottaient ses propres sentiments, ballottés entre le doute et la foi en eux-mêmes. Sans un troisième personnage relégué en dehors de l'action, mais donnant son avis un peu à la manière des confidents de théâtre, le roman n'eût pas été complet. Or, l'amour avec Gœthe ne pouvait être autre chose qu'un roman, ayant son exposition, son intrigue plus ou moins compliquée, et son dénoûment heureux ou malheureux, mais toujours prévu d'avance. La pauvrette assez faible pour se laisser prendre au piége mourra de douleur comme

Frédérique, ou tentera de se consoler ailleurs par le mariage, comme Lili, dont nous allons suivre l'histoire. Quant à lui, vous le verrez sortir de là frais et dispos, rapportant de son aventure un sujet de drame ou de poëme. Gœthe, en homme du XVIIIe siècle, n'a garde de perdre une si belle occasion de s'analyser lui-même; dès le premier moment, il arrange toute chose pour que chez lui les facultés critiques soient tenues en éveil, en même temps que les facultés sensitives. Pendant que le cœur agit, l'esprit observe, et l'observation, recueillie avec soin, est transmise ensuite à qui de droit. Voilà qui s'appelle procéder avec méthode et traiter la passion en philosophe. La sœur des deux Stolberg, la jeune comtessse Auguste, convenait à merveille au rôle que Gœthe lui destinait dans son roman. Comme il ne s'agissait, après tout, ni de l'aimer ni de se faire aimer

d'elle, l'ignorance parfaite dans laquelle ces deux êtres avaient vécu jusque-là l'un vis-à-vis de l'autre ne pouvait devenir un obstacle, et, le cas eût-il existé, l'imprévu, le curieux de l'aventure devait nécessairement tourner à l'avantage de Gœthe. Qu'on se figure, en effet, ces témoignages d'attachement chevaleresque signés d'un nom déjà illustre, ces lettres qu'anime, à défaut de conviction, le souffle du génie (conviction du moment à laquelle on ne résiste pas), tout cela arrivant sous le couvert de deux frères bien-aimés, surprenant une jeune fille au milieu des paisibles et monotones occupations de la vie de province, et qu'on dise s'il n'y a point de quoi éveiller l'imagination qui dort, surtout quand on suppose que la jeune fille a la tête vive et romanesque; il est tel de ces jeux d'esprit où les plus habiles ont fini par se laisser prendre;

On oublie facilement la fiction et le mensonge, on aime à se dire tout bas qu'on a été deviné, et, dans ce crépuscule de l'âme où le faux et le vrai, l'idéal et le positif, l'abstration et la réalité, se confondent, de nouveaux horizons s'ouvrent, qu'on anime et qu'on peuple à son gré. On n'en conviendra pas, mais l'entreprise de Gœthe, écrivant à une jeune femme qu'il n'avait jamais vue et ne connaissait que par ses frères, devait réussir par son audace même et son excentricité. La sympathie une fois admise, restait à savoir comment elle se traduirait. Une femme quelque peu folle et extravagante, une Bettina, par exemple, n'eût pas manqué de se passionner à outrance. La comtesse Auguste, en personne bien élevée, en femme du monde sûre d'elle-même, accueillit ce défi du génie avec un sourire amical, et les relations qui s'établirent entre eux, à la faveur de

cette correspondance, furent telles, qu'un attachement profond s'en suivit, attachement qui ne parut s'éteindre, après des années, que pour se réveiller plus vif un jour dans l'âme de la comtesse, sous le souffle de la religion.

Le recueil des lettres du jeune Gœthe à la comtesse Auguste s'ouvre par une déclaration *ex abruptò* si chaleureuse, si passionnément désordonnée, qu'elle dépasse le but. Dès les premières lignes, la fantaisie de l'artiste se trahit par l'incontinence : « Chère, mais j'aime mieux ne pas vous donner de nom : que seraient les noms d'amie, de sœur, d'épouse ou de fiancée ; que serait même un nom renfermant la substance de tous ces noms, auprès du sentiment immédiat que... ? » Ainsi écriraient Werther ou Saint-Preux, évidemment il y a dans un pareil début une préoccupation de l'effet, un mouvement théâtral, qui change du

premier coup en un intérêt de roman l'intérêt bien autrement sérieux qu'on se promettait. Dans quel but, d'ailleurs, ces brûlantes protestations? A cette muse inconnue, à cette divinité pour laquelle il ne trouve pas un nom dans le vocabulaire de l'amour, il va écrire, devinez quoi ? l'histoire de sa passion avec une belle jeune fille de Francfort. Il convient, pour l'intelligence du sujet, que nous introduisions maintenant un personnage resté dans l'ombre ; nous voulons parler de la véritable héroïne de ces lettres de Gœthe à mademoiselle Stolberg, de cette Lili qu'il aima, et dont nous allons essayer de faire connaître le gracieux roman, en nous aidant tantôt de la correspondance en question, tantôt des souvenirs laissés par Gœthe lui-même au quarante-troisième volume de ses œuvres complètes.

Pendant l'hiver de 1774, les amis de Gœthe,

jaloux de présenter à leurs connaissances le jeune homme déjà illustre, se disputaient chacune de ses soirées, et c'était à qui aurait l'honneur de le produire dans le monde, dont la curiosité s'agitait d'autant plus autour de lui, qu'il avait jusque-là vécu fort retiré. Un soir, un de ses amis l'emmena au concert chez un M. Schœnemann, dillettante par excellence, qui se mourait d'envie d'avoir chez lui l'auteur des *Souffrances du jeune Werther.* Comme Gœthe entrait, la fille de la maison s'asseyait au piano. C'était Lili. Si elle joua ou si elle chanta pendant les quelques minutes qui suivirent, je doute que Gœthe l'ait jamais su; et lorsque Lili, quittant le piano, vint, à travers un nuage de compliments et d'adulations, retrouver sa mère, qui lui présenta M. de Gœthe, le jeune vainqueur était amoureux. Lili avait en elle je ne sais quoi de merveilleux et d'en-

1.

fantin qui la rendait irrésistible; ses mouvements étaient agiles, sa démarche leste; on eût dit une fée mignonne, à voir la grâce qu'elle mettait à ployer son joli cou de cygne, tandis que sa petite main s'étudiait à caresser les touffes vaporeuses de ses cheveux blonds. Fille unique de parents qui l'adoraient, recherchée pour sa fortune et sa beauté par tout ce qu'il y avait d'élégant et de noble à Francfort, elle exerça du premier coup sur Gœthe cette influence attractive à laquelle nul n'échappait. J'ajouterai à la liste de ses qualités que ce devait être là une franche coquette, et je n'en veux d'autre preuve que ce ton de pieuse mansuétude et de bénévole conviction avec lequel Gœthe s'évertue à la mettre à l'abri de tout soupçon qui pourrait l'atteindre de ce côté. Quoi qu'il en soit, la passion de Gœthe fut bientot partagée. A vingt-cinq ans, avec sa

bonne mine et son élégance personnelle, Gœthe, tout illustre qu'il fût déjà, pouvait se passer à merveille du secours de son nom pour enlever le cœur d'une jolie fille; d'où cependant on aurait tort de conclure qu'il n'entra point dans les premiers motifs qui décidèrent le penchant de Lili pour le jeune auteur de *Werther*, un de ces petits sentiments de vanité qu'on ne s'avoue pas à soi-même.

Je trouve dans les poésies posthumes cette pièce, inspirée par les premières inquiétudes de la passion naissante.

A BELINDE

« Pourquoi m'attirer ainsi irrésistiblement au milieu de ce luxe? Honnête jeune homme, n'étais-je donc pas heureux dans ma nuit solitaire? Oublié dans ma chambrette, alors je rêvais au clair de lune les heures dorées d'une

félicité sans mélange; déjà mon âme avait connu ton image chérie. Suis-je bien le même homme, moi, que tu retiens désormais à la lueur des lustres, vis-à-vis d'une table de jeu; moi qui reste planté là, immobile, devant des figures souvent insupportables? Le printemps en fleurs ne m'attire plus désormais dans la plaine; où tu es, ange, est l'amour et la grâce; où tu es, la nature! »

Un besoin mutuel de se voir ne tarda pas à se déclarer. Chaque jour, Gœthe venait en visite chez la mère, et, lorsque par hasard on se trouvait seuls, Lili se mettait à lui raconter l'histoire de ses peines et de ses joies d'enfance, et alors, dans ces gentils entretiens, se glissait l'aveu d'une faiblesse; ainsi, par exemple, on convenait d'une certaine force d'attraction dont on se sentait comme natu-

rellement doué, on allait jusqu'à s'avouer coupable d'en avoir usé tout récemment, aveu d'autant plus irrésistible, que l'excuse était toute prête. En effet, cette fois on avait été bien puni en se prenant soi-même au piége. — Le soir, les deux amants se rencontraient au concert, au spectacle, dans les routs. « Mes rapports avec elle, dit Gœthe, étaient ceux d'un jeune homme avec une belle et aimable jeune fille du monde. Seulement, je m'aperçus que je n'avais pas réfléchi aux exigences sociales, à ce va-et-vient continuel auquel on ne peut se soustraire. Un invincible désir nous possédait l'un et l'autre, nous ne pouvions exister sans nous voir ; mais, hélas ! combien d'heures, combien de jours troublés et perdus par le seul fait des gens qui l'entouraient ! »

Lorsque l'hiver eut épuisé ses plaisirs et ses

ennuis, la belle saison amena les parties de campagne; le printemps multiplia les entrevues, et, grâce à lui, se renouèrent les liens qui unissaient déjà ces deux cœurs. Une charmante villa que l'oncle de Lili possédait aux portes de Francfort, à Offenbach, était la terre promise où l'on accourait. « Des jardins délicieux, des terrasses donnant sur le Mein, partout de libres échappées laissant voir le plus agréable paysage : il y avait là de quoi tenir dans le ravissement quiconque passait ou séjournait; un amoureux n'eût pas rêvé un autre Éden pour y loger ses sentiments. » L'enchantement d'un pareil site, qu'une divine présence animait, ne pouvait manquer d'attirer Gœthe. On le voyait alors passer des semaines entières à Offenbach, où il s'établissait chez un maître Jean-André, fabricant de soie et compositeur d'opéras-comiques, industriel par état, artiste

par goût, que la passion musicale de Lili rendait indispensable dans la maison de son oncle. Ce Jean-André, excellent homme au fond, et compatissant du meilleur de son âme au langoureux martyre des jeunes gens, leur ménageait, pendant ses séances, de ravissantes entrevues. Dès qu'il arrivait le soir, on l'installait au piano, et, s'il commençait à jouer sa musique, Gœthe et Lili en avaient pour jusqu'à minuit de mystérieuses causeries et d'étreintes furtives ! Gœthe, en reconnaissance des services que cet excellent homme rendait à ses amours, composa pour lui un poëme d'opéra. C'était à coup sûr le moins qu'il pouvait faire.

« J'arrivais toujours un peu tard dans la soirée, et, s'il y avait du monde là, je n'en observais pas moins l'impression que mon entrée produisait sur elle. Si peu que je restasse,

j'avais à cœur de me rendre utile, fût-ce le moins du monde, et je ne la quittais jamais sans qu'elle m'eût chargé de quelque commission. Cette espèce de servage m'a toujours semblé la meilleure fortune qui puisse arriver à un homme en pareille circonstance, et j'admire fort la manière puissante, bien qu'un peu obscure, dont s'expliquent sur ce point les vieux romans de chevalerie. Qu'elle exerçât sur moi une domination irrésistible, je ne cherche pas le moins du monde à le cacher, et certes elle pouvait très-bien se permettre cette vanité-là; en de telles rencontres, vainqueur et vaincu triomphent à la fois, et c'est le cas de se complaire l'un et l'autre en un égal sentiment d'orgueil. — Cette manière souvent trop rapide dont j'intervenais n'en avait que plus d'action. Je ne manquais jamais de trouver maître André avec une provision de musique

toute prête; de mon côté, j'apportais aussi du nouveau, soit de mon propre fonds, soit de celui des autres, et les fleurs poétiques et musicales pleuvaient. Si, pendant le jour, diverses circonstances me retenaient loin d'elle, les belles soirées au grand air multipliaient pour nous les occasions d'être ensemble. Voici entre autres un souvenir que les cœurs amoureux recueilleront avec intérêt : — Un soir, par le plus beau clair de lune, nous nous étions promenés tard dans la campagne, et, après avoir reconduit sa société de porte en porte et fini par prendre congé d'elle, je me sentis si peu envie de dormir, que la fantaisie me vint de commencer une nouvelle promenade. Jaloux de me trouver seul avec mes pensées et mes espérances, je m'en allai rejoindre la grande route de Francfort et m'assis sur un banc, dans le silence de la nuit

la plus pure, sous l'éblouissante coupole du ciel étoilé, afin de n'appartenir qu'à elle et à moi-même. »

A ces moments de rêverie heureuse, pendant lesquels il aime à se dire : « Je dors, mais mon cœur veille, » succèdent les réactions fougueuses, les heures d'impatience et de découragement. Alors le souvenir de sa chère Auguste lui revient, de cette âme élevée qu'il s'est choisie pour confidente, et il retourne à ses lettres. Que deviendrait-il, en effet, lui qui n'aime pas souffrir, sans ce vase d'élection toujours disposé à recevoir le trop-plein des sentiments qui l'occupent, et qui résonne avec tant de délicatesse au contre-coup de sa passion ? Gœthe a dit quelque part qu'il n'avait écrit *Werther* que pour se délivrer d'une fièvre de sentimentalité qui s'était emparée de

toute l'Allemagne. Si je ne me trompe, ses lettres à Auguste doivent être prises dans le même sens. Là aussi je vois une délivrance, la délivrance de l'amour qui le tient pour Lili, et dont il cherche à se débarrasser dans ces lettres, comme il se débarrasse dans un drame d'une idée absorbante et despotique. D'ailleurs, pour cette nature si essentiellement *objective*, l'amour pouvait-il être autre chose qu'une idée? En vain il s'exalte jusqu'au délire, en vain son style brusque et saccadé trahit parfois l'émotion et l'inquiétude : sous l'amant éprouvé reparaît toujours le poëte. A l'instant où vous voudriez le plus croire à ces tiraillements du cœur, à ce trouble de la passion, une ligne imprévue, un mot oublié au tournant du feuillet, vous donnent l'éveil en ramenant tout à coup l'ordre dans le désordre. Ainsi, vous le voyez s'arrêter au milieu d'une

crise, et passer sans transition à un paragraphe du genre de celui-ci, par exemple : « N'oubliez pas de jeter les yeux sur le second volume de *l'Iris,* s'il vous tombe sous la main; vous y trouverez mainte chose de moi. » Ce qui, chez Gœthe, me gâte tout à fait le personnage de roman, c'est la sécurité absolue qu'il m'inspire de lui-même dès l'exposition. Si amoureux, si insensé, si consumé de doutes et de souffrances qu'il vous semble, croyez bien qu'il y aura toujours une crise décisive où, les intérêts de sa position et les intérêts de son cœur se trouvant en présence, la raison, la froide, l'impassible raison, finira par l'emporter.

L'attachement que Gœthe et Lili nourissaient l'un pour l'autre avait atteint son apogée : situation difficile où, comme on sait, les passions ne se maintiennent guère. Une fois qu'on a touché le faîte, il ne reste plus

qu'à descendre, et les prosaïques préliminaires du mariage, les considérations et les arrangements de famille, devaient porter le premier coup à ces fraîches amours, jusque-là insouciantes de l'avenir. Lili aimait le monde; partout recherchée pour sa distinction et ses talents, la jolie fille du banquier de Francfort s'était habituée à régner sur un cercle dont elle recevait volontiers les empressements et l'hommage. Les goûts mondains de la jeune personne effrayèrent tout d'abord la famille de Gœthe. Le vieux jurisconsulte et sa femme, élevés dans les traditions austères de l'antique patriciat germanique, se demandaient comment ferait cette jeune fille dissipée et frivole pour se conformer aux mœurs simples et régulières de leur maison. La sœur de Gœthe surtout, Cornélia Schlosser, s'éleva contre cette union de toute l'influence qu'elle exerçait sur

l'esprit de son frère. Du fond d'une petite ville où elle menait avec son mari une assez triste existence, cette femme, d'un naturel peu sympathique, ne cessait de battre en brèche le cœur de Gœthe avec cet acharnement qu'apportent les sœurs en pareille occasion.

Sur ces entrefaites (avril 1775), les deux Stolberg arrivèrent à Francfort. Le jeune comte Frédéric Léopold, blessé au cœur par deux beaux yeux qu'il ne pouvait épouser, avait entrepris, en compagnie de son frère Christian et du comte Haugwitz, une de ces mélancoliques pérégrinations sans lesquelles, entre amoureux qui savent vivre, il n'y a pas de rupture complète. Il va sans dire que le jeune comte et ses fidèles acolytes s'en allaient chercher en Suisse le Léthé miraculeux. Le petit groupe n'eut garde de laisser ignorer à Gœthe son passage à Francfort. Bien avant cette

entrevue, qui devait marquer de part et d'autre, on se convenait déjà, de généreuses sympathies avaient parlé. On s'était rencontré dans l'*Almanach des Muses* de Gœttingue, terre commune où se donnait rendez-vous alors toute cette chaleureuse jeunesse qui devait être un jour l'honneur et la gloire des lettres allemandes; la fraternité poétique existait, sainte et noble fraternité qui, par malheur, ne dure guère, mais que d'illustres exemples consacrent à l'avénement de toutes les périodes littéraires : j'en appelle aux romantiques de 1825, aux enthousiastes virtuoses de la *Muse française*. Gœthe reçut les jeunes comtes à bras ouverts (*mit offener Brust*) comme il le dit lui-même. Non content de leur faire du matin au soir les honneurs de Francfort, il les introduisit dans la maison de son père, et là, tous les jours à table, il fallait, bon gré mal gré, que

le jurisconsulte austère de la ville libre oubliât les questions de droit et les affaires de conseil pour tenir tête à ses trois folles imaginations, que la philosophie et la poésie enivraient. Un soir, on parlait politique au milieu d'amples libations de vin du Rhin ; à chaque coupe qu'on vidait, la haine des tyrans et de la tyrannie s'échauffait que c'était un plaisir de les voir. M. de Gœthe, le père, souriait en hochant la tête, et madame de Gœthe, la même qui se vantait d'avoir servi de type à cette héroïque matrone de Gœtz de Berlichingen, paraissait s'amuser fort de cette scène, qui commençait à tourner au vrai comique. On était sur le chapitre du roi Cambyse ; Léopold Stolberg venait de raconter comme quoi cet exécrable monstre avait eu l'atroce courage de percer d'une flèche le cœur d'un pauvre enfant sous les yeux même de son père, et

cet acte de barbarie excitait toute la chaleureuse indignation du jeune groupe aviné. Tout à coup madame de Gœthe, qui s'était levée un moment pour descendre au cellier, rentre, apportant des provisions nouvelles, quelques-uns de ces rares échantillons des meilleures années qu'on réserve avec soin, et, déposant sur la table les flacons dont un vin empourpré colore la transparence : « Le vrai sang des tyrans, dit-elle, le voilà ; abreuvez-vous-en à votre aise, mais, pour Dieu ! ne me rompez pas davantage la cervelle avec vos harangues à la Brutus. — Oui, messieurs, s'écrie le jeune Gœthe en levant son verre, ma mère a raison et vous pouvez l'en croire; le plus grand tyran qu'il y ait au monde est celui dont le sang vous est offert ; n'approchons de lui qu'avec prudence, car il a d'irrésistibles séductions, et son esprit vous ensorcelle. Flatteur, insinuant,

despote, je défie qu'on me cite un plus redoutable tyran. Les premières gorgées de son sang vous allèchent; plus on en boit, plus on devient avide; une goutte suit l'autre inévitablement, et c'est comme un collier de rubis qu'on craindrait de voir s'interrompre. » On devine que, dans l'intimité de pareilles relations, nos jeunes gens ne devaient pas avoir de secret l'un pour l'autre. La jeunesse, la poésie et le vin vieux aidant, la confiance ne pouvait manquer de venir vite, et d'ailleurs, sur quatre, deux étaient amoureux, Léopold et Gœthe. Léopold, inquiet, ardent, exalté, dans cette crise de la passion où l'amour, chassé du cœur, monte au cerveau et de là s'exhale en fumée; Gœthe, moins turbulent, moins fougueux, s'étudiant lui-même dans les autres, et déjà aimant mieux écrire que parler.

Quelques jours avant de reprendre la poste,

les Stolberg proposèrent à Gœthe de les accompagner. Un pèlerinage romantique à travers les glaciers de la Suisse répondait à merveille aux sentimentales dispositions où l'amoureux poëte se trouvait, et il se laissa facilement persuader. « Dans une ville comme Francfort, écrivait-il lui-même, ces allées et venues continuelles d'étrangers qui se croisent en tous sens et se dirigent sur tous les points du globe, éveillent de bonne heure le goût des voyages. Maintes fois déjà l'idée m'était venue de courir le monde, et je laisse à penser si, dans ce moment où il s'agissait pour moi d'une épreuve sérieuse, d'essayer si je pouvais, à la rigueur, me passer de Lili, où mon état de trouble, d'inquiétude m'interdisait toute œuvre importante, je laisse à penser si, dans un pareil moment de crise, la proposition des Stolberg fut acceptée. » Le père accueillit avec trans-

port ces projets de voyage, qui devaient avoir pour résultat de soustraire Wolfgang aux enchantements de la sirène; il engagea même son fils à passer en Italie, et surtout à ne pas craindre de prolonger son absence, et Gœthe quitta Francfort sans avoir dit adieu à Lili.

Une fois en route, Gœthe ne tarda pas à changer d'idée sur le compte de ses compagnons de voyage. Jusqu'à l'arrivée à Darmstadt, les choses se passèrent à merveille; là seulement d'imperceptibles symptômes d'incompatibilité commencèrent à se faire sentir. Sans être insolents ni dédaigneux le moins du monde, les jeunes comtes Stolberg, appartenant par leur naissance à l'une des plus hautes familles de l'Allemagne du Nord, avaient dans le commerce intime je ne sais quelle liberté de manières, quelles intolérances d'opinion, qui devaient, à la longue, blesser un homme accou-

tumé, comme Gœthe, à la politesse bourgeoise, à la méthodique réserve de la bonne ville impériale. Léopold, surtout, qui, touchant l'incomparable supériorité de sa maîtresse et la profondeur du désespoir amoureux dont il souffrait, n'admettait pas de discussion, et repoussait avec emphase tout parallèle comme injurieux, Léopold irritait à chaque instant sa fibre sensible. Vainement dans cette chaise qui roulait vers Manheim, Gœthe s'efforçait de représenter à l'exalté jeune homme que d'autres pouvaient bien avoir l'expérience de semblables douleurs, Léopold ne voulait rien entendre, et son frère Christian, ainsi que le comte Haugwitz, intervenaient alors pour mettre fin à la querelle des deux amoureux. Ce thème, plus ou moins varié, reparaissait sans cesse. A la suite d'un dîner d'auberge où le vin n'avait pas été épargné, Léopold se lève au milieu

d'un bachique hourra, et propose un toast en l'honneur de sa belle maîtresse; puis quand tous on bu : « Maintenant, s'écrie-t-il, des verres consacrés de la sorte ne sauraient plus servir, et ce serait les profaner que les emplir de nouveau. » A ces mots, il lance son verre par la fenêtre, et tous les autres font comme lui. « Nous obéîmes, ajoute Gœthe; mais, dans le moment où mon verre volait en éclats, il me sembla tout à coup sentir Merck me secouer par le collet de mon habit. » Cette espèce d'évocation méphistophélique de Merck en ce banquet est le meilleur indice que toute illusion sur les Stolberg s'évanouit chez Gœthe dès ce moment. Au début du voyage, lui et Merck s'étaient rencontrés à Darmstadt, et le malin critique, qui le connaissait bien, le voyant s'embarquer avec ces jeunes fous, avait prédit ce qui arriva

A Zurich, Gœthe se sépara de ses compagnons de voyage pour aller rendre visite à Lavater. Déjà un an auparavant (1774), le philosophe suisse et le jeune chantre de *Werther* s'étaient vus sur les bords du Rhin, mais seulement en passant, et sans qu'il leur fût resté de ces relations toutes superficielles autre chose qu'un vif désir de se revoir. Gœthe fait allusion dans une de ses poésies à cette rencontre de table d'hôte et raconte comme quoi, placé entre Lavater et Basedew, il dévora une poularde, tandis que ses voisins de droite et de gauche se disputaient sur un point de théologie[1]. Quoi qu'il en soit, ses rapports avec Lavater ne datent que de cette visite. « Notre premier, notre unique sujet de conversation,

1. Und er behaglich unterdessen
Hatt einen Hahnen angefressen.

dit Gœthe, fut sa *Physionomique.* » A cette époque, Lavater mettait la dernière main à son fameux ouvrage. Voyant venir à lui un grand poëte de si bonne volonté, il s'empressa de l'initier dans tous les mystères de son système, lui livra ses dessins et ses manuscrits, et l'enflamma si bien, que Gœthe en contracta pour le reste de ses jours une véritable fièvre de silhouettes, qui finit à la longue par n'être plus qu'intermittente, mais qui ne le quitta jamais complétement.

Cependant une soif d'émotions romantiques, un besoin de s'oublier lui-même, ne tardent pas à l'entraîner dehors. A la place des Stolberg, qu'il a perdus en route, un nouveau compagnon se présente. Celui-ci, jeune homme de vingt ans, Allemand d'origine, vivant en Suisse à la source de cette doctrine réformée dont il doit devenir le ministre, amoureux de

la nature et des beaux vers, conviendra mieux aux sentiments qui l'affectent.

Dès lors voilà les deux amis en campagne; les voilà escaladant les neiges éternelles, sillonnant les lacs, visitant les cantons, bienvenus partout, grâce à l'hospitalité que les lettres de Lavater leur ont ménagée. Cela durait ainsi depuis un mois, quand un beau jour, sur le sommet du Saint-Gothard, l'idée vint à Gœthe de descendre en Lombardie. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'on pourrait citer telle circonstance où l'esprit de l'homme, après avoir pris un parti, se sent plus irrésolu que jamais. En ce moment, la force de décider ce qui va suivre n'est plus en nous, mais dans le passé, dont les impulsions se ravivent et nous forcent à leur obéir. Gœthe ici me servira d'exemple. Placé entre l'Italie et l'Allemagne, près de franchir la li-

mite qui sépare le sol poétique du sol natal, il hésite et reste comme suspendu. Ne vous semble-t-il pas voir la lutte de l'esprit et du sentiment, de l'imagination ardente à s'élancer vers l'Eden inconnu, et du cœur qui se sent changer d'élément? Cette fois, au moins, le cœur l'emportera; l'image de Lili, un moment effacée, se réveille tout à coup au milieu de cette âpre nature ; il se souvient d'un gage de tendresse donné aux jours heureux [1], et, pour la première fois depuis Francfort, il tire de son sein le talisman adoré, auquel il improvise ces beaux vers :

« Souvenir d'un bonheur évanoui, lacet fragile que je porte encore à mon col, devais-tu donc être entre nous un lien plus durable

1. Un petit cœur en or suspendu à un fil de cheveux

que celui de nos âmes? Viens-tu prolonger les jours rapides de l'amour?

» J'ai beau te fuir, Lili, à travers les pays étrangers, à travers la forêt lointaine et les vallons, j'emporte avec moi ton lien! Oh! si tôt de mon cœur ne devait pas tomber le cœur de Lili!

» Ainsi l'oiseau qui rompt sa chaîne et s'en retourne au bois traîne après lui toujours quelque lambeau de fil, signe honteux de sa captivité : quoi qu'il fasse désormais, il n'est plus l'oiseau du ciel, né libre, il a appartenu à quelqu'un. »

Après une si chaleureuse réaction Gœthe ne pouvait que prendre la poste et retourner en Allemagne.

A son retour à Francfort, les choses n'étaient plus comme il les avait laissées. La fa-

mille de Lili, naturellement assez peu portée à cette alliance, avait profité de l'avantage que Goethe lui livrait en quittant si brusquement la place, pour faire entendre à la jeune fille qu'elle ne devait pas persister dans un engagement désormais rompu. La pauvre Lili ne voulait rien croire de ce qu'on lui disait et se contentait de pleurer. Loin de s'en fier aux apparences et d'accuser son amant, elle lui pardonnait du fond du cœur et s'efforçait de trouver des motifs légitimes à sa conduite, qu'elle avait fini par attribuer à quelque boutade d'un esprit inquiet, irrité par les mille ennuis qu'on lui suscitait, à quelqu'un de ces accès de folie qu'un grain de génie détermine si facilement dans la cervelle d'un amoureux de vingt ans. « Je l'aime, disait-elle toujours, et, s'il n'a pas cessé de m'aimer, je suis prête à le suivre jusqu'en Amérique. » On rapporta

cette parole à Gœthe, qui en fut touché, pas assez cependant pour se décider à être heureux une bonne fois. Cette excitation fiévreuse ne lui déplaisait pas trop ; il aimait à s'écouter souffrir. Le beau mouvement du Saint-Gothard n'avait pas laissé de traces ; ce n'était là qu'un de ces feux follets que l'éloignement et l'absence ravivent. D'ailleurs, en passant à Heidelberg, il avait vu sa sœur, qui ne lui épargnait pas ses remontrances, et, depuis son arrivée, les lettres de cette quinteuse personne, qui semble jouer dans ce petit roman le rôle d'une lady Ashton, ne faisaient que fomenter l'irrésolution dans son esprit. Aussi longtemps qu'avait duré l'absence, il avait cru plutôt à une séparation qu'à une rupture. Sur le lac de Zurich, parmi les neiges du Saint-Gothard, ses souvenirs, ses souhaits, ses espérances, avaient eu leur libre jeu. Au retour, tout

changea; et, si c'est le ciel pour deux amants que de se revoir sans contrainte après l'absence, il n'y a pas d'enfer comparable au supplice de deux êtres qui s'aiment, et qui sentent en se retrouvant, qu'une force inexorable les sépare. En renouant avec Lili, Gœthe devait retrouver dans son entourage les mêmes contraintes, plus irritantes désormais, plus insupportables, et dès le premier jour, en la revoyant, il sentit qu'elle était perdue pour lui.

A cette époque s'ouvre vraiment une période de trouble et d'anxiété, une de ces crises de jeunesse qu'on pourrait comparer à l'ébullition du vin qui fermente. Comme le nouveau vin, le sang généreux se dépouille alors des fumées qui l'embarrassent et s'apprête à vieillir ensuite noblement. Cette transition de la jeunesse à la maturité, espèce de fièvre morale à

laquelle plus d'un esprit succombe, est ici d'autant plus intéressante à étudier, qu'on sait d'avance qu'elle va se résoudre dans le calme olympien de Weimar. Sans cesse balloté entre l'idée de cet amour auquel il ne peut se décider de renoncer et le soin de son avenir qu'il tremble d'engager, il va de Lili à *Egmont* : il s'enferme huit jours avec résolution, écrit le premier acte qu'il lit à son père; puis, n'y tenant plus, il court après un regard; et si, au spectacle, au concert, au au bal, ses yeux rencontrent les yeux de Lili, si cette blanche main si bien gantée effleure la sienne, son cœur déborde, et le voilà redevenu fou. Inquiet, tiraillé, malheureux au fond, la seule providence qui le dirige encore au milieu de tant de confusions et de dissonances, c'est la comtesse Stolberg, sa chère Auguste, qu'il aime de tous les amours, comme une

femme qu'on n'a jamais vue. Il lui écrit lettres sur lettres; tantôt passioné comme Werther, tantôt tendre comme un frère, tout ce que ce feu qui s'éteint laisse dans son âme de mélancolie, d'humeur, de découragement, se reflète dans ces petits billets tracés à la hâte sur un coin de table, sur ses genoux, comme cela se trouve. Et c'est ce qui fait que cette correspondance, sans grande valeur littéraire par elle-même, prend tout l'intérêt d'un roman, si vous la replacez au milieu des passions dont elle s'est inspirée.

25 juillet 1775.

« Je veux vous écrire, Auguste, chère sœur, bien qu'il me semble que, dans l'état où je suis, même auprès de vous, j'aurais peine à trouver quelque chose à dire. Je commence donc. Qu'il y a loin de moi jusqu'à vous! Il

faut espérer pourtant qu'un jour nous nous verrons.

» Lorsque tout m'accable ainsi je me tourne vers le nord, où respire ma sœur chérie là-bas, à deux cents milles de moi. Hier au soir, ange, j'aurais voulu être à vos pieds, serrer vos mains. Je me suis endormi avec cette idée, et ce matin je la retrouve encore à mon réveil. Belle âme pleine de mansuétude, vous qui avez le ciel dans le cœur, je serai encore balloté cruellement. N'importe, pourvu que je me repose un instant sur votre cœur. C'est là mon rêve, mon seul but au milieu de tant de souffrances. Je me suis si souvent trompé sur les femmes ! — Chère Auguste, que ne puis-je lire un instant dans vos yeux ! — Je m'arrête ; — ne cessez pas de m'aimer. »

A mesure qu'il sent que Lili va lui échapper,

il tend à se rapprocher davantage d'Auguste. Il faut à cette agitation fiévreuse un cœur de femme capable, sinon de remplacer complétement la divinité perdue, du moins de servir d'objet à l'évaporation confuse de tant de sentiments exaltés, et qui l'étoufferaient s'ils n'avaient cours. Comme il sait très-bien qu'il chercherait vainement un pareil cœur dans son entourage, il franchit la distance et s'adresse ailleurs. Du reste, l'éloignement ici, loin de nuire, ajoute un vague qui sied bien et tempère la crudité de certaines boutades un peu vives. Une femme qu'on n'a jamais vue, un être avec lequel des circonstances tout amicales et poétiques nous ont mis en relation, n'est-ce point là un idéal attrayant? et, s'il est vrai de dire que chez un homme supérieur toute image que le souvenir garde s'épure insensiblement et se dégage avec le

temps des moindres ombres, dans quel azur sans tâche, dans quel éther fluide et transparent ne doit pas régner une apparition ainsi devinée et pressentie !

Offenbach, 9 août.

« Auguste, Auguste, un mot de toi qui me délivre, une étreinte de toi ! Que d'angoisses et de confusion ! Ici, dans la chambre de la jeune fille qui fait mon malheur sans que ce soit sa faute, de ce cœur d'ange dont je trouble les jours, ici, Auguste, je tiens dans mes mains ta lettre depuis un quart d'heure, et je la lis. — Elle est du 2 juin. Tu m'y demandais de te répondre un mot, un mot du cœur; nous voici au 3 août, et je n'ai pas écrit encore. J'ai écrit, la lettre est sur la table, commencée. O mon cœur ! faut-il donc que je l'ouvre pour t'envoyer, Auguste, à toi aussi,

la lie amère qu'il contient? Comment te parler de Frédéric, lorsque, dans son malheur, c'est le mien seul que je déplore? Crois-moi, Auguste, il souffre moins que moi, Vainement j'ai couru trois mois le pays, vainement j'ai aspiré par tous mes sens, mille sujets nouveaux; ange, me voici encore à Offenbach aussi simple qu'un enfant, aussi borné qu'un perroquet sur son perchoir; et vous, Auguste, si loin! Que de fois je me suis tourné vers le nord! La nuit, assis sur la terrassse au bord du Mein, je pense à toi. Si loin! si loin! Le vertige finit par me prendre, et je ne trouve pas le temps de t'écrire. — Mais pour cette fois, je ne cesserais pas, jusqu'à ce qu'on frappe à ma porte, qu'on m'appelle. Et cependant, cher ange, bien souvent, dans les plus vives angoises de mon cœur, bien souvent je me suis écrié en t'appelant : Consolé! consolé!

Patience, et nous y parviendrons, et tu seras heureuse dans tes frères, et nous en nous-mêmes. Cette passion sera pour nous le vent qui souffle l'incendie; elle nous apprendra, dans cette extrémité, à nous tenir sur nos gardes, à être braves, énergiques et bons, et nous serons poussés où le sens qui dort n'atteint pas. — Ne souffre point à cause de nous, supporte-nous. — Donne-nous une larme, une étreinte de main, un regard sur tes genoux; essuie ce front avec ta main chérie. Une parole énergique, et nous nous retrouverons sur nos pieds.

» Je change de dispositions cent fois par jour. Ah! que j'étais bien avec tes frères! Je paraissais calme et je souffrais pour Frédéric, plus à plaindre que moi, quoique mon mal fût plus cruel. Et maintenant, tout seul!

» Je vous avais en eux, chère Auguste, car

vous ne faites qu'un en amour et en personne. Auguste était avec nous, et nous avec elle. — Et maintenant, rien que vos lettres. — Vos lettres! elles me brûlent à travers ma poche. Et cependant, si je les ouvre en un moment favorable, comme à présent, par exemple, elles me calment. Mais, hélas! trop souvent, lorsque mon cœur est sourd et aveugle; ces caractères, tracés par la plus douce amitié, ne sont plus pour moi que lettre morte. Ange, c'est un affreux état, l'insensibilité. Tâtonner dans la nuit, n'est-ce pas le ciel, en comparaison d'être aveugle? Pardonnez-moi cette confusion et tout le reste. — Je suis si heureux de pouvoir causer ainsi avec vous, si heureux de me dire : Elle va froisser ce papier dans ses mains, elle! ce papier que je touche et noircis d'encre. — Adorable enfant! — Je ne puis pourtant jamais être tout à fait mal-

heureux. Encore deux mots. — Je ne resterai plus ici longtemps maintenant ; il faut que je me remette en route et que je m'en aille. — où ? »

Suivent quatre lignes de points, après quoi il reprend :

« Ce vide signifie que je suis resté absorbé dans mes idées un long quart d'heure pendant lequel mon esprit a fait le tour du monde. Triste destinée qui ne me permet pas un état moyen ! Être fixé, cloué sur un point, ou servir de jouet aux quatre vents ! — Heureux vous êtes, voyageurs transfigurés qui, dans une douce et complète satisfaction, secouez chaque soir la poussière de vos pieds, et vous réjouissez comme les dieux dans vos œuvres de la journée !... Ici coule le Mein ; juste de l'autre côté

s'étend Bergen, sur une colline derrière Kornfeld. Vous avez ouï parler de la journée de Bergen [1]. A ma gauche, le gris, le déplaisant Francfort, vide pour moi désormais; à ma droite, de jolis villages échelonnés sur la hauteur; au bas, le jardin et la terrasse sur le Mein, et sur ma table un mouchoir, un panier, un fichu. Aujourd'hui nous montons à cheval: ici pend une robe, là une montre, puis des boîtes, des car-

1. 13 avril 1759, journée mémorable, en effet, dans laquelle le maréchal de Broglie, à la tête des troupes françaises, battit l'armée des alliés que commandait le duc Ferdinand de Brunswick. C'est à cette action d'éclat que madame la princesse Hélène, aujourd'hui duchesse d'Orléans, faisait allusion lorsqu'au moment d'entrer en France elle indiquait avec tant de grâce et d'à-propos à M. le duc de Broglie, qui l'accompagnait, la place où son aïeul le maréchal s'était illustré. Cette journée de Bergen valut à la France une mode célèbre, la coiffure à la Bergen, que les femmes inventèrent en son honneur.

tons à bonnets, à chapeaux. — J'entends sa voix ! — Elle veut que j'attende pendant qu'elle s'habille. — Chère Auguste, je vous décris tout ce qui se passe autour de moi, afin d'échapper, s'il est possible, par ce coup d'œil des sens, aux Esprits qui me harcellent. — Lili a été très-étonnée de me trouver là. Elle m'a demandé à qui j'écrivais, je lui ai dit, à vous. Adieu, Auguste; écrivez-moi. Vos frères vous auront envoyé leur silhouette. — Au nom du ciel, ne montrez mes lettres à personne. »

Cette lettre est signée *der Unruhige*, l'inquiet. Ne rions pas trop de la sentimentalité quelque peu naïve; au temps de Jean-Jacques et des *Confessions*, elle eût passé. D'ailleurs, au jeune étudiant qui vient d'écrire *Werther*, cette emphase du cœur ne messied pas; elle

est là, si l'on veut, comme un trait caractéristique du moment, comme un point du costume, et je l'aime presque autant que cet œil de poudre sur les cheveux cendrés de miss Harlowe. Non qu'à tout prendre cette inquiétude doive effrayer ; au milieu de ces dissonances intérieures, à travers cet état de trouble et de confusion, une lucidité trop réelle apparaît pour qu'on puisse sérieusement être alarmé. Le patient lui-même n'ignore pas, et cela dans ses plus vives angoises, que tôt ou tard il guérira. Ce n'est donc là qu'une crise, mais une crise qui, par l'importance du sujet dont elle a choisi le cœur pour théâtre, mérite qu'on l'observe et qu'on l'étudie. Après avoir tant de fois cherché à trouver Gœthe dans Werther, ne sera-t-il pas facile, d'après les lettres qui vont suivre, de reconnaître Werther dans Gœthe ?

14 septembre.

« Aujourd'hui je suis calme, ce qui n'empêche pas que le serpent ne dorme sous l'herbe. Écoutez-moi, Auguste; j'ai le pressentiment que vous me sauverez d'une affreuse peine; nulle autre femme que vous ne le peut. Merci pour la description que vous me faites de ce qui vous entoure. Si j'avais seulement une silhouette de vos traits ! Que ne puis-je aller à vous ! Dernièrement je faisais le voyage, je parcourais l'Allemagne en triste équipage sans regarder à gauche ni à droite. Je me dirigeais en toute hâte vers Copenhague ; j'arrivais, j'entrais dans votre chambre, je me précipitais à vos pieds, et je m'écriais tout en larmes : Auguste, c'est toi ! — C'était une heure fortunée, car tout cela se passait, comme je vous le raconte, dans ma tête et dans mon

cœur. Ce que vous dites de Lili est très-vrai. Malheureusement, plus je me retire, plus se resserre le lien magique qui m'attache à elle. Je ne puis ni ne veux tout vous dire, ce qui se passe est trop près de moi, je n'ai pas de souvenirs. Ange! votre lettre retentit toujours dans mes oreilles comme la trompette au cœur du guerrier endormi. Plût à Dieu que vos yeux fussent pour moi le bouclier d'Ubald, et m'éclairassent sur la profondeur de ma misère! — Mais laissons cela; il n'est donné qu'au regard de feu du moment de sonder le cœur humain. — Je vous quitte pour aller à table.

» *Après-dîner*. — Tes bonnes paroles ne me sortaient pas de l'esprit, et quelque chose en moi me disait: N'est-ce point un excès d'orgueil de prétendre que cette jeune fille te connaisse et qu'elle t'aime? toi-même la con-

nais-tu donc bien? et si elle est autre que toi, ne vaut-elle pas mieux?—Auguste, laisse mon silence te dire ce que nulle parole ne saurait exprimer.

» Bonne nuit, Auguste! Aujourd'hui, l'après-midi a été bonne, chose rare! d'autant plus rare, que j'avais à tenir compagnie à deux princesses. — Bonne nuit! — Je veux t'envoyer ainsi mon journal, c'est ce qu'il a de mieux. — Fais de même pour moi; je hais les lettres, les explications et les discussions. Bonne nuit! C'est pour la troisième fois que je te quitte et reviens sur mes pas; je fais comme les amoureux qui prennent leur chapeau pour se rasseoir. Ah! si tu pouvais huit jours seulement sentir mon cœur sur ton cœur, mon regard dans le tien! Ce que nous voyons ici passe comme l'éclair, et toi seule peux le comprendre. »

Du 15. — « Bonjour! Vous ne devinerez jamais ce qui m'occupe. Un masque pour le bal de mardi.

« *Après-dîner.* — Je quitte la table pour venir te dire ce qui me trottait par l'esprit dans l'autre pièce, à savoir, que jamais aucune femme ne me fut aussi chère qu'Auguste. — Et mon costume! Ce sera l'ancien costume allemand, noir et jaune, haut-de-chausse, pourpoint, chapeau retroussé avec une plume. Combien je remercie le ciel de m'envoyer cette poupée pour deux jours, si toutefois cela dure autant!

» *Trois heures et demie.* — Tombé dans l'eau comme je le présentais. Mon costume ne peut être prêt, et Lili ne va pas au bal. Je voudrais pouvoir me présenter à toi tel que je suis. Seigneur Dieu! en un pareil changement, toujours le même! »

Du 16. — « Des songes presque funestes m'ont inquiété tout la nuit. Ce matin encore, en m'éveillant de bonne heure, j'avais peine à les secouer; mais sitôt que j'ai vu le soleil, j'ai sauté à bas du lit et me suis promené de long en large dans la chambre; j'ai caressé mon cœur si doucement, si doucement! je me suis senti plus léger, et la conviction m'est venue que je guérirais, et que de moi sortirait encore quelque chose. Bon courage, donc, Auguste! — Ne nous en remettons pas à la vie éternelle; ici encore nous pouvons être heureux, ici encore il me reste à voir Auguste, la seule jeune fille dont le cœur batte vraiment dans mon sein.

» *Trois heures et demie après midi.* — Matinée ouverte et bonne; j'ai fait quelque chose pour Lili; elle avait du monde, et, comme une espiègle qu'elle est, m'a joué le tour de me pous-

ser, en sortant de table, au milieu d'un cercle d'étrangers et de connaissances. Je pars à l'instant pour Offenbach, afin de ne pas la rencontrer ce soir au spectacle, demain au concert. J'emporte ma lettre, que je continuerai là-bas.

» *Offenbach, sept heures.* — Chère Auguste ! — me voici encore à cette table où je vous écrivais avant d'aller en Suisse. Un jeune couple, marié seulement depuis huit jours, loge dans la chambre voisine, et j'entends soupirer sur son lit une jeune femme qui languit déjà dans l'espoir si doux d'être bientôt mère. Adieu pour ce soir ; il est nuit, et le Mein brille entre ses rives sombres.

» *Offenbach, dimanche, dix heures du soir.* — Journée pénible et triste : en me levant, j'étais bien. J'ai écrit une scène de mon *Faust*,

ensuite j'ai perdu deux heures, après quoi je suis allé faire ma cour à une jolie fille dont tes frères t'auront parlé, et qui est bien la plus singulière créature que je connaisse. J'ai mangé, dans une compagnie où je dînais, une douzaine de petits oiseaux, aussi vrai que Dieu les a créés; puis je me suis promené sur le fleuve en dirigeant moi-même le canot (j'ai la fureur d'apprendre à naviguer), puis j'ai joué deux heures au pharaon, et me suis attardé deux heures à converser avec de braves gens, et maintenant me voici à ma table pour te dire bonsoir. Et cependant que d'angoisses et de troubles ! Comment te dire ce que j'éprouvais au milieu de ces distractions. Je n'ai pas cessé de souffrir ; j'étais comme un rat qui a mangé de l'arsenic : il court dans tous les coins, absorbe toute humidité, dévore tout ce qu'il rencontre sur son passage, tandis qu'une flamme

intérieure, qu'une ardeur mortelle, inextinguible, lui consume le sang. . . . . »

La scène de Faust dont il parle, ne serait-ce point celle des joyeux compagnons dans la taverne d'Auerbach, où cette idée se trouve reproduite mot pour mot dans la fameuse chanson du rat :

Il rôde, il court, il trotte,
Il boit à tous les pots,
Mange, ronge et grignote
Fenêtres et rideaux.
Rien ne le désaltère,
Comme si le compère
Avait l'amour au corps [1].

Maintenant est-ce la prose de l'amant que le poëte a rimée, ou l'amant aurait-il, par hasard, fait servir l'inspiration du poëte à ses

1. Als hatte er Liebe im Leibe.

divagations sentimentales? Il y a là plus qu'une question de date à éclaircir. Du reste, si jamais grand esprit se montra en déshabillé, c'est à coup sûr Gœthe dans ces correspondances; il y a même, dans ces façons de tenir mémoire de ses moindres gestes et d'enregistrer comment, par exemple, le 28 août 1776, étant à Weimar, il lui arriva de sortir le matin par un beau temps et de tuer un canard sauvage; il y a, disons-nous, dans ces préoccupations puériles, moins d'égoïsme que de faiblesse pour la mode du jour. C'était en effet l'usage, vers 1775, de se raconter entre soi de pareils badinages, et de s'asseoir à son pupitre pour écrire quel habit on portait au moment de tremper sa plume dans l'encre. Je reprends mes citations.

« *Lundi* 18. — Mon petit navire attend,

nous allons descendre le fleuve. — Splendide matinée ! le brouillard est tombé, tout est frais et lumineux à la ronde. — Et moi je retourne à la ville, je vais reprendre le seau des Danaïdes ! Adieu !

» Je respire librement la fraîche matinée ! Chère Auguste, je le sens, mon cœur finira par s'ouvrir à la vraie volupté, à la vraie souffrance, et tôt ou tard cessera d'être ainsi ballotté, entre le ciel et l'enfer, sur les vagues de l'imagination et d'une sensibilité extravagante. Chère, écris-moi aussi un journal ; il n'est que ce moyen de vaincre cette éternelle distance.

» *Lundi, minuit, Francfort, à ma table.* — Je rentre pour te dire bonsoir. J'ai erré, je me suis étourdi toute la journée. O chère, qu'est-ce donc que la vie de l'homme, et tant de biens qui s'amoncèlent à mes pieds, tant d'amour qui m'entoure ? — J'ai vu Lili aujourd'hui après

dîner, je l'ai vue au spectacle, et je n'ai pas eu un mot à lui dire, nous ne nous sommes pas parlé. Ah ! fussé-je délivré de cette angoisse ! Et pourtant, Auguste, je tressaille à la seule idée qu'elle pourrait me devenir indifférente. En attendant, je reste fidèle à mon cœur et laisse faire.

» *Mardi, sept heures du matin.* — Dans les plaisirs et la dissipation ! Auguste, je me laisse entraîner, et ne dirige le gouvernail que pour m'empêcher d'engraver, et cependant j'ai engravé et ne puis m'arracher à son influence. Ce matin, le vent souffle pour elle dans mon cœur ! — Grande et sévère leçon ! — Néanmoins je vais au bal pour l'amour d'une gracieuse créature, mais simplement, en domino. Lili n'y vient pas.

» *Trois heures et demie après midi.* — Toujours le même train, poussé par l'oisiveté vers

les dominos et les chiffons à travers mille niaiseries. J'ai pourtant bien des choses à te dire encore. Adieu; je suis un pauvre homme égaré et perdu!

» *Huit heures du soir.* — Je rentre du spectacle, et viens m'habiller pour le bal. — Ah! chère Auguste, lorsque je relis cette lettre! quelle vie! Persisterai-je, ou bien dois-je en finir pour toujours? Et pourtant, chère, lorsque je sens tant de parcelles se détacher de mon cœur, lorsque je vois se détendre cet état convulsif dont ma chétive et folle organisation était la proie, se rasséréner mon coup d'œil, mes relations avec les hommes gagner en sûreté, en force, en étendue, et cela sans que mon être intérieur s'amoindrisse, sans que mon cœur cesse d'être voué pour jamais à l'empire sacré de l'amour, qui peu à peu refoule tout élément étranger par cet esprit de

pureté qu'il est lui-même, oh! alors, je me laisse aller. — Peut-être me trompé-je! n'importe, je rends grâce à Dieu. Bonne nuit, adieu! »

Il n'y a pas à s'y méprendre : la guérison dès longtemps entrevue se déclare cette fois ouvertement. Voilà, nous pouvons le dire, une cure habilement conduite. Gœthe, si on l'a remarqué, ne s'arrête pas aux expédients en usage chez les poëtes ordinaires; dès le premier moment il tranche dans le vif, il a recours aux grands moyens. La dissipation, les voyages, les galanteries faciles, et, çà et là, aux bons moments, l'étude et le travail; un homme du monde, roué aux intrigues, ne s'en fût pas mieux tiré. Il y a, dans ce joli roman, des contradictions qui me ravissent. Avez vous jamais vu tant d'exaltation sentimentale, de poésie expansive, se marier à plus d'expérience

et de jugement? Comme il calcule et prévoit tout, comme sa raison n'abdique jamais, et cela même dans ses accès de délire! Est-ce à dire qu'on doive accuser le poëte de n'être pas de bonne foi? Non, certes; c'est un des rares priviléges de cette organisation puissante, que l'homme et le poëte, loin de s'exclure, s'aident l'un l'autre et se complètent. Et voilà pourquoi, dans certaines occasions difficiles, celle-ci par exemple, quand un poëte ordinaire eût chanté, lui agit. La lettre qui suit constate un dernier progrès dans sa guérison, désormais radicale :

« J'ai passé la nuit au bal, et n'ai dansé que deux menuets, occupé que j'étais à tenir compagnie à une aimable personne qui toussait. Si je te disais mes relations nouvelles avec les plus douces, les plus nobles âmes féminines; si

je pouvais, de vive voix! Non, quand je pourrais, je ne l'oserais, et tu n'y tiendrais pas. Moi aussi j'aurais succombé, si tout s'écroulait à la fois, et si la nature, dans sa prévoyance économe, n'avait soin de nous administrer chaque jour quelque grain d'oubli. Il est maintenant huit heures; j'ai dormi jusqu'à une heure, j'ai dîné, pris quelques soins, je me suis habillé, présenté au prince de Meiningen, j'ai été à la promenade, au spectacle, dit sept mots à Lili, et me voici. Addio! »

Cette lettre est la dernière où le nom de Lili soit prononcé; déjà sa résolution était prise de se rendre à Weimar, où le jeune couple grand-ducal devait l'emmener à son retour de Carlsbad. Lui-même a pris soin d'expliquer les raisons qui le déterminèrent à cette époque, « J'avais reçu de ce côté tant d'accueil et de

prévenances, écrit-il dans ses mémoires, que je gardais à Leurs Altesses une reconnaissance qui tenait presque de la passion. L'attachement que j'avais conçu dès l'abord pour le grand-duc, mon culte pour la princesse, que je connaissais dès longtemps, bien que seulement de vue; mon désir de nouer des relations amicales avec Wieland, qui s'était conduit à mon égard d'une si noble manière, et de régulariser en temps et lieu mes désordres, moitié volontaires, moitié occasionnés par les circonstances : c'étaient là des motifs irrésistibles et faits pour agir même sur un jeune homme ayant le cœur libre. Mais, à cette époque, j'en étais venu à cette extrémité, qu'il me fallait fuir Lili d'une manière ou de l'autre, soit pour me diriger vers le sud, où les récits de mon père me représentaient chaque jour le plus beau ciel de la nature et des arts, soit pour me rendre dans

le nord, où m'attirait un si glorieux cercle d'hommes éminents. »

Ainsi s'éteignit cet amour, sans rien tenir de ce que le monde en attendait, bien qu'au sens de Gœthe il eût donné peut-être davantage, puisqu'il en résulta pour lui un centre d'activité plus solide et plus invulnérable.

On ne saurait nier que ce penchant de Gœthe à s'appuyer sur la réalité ne lui ait considérablement profité dans ses œuvres, et c'est une folie de prétendre, comme l'ont fait en Allemagne certains coryphées d'une réaction avortée, que sans cette tendance pratique il eût été plus grand. C'est au contraire à cette tendance qu'il doit l'ordre de son esprit, la mesure de ses productions, et, comme il le dit lui-même, sans elle il risquait de se perdre. Qu'il eût touché au but atteint en épousant Lili ou qu'il l'eût dépassé, c'est ce qu'il ne nous

appartient pas de discuter. Quoi qu'il en soit, il arriva à ces fraîches amours ce qui arrive à tant d'autres, qui s'en vont, nobles tiges dispersées par les vents de l'existence, porter ici et là, celle-ci dans un poëme ou dans un drame, celle-là dans les soins prosaïques du ménage, des germes chauffés au soleil d'une première passion. Lili se maria quelque temps après à M. de Türkheim, à Strasbourg, et mourut en 1815, le 6 mai. J'ai beau chercher dans les poésies de Gœthe, je n'y trouve nul écho de cette mort. Il semble pourtant qu'une pensée mélancolique, une larme donnée à travers le temps à cette fraîche créature qu'il avait tant aimée ou cru aimer, eût bien fait dans le cycle des poésies assez nombreuses qu'elle lui inspira; mais Gœthe, comme on sait, n'était pas l'homme des émotions rétrospectives : d'ailleurs, à l'époque où Lili mou-

rut, la Suléika du *Divan* accaparait tous les trésors de son imagination.

Gœthe arriva à Weimar en novembre 1775. Ici commence une vie nouvelle; les amitiés illustres se le disputent; on le visite, on l'entoure, on le choie, on l'accable d'honneurs et de prévenances; Charles-Auguste surtout ne le quitte plus un seul instant [1]; c'est un engouement, un fanatisme dont rien n'approche. Le nouveau Jupiter prend possession de son olympe, et dans cet inextinguible hourra qui l'accueille à la table grand-ducale, transformée pour un jour en banquet des dieux, ses sensa-

1. Ce passage d'une lettre de Wieland à Merck (26 janvier 1775) donnera une idée de cet empressement: « Gœthe est fixé ici à tout jamais; Charles-Auguste ne peut plus faire un pas sans lui. La cour, ou plutôt sa liaison avec le grand-duc, lui fait perdre un temps regrettable; et cependant, avec ce merveilleux homme de Dieu, rien n'est perdu. »

tions antérieures s'émoussent et disparaissent. Lili, Auguste, il oublie tout et s'oublie lui-même; à peine s'il trouve le temps, entre deux coupes de nectar, de laisser tomber de sa plume ces lignes empreintes de ce trouble divin assez commun aux mortels qui se transfigurent :

Weimar, 11 février 1776.

« Puisses-tu, chère Auguste, interpréter mon silence! Je ne puis, je ne puis rien dire! »

La crise fut si violente, qu'elle faillit lui coûter la vie; quelques jours après avoir écrit ce billet, il tomba malade, et peu s'en fallut que la céleste mue ne s'accomplit chez lui plus radicalement qu'il ne le souhaitait. Cette maladie fut le coup de tonnerre après l'orage; elle changea la température, jusque-là inégale,

et décida le beau, le calme, le ciel bleu sur lequel les nuages ne devaient plus que glisser. Une fois en convalescence, il songe à rentrer dans la vie, mais sous d'autres conditions. Aux désordres, aux vicissitudes d'une existence de jeune homme livrée à tous les vents qui passent, va succéder la méthode et l'économie domestique. Désormais le sentiment du bien-être et des relations commodes régnera dans son cœur à la place que les passions ont essayé d'occuper. C'est plaisir de le voir s'installer dans la jolie villa au bord de l'Ilm, qu'il tient de l'amitié de Charles-Auguste. Il dessine lui-même son jardin, arrange ses bancs de gazon *pour que le repos y descende sur son âme,* et le soir, assis devant sa porte, écoute les *oiseaux lui chanter quelque chose.* Peu à peu sa correspondance avec la comtesse Auguste se renoue, et l'homme heureux, l'homme qui a

trouvé le chemin de la quiétude, vous apparaît à tout instant dans ces mille riens dont abonde ce journal qui désormais raconte plus qu'il ne discute,

28 août 1776.

« Bonjour, Auguste. Ma première pensée, en sautant du lit, est pour toi. Une belle et riche matinée, mais fraîche ; le soleil donne déjà sur mes prés. — La rosée flotte encore sur l'eau. Cher ange ! pourquoi faut-il que nous vivions si éloignés l'un de l'autre ? Je m'en vais jusqu'à la rivière, voir s'il y a moyen de tirer quelques canards sauvages.

» *Vers midi.* — Je me suis attardé à la chasse ; j'ai surpris un canard. Je ne suis rentré que tout à l'heure, dans le mouvement de la journée, et maintenant me voilà complétement désœuvré jusqu'à demain. Adieu, cependant.

» *Quatre heures après midi.* — J'attends Wield, sa femme et ses enfants. J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui.

» *Sept heures du soir.* — Ils me quittent à l'instant, — et maintenant plus rien. — Dieu soit loué ! un jour où je n'ai rien écrit, rien pensé, où je me suis laissé aller aux seules impressions de mes sens ! »

Ainsi se prolonge quelques temps encore cette correspondance, où Gœthe continua d'enregistrer jour par jour, heure par heure, toutes les sensations, tous les accidents de cette existence dont il écoutait les moindres pulsations, comme on ferait du mécanisme d'une montre. Cependant, vers l'époque du second voyage en Suisse, qu'il entreprit dans la compagnie de Charles-Auguste, une ombre vint offusquer ces relations jusque-là tout idéales.

La manière un peu dégagée dont Léopold Stolberg en usa avec le grand-duc de Weimar (sur le chapitre de son grand-duc, Gœthe n'admettait pas la plaisanterie) amena chez le poëte, susceptible au dernier degré, une réserve qui devait dégénérer en froideur. Peu à peu la correspondance se ralentit, et les relations finirent par devenir si rares, qu'à dater du voyage dont nous parlons on en perd la trace ; quelques lignes en 78, quelques lignes encore en 80, un signe de vie en 82, puis, plus rien. Là s'arrêtent les rapports de Gœthe avec la comtesse Auguste, pour ne se renouer que quarante ans plus tard. Mais n'anticipons pas sur les événements, et tâchons d'éclaircir les motifs qui séparent, dans la maturité de l'âge et de la vie, ces deux grandes âmes, instinctivement portées l'une vers l'autre, et dont les sympathies, refoulées, mais non

mortes, auraient encore à dire leur dernier mot dans une occasion bien solennelle.

Et d'abord, sans trop creuser le fond des choses, les mille occupations nouvelles qui sollicitèrent tout à coup l'activité de Gœthe ne devaient plus beaucoup lui permettre de s'oublier ainsi à tout moment dans les aimables causeries d'une correspondance féminine. Au milieu de tant d'affaires hétérogènes auxquelles sa nature, à coup sûr, pouvait suffire, mais dont la vie qu'il menait à Francfort ne lui avait nullement donné l'expérience, c'en était assez pour lui que de se reconnaître. Quoi qu'il en soit, avec cette correspondance se relâchèrent tous les liens qui l'attachaient à la famille Stolberg. Un manque de parole de Frédéric-Léopold au grand-duc de Weimar commença, nous l'avons dit, à l'indisposer contre les deux frères, dont celui-ci, le plus jeune, était son

favori. Le grand-duc Charles-Auguste, alors occupé à former autour de lui ce groupe d'esprits distingués, dont son règne s'honore, avait offert au comte Léopold de prendre du service à sa cour. Léopold, flatté des avances du prince, s'engagea; puis, détourné par je ne sais quelles représentations acrimonieuses du vieux Klopstock, qui prétendait craindre pour son élève le séjour de Weimar, il changea brusquement d'opinion, et ne prit même pas la peine de motiver son refus. C'en était assez pour que Gœthe, inexorable sur l'étiquette (et il y avait plus ici qu'un manque d'étiquette), ne lui pardonnât jamais. D'ailleurs, si on l'a remarqué, les relations qui existaient entre lui et les frères Stolberg n'avaient rien de bien sentimental. Nés aux deux extrémités de l'Allemagne, des affinités intellectuelles furent le seul mobile qui les rapprocha.

Il n'y eut rien, dans cet attachement de passage, dans cette liaison de plaisir et de mode, rien de cette estime raisonnée, de cette habitude de vivre ensemble, qui fondent la vraie amitié. Gœthe et les Stolberg s'étaient rencontrés, non connus. Aussi s'explique-t-on sans peine comment, en les perdant de vue, Gœthe les relégua au second plan de ses souvenirs, un peu dans le fond du tableau dont la jeune cour de Weimar occupait le devant. De leur côté, les Stolberg en firent autant. Christian, devenu bailli à Tremsbüttel, Frédéric-Léopold, aussi dans les emplois, l'un et l'autre avaient dit adieu aux rêves de jeunesse. Pour la comtesse Auguste, elle continua à vivre de la vie de famille, et, vers trente ans, épousa son beau-frère, le comte Andréas-Pierre de Bernstorff, alors veuf de sa sœur aînée. — En 1788, Léopold Stolberg perdit sa femme,

après six ans de mariage, et cette mort porta toutes ses idées vers la dévotion. Après une jeunesse orageuse et quelque peu relâchée, Léopold avait trouvé le calme dans cette union avec une noble et excellente personne qu'il adorait; cette alliance une fois rompue, la fougue inquiète de sa nature se réveilla, et, comme il arrive presque toujours, se tourna vers d'autres fins extrêmes. Ses idées devinrent dogmatiques, et peu à peu il inclina au catholicisme, qu'il finit par embrasser avec une ardeur de prosélyte dont toute l'Allemagne fut émue. Une pareille conduite ne pouvait que déplaire à tous ses amis, qui ne tardèrent pas d'accueillir, avec toute sorte de sarcasmes, les tendances ultramontaines de leur ancien compagnon de plaisir. Je trouve dans la correspondance de Gœthe avec Schiller, ainsi que dans le *Xenies*, petit recueil de satires et de

bons mots qu'ils décochèrent en commun, on le sait, contre les travers de leur temps, littéraires et autres, plus d'une allusion mordante aux circonstances, plus d'un grêlon perdu de cette averse épigrammatique. Gœthe haïssait trop ouvertement le mysticisme pour ne pas condamner dans l'âme toute espèce de tentatives faites de ce côté.

Cependant, autant qu'il le put, il se tint éloigné de la querelle. Quelques lignes égarées dans l'ensemble de ses poésies[1], et dont on ne saisit le sens qu'à la condition de se reporter vers les débats théologiques de cette époque, prouvent seulement à quel point lui répugnaient toutes ces controverses, qui ne servent qu'à fomenter les animosités et la discorde. Du reste, il observa sa règle de conduite ordi-

1. Voir la pièce intitulée *Voss contra Stolberg*.

naire, qui consistait à laisser faire et dire, et à méditer silencieusement sur ce qui se passait. Religion ou politique, il avait, à l'égard de toute polémique violente, une passivité dont il ne se départait pas. Alors, comme aujourd'hui, les hommes du mouvement, de la presse quotidienne, comme on dit, lui faisaient un crime de son indifférence. Lui, qui doutait de tout, hormis de la raison humaine et de l'art, retournait en souriant à son œuvre, à cet Alhambra merveilleux qu'il construisait à distance des orages du siècle, et s'occupait, tandis que les autres s'entre-déchiraient, à creuser, pour les mille sources jaillissantes de sa fantaisie, des lits de cailloux fins sous des bosquets de myrtes et de lauriers-roses.

La famille Stolberg, originaire du Holstein, appartenait à ce protestantisme austère et ri-

goriste du nord de l'Allemagne; on comprend dès lors quel coup dut lui porter la conversion éclatante de l'un de ses principaux membres au catholicisme. Cependant, si cruelle que fût cette épreuve, dont le scandale s'était emparé, la famille en ressentit moins d'indignation que de tristesse; on raconte même qu'une sœur de Frédéric-Léopold suivit l'impulsion donnée et se fit catholique, pensant, dans son fraternel entraînement, qu'une religion que son frère bien-aimé s'était choisie devait avoir pour elle des trésors de grâce et de consolation que les autres ignoraient. Mais le sens protestant du Holstein ne tarda pas à reprendre ses droits, et quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis sa conversion, que la catéchumène irrésolue revenait à son ancienne croyance. Il y eut un moment où les querelles de religion semblèrent revivre. Le vieux protestantisme, mis

en émoi par de nombreuses et de solennelles défections, releva la tête pour se défendre, et plus grandissait chez les uns cette fièvre de conversion, plus les autres jetaient feu et flammes. Vainement Gœthe essaya de rétablir la paix entre les deux partis en s'écriant que, dans le royaume de l'autre monde, il y avait plus d'une province. Ces belles paroles, que nous retrouverons tout à l'heure dans sa dernière lettre à la comtesse Auguste, loin de calmer les esprits, suscitèrent chez les partisans de l'orthodoxie les réclamations les plus vives. L'impulsion était donnée, et pendant quelque temps les passions religieuses occupèrent à elles seules cet enthousiasme que les sentiments de nationalité devaient, avec plus de raison, enflammer peu après. Comme on pense, dans ce conflit universel, Gœthe eut plus d'un assaut à soutenir; sa répugnance

insurmontable à se mêler à tout débat de ce genre, l'attitude froide et réservée qu'il affectait, son ironique indifférence, finirent par lui valoir les attaques des deux partis. Ce que voyant, il n'en devint que plus impassible et n'eut pas même l'air de s'en apercevoir, un peu semblable au commandant de cette forteresse construite au dernier pic de Iungfrau, et qui, tandis qu'on le bombardait de la vallée, laissait faire, bien certain que l'orage ne monterait pas jusqu'à lui. Plus d'une épigramme ayant trait à cette époque, et qu'il décochait d'en haut, comme on décharge par intervalles sa carabine sur un ennemi impuissant, prouve toutefois que, s'il se tint à l'écart des petites passions du moment, il n'en comprenait pas moins bien le fond de la question. Je citerai entre autres ce quatrain, composé évidemment pour la circonstance :

« Attachez-vous à suivre la voie sacrée de la vérité, et vous ne tromperez jamais ni vous ni les autres. Certaine dévotion laisse vivre le faux, et voilà pourquoi je la hais. »

Et celui-ci, où reparaît, sous le ton du badinage, cette espèce de culte qu'il professait partout pour la jeunesse et la santé :

« Si quelque jolie fillette veut bien prendre souci de mon salut, son tendre cœur est déjà voué à l'amour. Quand aux remontrances que la veuve d'un prêtre me débite du coin de son poêle, je n'y vois que vanité et chaos. — Je n'ai que faire de vos recommandations auprès du Sauveur, et l'homme sain le connaît mieux que les malades. »

Cependant, en présence de la démarche de

Stolberg, son impassibilité ordinaire perdit un moment contenance. Il faut croire que cette conversion lui causa quelque douleur, qu'il en fut même affecté aussi vivement qu'il pouvait l'être. Un soir, dans une société d'Iéna, les dames, qui venaient de lire l'*Histoire de l'Église* de Stolberg, lui demandèrent son opinion sur cet ouvrage alors fort en vogue, et dont la grave Allemagne se préoccupait au moins aussi ardemment que nous pourrions le faire du roman du jour ; Gœthe, jusque-là d'une humeur enjouée, fronça le sourcil dès qu'on le mit sur ce chapitre, et finit par donner pour toute explication qu'il fallait se méfier de semblables livres, bons seulement à fausser le jugement en matière divine et humaine, et à vous inspirer des préventions qui, le plus souvent, influaient sur les plus simples actes de l'existence; que, du reste, pour lui, il en avait hor-

reur. On raconte qu'après cette sortie, qui avait paru lui coûter beaucoup, il devint de plus en plus morose et taciturne, et que, bien qu'il se trouvât au milieu d'un cercle de femmes spirituelles et causant volontiers, il n'y eut plus moyen, tout le reste de la soirée, de tirer de lui autre chose que des monosyllabes.

Du reste, cette amertume de cœur survécut chez lui aux événements. En 1820, l'impression subsistait encore assez vive pour lui dicter ces lignes, qu'il écrivait dans un de ses moments de retour sur le passé :

« La querelle entre Voss et Stolberg me toucha sensiblement, et donna lieu pour moi à plus d'une réflexion. — Il arrive dans la vie qu'après vingt ans de mariage, un couple en secret désuni, demande la séparation, et chacun de s'écrier alors : « D'où vient que

» vous avez patienté si longtemps, et pourquoi » ne point patienter encore jusqu'à la fin ? » Cependant un tel reproche est ce qu'il y a de plus injuste. Quiconque a pris la peine de peser dans toute sa valeur la condition grave et digne que le mariage constitue dans une société moralement organisée, avouera combien c'est une chose dangereuse de se démettre d'une semblable dignité, et se posera cette question, à savoir s'il ne vaut pas mieux se résigner aux désagréments du jour et prendre son parti sur les tribulations qu'on est, la plupart du temps, en état de supporter, que de brusquer un dénoûment qui, après tout, s'offrira de lui-même en désespoir de cause. Ces liens formés dans les premiers beaux jours, dans ces jours qui se développent riches d'espérances, ces liens-là sont absolus. On n'entrevoit alors, ni pour le moment ni pour l'éternité, aucun sujet

possible de discorde. Ce premier engagement se place bien plus haut qu'une alliance contractée à l'autel entre deux amoureux, car il est pur et ne se hausse sur aucun désir dont la satisfaction laisse craindre un pas en arrière; et voilà ce qui fait qu'il semble impossible qu'on renonce jamais à une affection de jeunesse, même lorsque de menaçantes différences se déclarent et reviennent à la charge pour la battre en brèche.

» Quand on réfléchit à la situation de Voss vis-à-vis de Stolberg, il est impossible de ne pas être frappé d'une différence telle qu'elle ne permet pas d'espérer la moindre égalité dans les relations. Deux frères, jeunes patriciens qui se font remarquer au café des étudiants par la richesse du service et de la bonne chère, derrière qui se meut en sens divers toute une lignée d'aïeux, comment imaginer

qu'un brave et rude autochthone, isolé de toute coterie, puisse former avec eux une liaison durable? Des deux côtés, les rapports sont précaires; une certaine libéralité de jeunesse et de cœur, jointes à de mutuelles tendances esthétiques, les rassemble sans les unir; car qu'est-ce qu'une communauté de poésie et de pensée contre des idiotismes innés, contre des différences dans la manière de vivre et la condition? »

Voss n'est-il pas un peu mis ici pour Gœthe lui-même? Cette amitié de jeunesse, ces incompatibilités tardives, comme aussi la différence de rang et de fortune, tout cela ne rappelle-t-il pas la position du jeune Wolfgang vis-à-vis des comtes Stolberg lors du premier voyage en Suisse? L'identité des circonstances est remarquable, d'autant plus que le passage

en question coïncide parfaitement avec un autre, écrit plus de quinze ans auparavant, et dans lequel il disait, en parlant cette fois de lui-même :

« La conversion publique de Stolberg au culte catholique brisa les plus beaux liens antérieurement noués. Quant à moi, je n'y perdis rien, mes rapports d'intimité avec lui ayant dès longtemps dégénéré en une bienveillance banale. Je m'étais senti de bonne heure, à son égard, une de ces franches inclinations qu'on a pour un homme vaillant, aimant et digne d'être aimé. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il ne saurait jamais s'appuyer sur lui-même et finis par être convaincu qu'il cherchait, en dehors du centre de mon activité, son repos et son salut. Aussi l'événement n'eut-il pas de quoi me surprendre : depuis

longtemps je le regardais comme un véritable catholique, et, en effet, il l'était par ses idées, par ses démarches, par son entourage; de la sorte j'envisageais d'avance avec calme le tumulte qui devait finir par jaillir de la manifestation ultérieure de nos secrets malentendus. »

Quant à la comtesse Auguste, il conserva d'elle, jusqu'à la fin, un souvenir plein de respect, mais trop intimement lié à certaines circonstences de jeunesse pour qu'il ne s'y mêlât point quelque amertume à mesure qu'il avançait en âge. Elle, de son côté, ne se démentit pas dans son affection. Elle était de ces âmes pieuses pour lesquelles un premier sentiment reste sacré lors même qu'un développement ultérieur, qu'elles ne peuvent adopter, les éloigne dans la suite de l'ami

d'autrefois. Nous avons vu dans Auguste l'espiègle jeune fille, l'aimable enfant inspirant, sans le vouloir, une passion tout idéale dont elle accepte gaiement l'hommage sans fol empressement ni pruderie, en personne d'esprit et de cœur; je voudrais maintenant montrer chez elle la femme austère, la puritaine qu'un soin religieux préoccupe. Quelques passages d'une lettre de madame de Binzer, que la comtesse Auguste devait plus tard instituer dépositaire de sa correspondance avec Gœthe, indiqueront ici, mieux que nous ne pourrions le faire, certains reliefs de cette noble figure de matrone, affable et souriante en son rigorisme.

« J'ai passé, hier, la soirée chez la vieille comtesse Bernstorff (Kiel, 28 mai 1830). Décidément, je ne saurais voir cette femme sans

éprouver un sentiment de respect et de vénération profonde. Quelle noblesse et quelle dignité sur ce visage que le temps a pu flétrir, mais dont il n'enlèvera jamais le caractère auguste ! Que de bienveillance et d'aimable résignation sur ce front couronné d'épaisses boucles de cheveux blancs ! La comtesse est petite ; mais tant de dignité, d'élévation respire dans son air ! Sa simplicité surtout, sa douceur angélique, me ravissent. Je ne saurais dire combien j'ai en moi de sympathie pour ces natures délicatement pieuses qui, sous les dehors de la plus discrète tolérance, n'en conservent pas moins dans l'âme d'inébranlables convictions, qui mettraient plutôt en doute la renaissance des fleurs au printemps que la résurrection au dernier jour, et qui, laissant de côté toutes ces nuances frivoles dont nous nous payons, ne reconnaissent en fin de compte

que deux choses, le bien et le mal, l'honnête et le déshonnête. Bien loin de blâmer à tout propos, elles travaillent à convertir chacun, car c'est pour elles une affaire de cœur de chercher à procurer aux autres la paix profonde dont elles jouissent. Nul malheur ne les abat, nulle perte ne les décourage. Ce que ce monde leur refuse, elles espèrent le retrouver dans l'autre, et n'aperçoivent au delà des portes funèbres du tombeau qu'un royaume divin plein de joie infinie où il y a place pour tous, et où elles voudraient tout entraîner avec elles. La vieille comtesse a dans sa manière de s'exprimer une certaine solennité qu'on serait parfois tenté de prendre pour du pédantisme ; mais ce ton de réserve absolue, cette façon de se tenir en garde contre toute vivacité inopportune, sont des particularités essentielles que je ne saurais oublier dans ce

portrait. — J'aurai toujours devant les yeux ses beaux cheveux blancs argentés par l'âge, et ce noble front qui semble déjà ne plus donner asile aux émotions terrestres... »

On conçoit, d'après cela, que de cruels mécomptes attendaient dans la vie cette femme, ardente amie non moins que zélée protestante, et suivant, du fond de sa croyance austère et puritaine, Gœthe pas à pas dans son développement intellectuel. Il suffit de parcourir l'œuvre de ce génie superbe, en lutte ouverte avec toute espèce d'autorité sacerdotale, et qui haïrait Dieu s'il le lui fallait voir sous le dogme d'une religion, pour sentir dans quelles perplexités, dans quelles angoisses dut tomber à son sujet une âme dévotement préoccupée du souci de l'éternité. Et sans aller chercher bien loin nos exemples, quel sens pouvaient

avoir aux yeux de l'épouse fidèle *les Affinités électives;* de la protestante scrupuleusement attachée aux principes de la Bible, tant d'autres pièces qu'en dehors du point de vue philosophique on prendrait pour des défis jetés à l'impiété et à l'athéisme? Se figure-t-on l'amertume que doit endurer une âme sincèrement vouée aux pratiques de la religion en voyant à ses côtés un être qu'elle affectionne, se damner de gaieté de cœur? A l'aspect de ce vieillard qui marchait ainsi vers l'éternité la tête haute et le cœur libre, gardant jusqu'à la fin son franc parler sur tout et ne reniant rien, la noble amie eut peur. Tant de raison aux portes du sépulcre l'épouvanta; il est des moments où le calme d'un esprit fort peut être pris pour du vertige. Auguste tremblait pour l'âme de Wolfgang. Vingt fois elle fut tentée de lui venir en aide au bord de l'abîme, de lui jeter

du fond de sa retraite une de ces paroles que la voix dit à Saul sur le chemin de Damas ; mais je ne sais quelle fausse honte, quelle crainte de voir sa démarche mal interprétée l'avait toujours retenue. A la fin, cependant, son trouble augmente, elle songe au remords qui pèserait sur elle si l'avertissement arrivait trop tard, et sa conscience, assumant charge d'âme, lui dicte cette lettre qu'elle adresse à Gœthe sur-le-champ.

LA COMTESSE BERNSTORFF A GŒTHE

Bordesholm, 15 octobre 1822.

« Reconnaîtriez-vous, si je ne me nommais, les traits du temps passé, cette voix qui vous était jadis si bien venue ? Eh bien, oui, c'est moi, Auguste, la sœur des deux Stolberg si tendrement chéris, si amèrement pleurés et

regrettés. Ah! que ne peuvent-ils, du sein de leur séjour de paix, de ce monde où il leur est donné de contempler celui auquel ils n'ont pas cessé de croire ici-bas, que ne peuvent-ils se joindre à moi pour vous dire : « Cher, cher » Gœthe, tournez-vous enfin vers celui qui se » laisse si volontiers trouver, croyez en celui » en qui nous avons cru tant que notre vie a » duré! » Et ils ajouteraient encore, les bienheureux : « que nous contemplons désormais; » et moi je dis : qui est la vie de ma vie, la lumière de mes sombres jours, qui fut pour nous trois le sentier, la vérité, la vie, notre maître et notre Dieu! Je laisse encore parler mes frères, qui exprimèrent ce vœu si souvent avec moi : « Cher, cher Gœthe, l'ami de notre » jeunesse, jouissez, vous aussi, de ces biens » qui, déjà sur la terre, étaient notre partage, » l'amour, l'espérance, la foi. » Et ils ajoute-

raient, les bienheureux : « La science et la paix » éternelle vous attendent ici. » Pour moi, je ne vis encore que dans l'espérance de cet avenir; bienheureuse espérance, tellement passée chez moi à l'état de certitude, que j'ai peine à apaiser le désir immense qui m'y porte. — Je relisais, ces jours derniers, toutes vos lettres, *the songs of other times;* la harpe de Selma résonnait à mes oreilles, je vous retrouvais bon pour la petite Stolberg, et moi aussi je vous aimais du fond du cœur. — Non, tout cela ne doit pas périr, mais vivre dans l'éternité; notre amitié, fleur de notre jeunesse, aura ses fruits dans l'éternité. Je l'ai souvent pensé, et cette idée m'est revenue en relisant la dernière de vos lettres. Dans une de vos lettres, vous me demandiez de *vous sauver;* je n'ignore pas aujourd'hui combien peu valent mes propres forces, mais je vous en supplie

ingénument, vous-même sauvez-vous. N'est-il pas vrai que votre demande d'autrefois me donne quelque droit à cette demande? Je vous en prie, entendez dans mes paroles la voix de mes frères qui vous aimaient si tendrement. Il est un vœu qui me tient à cœur, un vœu dès longtemps exprimé, et dont j'ai bien des fois voulu vous faire part, ô Gœthe, cher Gœthe : renoncez à tout ce que ce monde a de petit, de vain, d'insuffisant ; tournez vers l'Éternel vos regards et votre âme ! Il vous a été beaucoup donné, beaucoup confié; quel crève-cœur ç'a été pour moi bien souvent de vous voir si facilement nuire aux autres dans vos écrits ! — Oh ! revenez au bien tandis qu'il en est temps encore. Implorez une assistance plus haute, et, je vous le dis, aussi vrai que Dieu existe, elle ne vous fera point défaut. — Il me semblait que je ne serais pas morte tran-

quille sans avoir répandu mon âme dans le sein de l'ami de ma jeunesse, et maintenant je crois que je m'endormirai plus doucement lorsque mon heure sonnera. — Ce ne sont pas les années seulement, mais aussi d'indicibles souffrances qui ont blanchi ma tête avant le temps. — Cependant jamais n'a chancelé une minute ma confiance en Dieu, mon amour ardent pour mon Sauveur. — A chaque fléau qui m'atteignait, j'entendais une voix s'écrier du fond de mon être : Dieu fait tout pour le mieux. — Le Dieu de ma jeunesse est resté le Dieu de mes vieux jours. — Autrefois, quand nous nous écrivions, j'étais la plus heureuse créature qui fût sur la terre. Riche par mes parents, adorée des meilleurs des frères, plus tard la campagne bien-aimée de l'époux de mon cœur ? — Mais, hélas ! quelles épreuves m'attendaient ? le seul enfant auquel j'aie donné la

vie, un garçon de quatre ans, mon amour, mon orgueil de mère, — puis-je dire que je le perdis ? Ce qui fut un gain pour lui, mon cœur maternel n'a jamais pu le regarder comme une perte : il gagna le ciel ; pour moi seule fut la douleur, et, dans l'excès de ma souffrance, je remerciai Dieu. — Plus tard, je perdis mon mari ; oh ! ce fut là un coup affreux, une douleur à laquelle rien ne se compare. Cependant mes frères me restaient. O mes nobles frères, chéris au delà de toute expression ! un torrent m'emporta le plus jeune et brisa pour l'avenir l'organisation jeune encore de l'aîné. Cette perte cruelle suivit l'autre de si près, que je me sentis comme veuve une seconde fois. Même en mon désespoir je bénis Dieu, qui me les rendra tous dans son royaume, frères, époux, amis, enfant. Gœthe, cher Gœthe, faites aussi que j'emporte avec moi

l'espérance de vous y retrouver. Encore une fois, je vous en supplie, vous ne repousserez pas celle que vous nommiez jadis une amie, une sœur. Je vous en supplie, éprouvez à quel point le Seigneur est bon et miséricordieux, et quelle joie attend celui qui se confie à lui.

» Je désire que ceci reste entre vous et moi. — Me répondrez-vous ? Je voudrais bien savoir où vous êtes, ce que vous faites. Je vis pour la plupart du temps retirée à la campagne. Ma chère nièce, la fille de mon plus jeune frère, est auprès de moi. Elle a treize ans; c'est mon amour et mon bonheur. Je vous tends la main; votre souvenir ne s'est jamais éteint en moi, et mon intérêt pour vous reste le même. Je fais des veux pour votre vrai bonheur, et, tant que je vivrai, ne cesserai de prier pour vous. Fasse le ciel que votre âme s'unisse à la mienne ! Mon Sauveur

est aussi le vôtre; en dehors de lui, il n'y a ni salut ni félicité. Vous souviendriez-vous encore de moi? Je vous en prie, écrivez-moi deux mots. »

Puis en post-scriptum :

« Après être resté quelque temps sans m'écrire, vous me demandiez autrefois, dans une de vos lettres, de *renouer le fil de notre amitié*, ajoutant qu'il n'y avait qu'une femme pour s'acquitter d'un pareil emploi. Eh bien, le voilà renoué, ce fil, ô Dieu! et puisse-t-il s'étendre jusque dans l'éternité! — Adieu donc, et ne méconnaissez pas mes intentions. »

Voici maintenant quelle fut la réponse de Gœthe :

« J'ai été sensiblement ému de recevoir un

si doux souvenir de l'ancienne amie de mon cœur, dont mes yeux n'ont jamais vu les traits, et cependant j'hésite et ne sais ce que je dois répondre. Permettez-moi de rester dans la généralité, puisque les conditions particulières nous sont réciproquement inconnues.

» Vivre longuement, c'est survivre à beaucoup, aux amis, aux ennemis, aux indifférents, survivre aux royaumes, aux cités, même aux bois, même aux arbres que nous avons semés et plantés dans notre enfance. Nous nous survivons à nous-mêmes, et célébrons avec reconnaissance les moindres facultés qui nous restent du corps et de l'esprit. Tous ces biens périssables nous captivent, et, pour peu que nous ayons toujours devant les yeux l'élément éternel, le temps qui passe n'a plus prise sur nous. Vis-à-vis de moi-même et des autres, mes intentions ont toujours été droites, et, dans

tous les actes de mon existence, je n'ai jamais cessé de regarder là-haut. Vous et les vôtres en avez fait autant. Continuons de la sorte aussi longtemps que la clarté nous luit ; pour les autres, un soleil aussi se lèvera ; le jour viendra pour eux de s'y produire et de nous éclairer à leur tour.

» Croyez-moi, sur le chapitre de l'avenir restons sans inquiétude ! *Dans le royaume de notre père, il y a plus d'une province,* et lui, qui nous accorde sur la terre une hospitalité si douce, aura certainement pourvu à ce que là-bas tout soit bien. Peut-être alors nous sera-t-il donné, ce qui jusqu'à présent, nous a manqué, de nous voir face à face, et par là de nous aimer plus foncièrement encore. Souvenez-vous de moi en pleine confiance.

» Ce qui précède était écrit peu de temps après la réception de votre chère lettre, mais

je n'osais vous l'envoyer, me rappelant avoir jadis, par une manifestation semblable, offensé à mon insu, et bien contre mon gré, vos nobles et dignes frères. Cependant, comme je relève aujourd'hui d'une maladie mortelle et reviens à la vie, je vous l'adresse, afin qu'elle vous annonce directement que le Tout-Puissant m'accorde encore de contempler la lumière de son divin soleil. Je fais des vœux pour qu'à vous aussi le jour soit favorable, et que vous vous souveniez de moi avec tendresse, comme, de mon côté, je n'oublierai jamais ce temps dans lequel agissait, encore réuni, ce qui, plus tard, devait se séparer.

» Puisse tout se retrouver dans le sein du Père tout-aimant !

» Votre sincèrement affectionné,

» GŒTHE.

» Weimar, 17 avril 1823. »

Cette réponse, d'une si haute modération, où la dignité humaine touche en certains endroits à l'onction religieuse, est sans contredit le plus bel hommage que Gœthe pût rendre à la mémoire de ses relations avec la comtesse. En effet, quiconque a pénétré un peu avant dans les secrets de cette organisation indomptable, quiconque n'ignore pas à quel point lui répugnaient les professions de foi de toute espèce, s'étonnera de la déférence, je dirai presque de la grâce avec laquelle il accepte la discussion. Évidemment, un prêtre n'en eût jamais tant obtenu, et nous devons voir là un des miracles qu'il attribue quelque part à ce don de faiblesse divine dont le mysticisme fait honneur aux femmes. Cependant, on l'aura remarqué, la politesse n'exclut pas les réserves, et si, d'un côté, il veut bien imposer silence, en faveur des circonstances, à l'esprit

de révolte à ces rumeurs prométhéennes qui grondent en lui chaque fois que la question métaphysique est agitée, de l'autre il n'accorde rien. Point de réticence, point de sarcasme ni de blasphème, mais aussi point de concession.

Sa lettre est un chef-d'œuvre de diplomatie et de goût, et le dernier trait, *espérons qu'il nous sera donné de nous voir enfin là-bas,* en ramenant par une allusion ingénieuse le ton de la plaisanterie en si grave sujet, éloigne adroitement toute prétention au dogmatisme, laisse aux choses je ne sais quoi de superficiel qui maintient les positions respectives sans que les plus rigoureuses bienséances en aient à souffrir.

Du reste, la lettre si touchante et si vraie de la comtesse ne demandait pas moins.

Je ne sais si je me trompe, mais il me

semble que ce dialogue aux portes du tombeau a de la grandeur et de la solennité. C'est en finir dignement. Cette amitié tout intellectuelle, contractée au matin d'une jeunesse poétique et chaleureuse, qui s'assoupit un moment sur le midi, puis reparaît unie et calme au seuil de l'éternité, vous rappelle involontairement ces eaux vives et bondissantes qu'on perd de vue au sortir de leur source, pour les retrouver ensuite, fleuves puissants et généreux, au moment où la mer va les engloutir.

Quel que soit le jugement qu'on porte de cette correspondance, on ne saurait assister sans être ému à la crise suprême qui la dénoue. Je mets ici à part toute question religieuse, et prétends n'envisager que la grandeur morale des personnes; assurément, deux êtres capables de se retrouver et de se

quitter ainsi n'avaient pas commencé de la veille à prendre la vie sous son côté sérieux, et de pareils exemples de tenue et de dignité humaines sont bons à reproduire au temps où nous vivons.

———

HERMANN

ET

DOROTHÉE

HERMANN

ET

DOROTHÉE

I. — CALLIOPE[1]

LA SYMPATHIE POUR LE MALHEUR

Jamais je n'ai vu la place et les rues si désertes, on dirait une ville morte et dépeuplée.

1. Gœthe a placé les neuf chants de ce petit poëme pastoral sous l'invocation des neuf Muses. Cependant il ne faut chercher aucun rapport entre le sujet de chacun de ces chants et les attributs de la muse qui y préside. Ces patronages sont une simple fantaisie de l'auteur.

Je suis sûr qu'il n'y reste pas cinquante habitants, ce que c'est pourtant que la curiosité ! Tout le monde court et se précipite pour aller voir ces pauvres familles fugitives ; d'ici à la route où elles doivent passer, il y a bien près d'une lieue, et chacun s'y porte à l'envi, malgré la poussière, malgré le soleil. Quant à moi, Dieu me préserve de faire un pas pour contempler la misère de ces pauvres gens qui, emportant avec eux tout ce qu'ils ont pu sauver, ont abandonné leurs belles campagnes des bords du Rhin, pour venir traverser les fécondes vallées de nos heureuses contrées. Femme, tu as bien fait d'envoyer notre fils vers ces malheureux, avec du vieux linge et toute sorte de provisions ; car donner est le devoir du riche. Regarde comme notre garçon conduit bien ses chevaux, et comme il sait s'en rendre maître. Sais-tu que la nouvelle

voiture a fort bonne apparence ! quatre personnes y tiendraient à l'aise, sans compter le cocher; pour aujourd'hui il l'occupe à lui seul. Avec quelle légèreté il la fait rouler, en tournant l'angle de la rue ?

Ainsi parlait à sa femme l'aubergiste du *Lion d'or*, assis devant la porte de sa maison, sur la place. L'excellente ménagère lui répondit :

— Je n'aime guère à donner mon vieux linge, car on a mille occasions de l'employer, et le jour où on en a besoin, on n'en trouve pas aisément à prix d'argent. Mais aujourd'hui c'est avec joie que j'ai rassemblé tout ce que j'avais de meilleur en fait de chemises et de couvertures ; car on dit qu'il y a là des vieillards, des enfants presque nus ! Ce n'est pas tout, mon ami, pardonne-moi ; j'ai fouillé aussi dans ton armoire : j'y ai pris ta belle robe de

chambre de coton fin, cette indienne à fleurs, doublée de bonne flanelle, et je l'ai ajoutée au paquet. Mais tu sais qu'elle est vieille, et tout à fait passée de mode.

A quoi le digne aubergiste répond en souriant :

— C'est à regret, je l'avoue, que je m'en sépare, de cette vieille robe de chambre. C'était de la véritable indienne, et l'on n'en trouverait plus aujourd'hui de pareille. Mais puisque je ne la portais plus... A présent, on proscrit les pantoufles et les bonnets ; pour plaire aux gens, il faut être habillé et botté dès le matin.

— Regarde, reprit la femme ; voici déjà du monde qui revient de voir les émigrants ; il paraît que tout est passé ! vois donc ces souliers tout couverts de poussière, et ces visages échauffés ? chacun tient son mouchoir à la

main pour s'essuyer le front. Ma foi, je serais bien fâchée de courir ainsi par la chaleur après un tel spectacle; c'est bien assez d'écouter les récits qu'on ne manquera pas de nous en faire.

— Voilà, dit l'aubergiste, un bon temps de moisson, comme nous n'en avons pas souvent, le foin bien sec est déjà rentré dans la grange; il en sera de même du blé. Le ciel est pur; on n'y voit pas un nuage, et depuis ce matin un vent frais et doux n'a pas cessé de souffler. C'est un temps qui durera. Le blé est mûr, et dès demain les faucheurs se mettront à la riche moisson.

Pendant qu'il parlait ainsi, bon nombre d'hommes et de femmes revenaient successivement de la grande route et rentraient chez eux. Un voisin de l'aubergiste, homme riche, déboucha de l'autre extrémité de la place, où s'élevait sa maison, nouvellement rebâtie. C'é-

tait le premier marchand de l'endroit ; il revenait, avec ses filles, dans une de ces calèches découvertes, fabriquées à Landau, dont elles ont pris le nom. Peu après, les rues s'animèrent, car cette petite ville était assez peuplée ; elle possédait plusieurs fabriques et des boutiques de différents genres.

L'hôte et sa femme, assis devant leur porte, causaient ensemble et faisaient leurs remarques sur les passants :

— Ah ! dit la brave femme, voici le pasteur et notre voisin le pharmacien, ils vont nous raconter ce qu'ils ont vu là-bas, et ce qui probablement n'était guère agréable à voir.

Le pasteur et le pharmacien s'approchèrent amicalement de l'aubergiste ; puis ils s'assirent à ses côtés sur le banc de bois, en époussetant leurs souliers, et en s'éventant avec leurs mouchoirs.

Après qu'on se fût salué, le pharmacien prit la parole :

— Voilà, dit-il avec tristesse, voilà les hommes, et tous sont de même ; chacun se complaît dans la vue du malheur arrivé à son voisin. Chacun s'empresse d'aller voir la flamme sinistre d'un incendie, ou de suivre le malheureux condamné qui marche au supplice. Tout le monde aujourd'hui est sorti de la ville pour examiner de près, dans leur détresse, ces pauvres gens chassés de leur pays, sans penser qu'un sort pareil nous menace et peut nous atteindre d'un instant à l'autre. Cette légèreté me semble inexcusable ; mais que voulez-vous ? elle est dans la nature de l'homme !

Le pasteur l'écoutait parler. C'était un jeune homme qui touchait à l'âge mûr, la ville était fière de lui ; il connaissait la vie de tous

ses paroissiens; il s'intéressait à tous leurs besoins; pénétré de la grandeur des livres saints qui nous révèlent notre destinée et les mystères de notre âme, il avait lu aussi les bons livres qui président à la conduite des gens du monde.

— Je ne blâme pas, répondit-il, l'innocente curiosité qui nous est naturelle; un tel instinct amène quelquefois des résultats que la réflexion et le jugement ne suffiraient pas à produire. Si l'homme n'était pas sollicité par cet attrait puissant, comment en viendrait-il à connaître le rapport qui unit intimement toutes les choses de ce monde? Ce qu'il veut d'abord, c'est du nouveau; puis il recherche l'utile avec une ardeur opiniâtre; enfin, il aspire à ce qui est beau et bien, à ce qui l'ennoblit et l'élève. Cette légèreté dont vous parlez est pour sa jeunesse une heureuse compagne; elle

lui cache les dangers de la route; puis, le mal une fois passé, sa main réparatrice s'empresse d'en effacer les moindres traces. Heureux sans doute le cœur où cette légèreté se dissipe peu à peu pour faire place à la réflexion ! mais heureux surtout l'homme qui conserve son activité dans la prospérité comme dans l'infortune ! car il provoque le bien, et trouve au moins une compensation aux maux qu'il a soufferts.

— Mais, dit avec douceur la femme de l'aubergiste, racontez-nous, je vous prie, ce que vous avez vu et appris ; je suis impatiente de le savoir.

— Hélas, répondit le pharmacien, après un tel spectacle, la joie n'est pas près de me revenir au cœur. Eh ! qui pourrait raconter des misères si variées ? Déjà avant de descendre dans la plaine, nous voyions s'élever au

loin des tourbillons de poussière; de colline en colline, la troupe des émigrants ondulant à l'horizon, se laissait distinguer confusément. Parvenus à la route qui coupe la vallée, nous trouvâmes encore bon nombre de voyageurs et de chariots attardés. Ah! nous n'en avons que trop vu, de ces pauvres gens! tous nous ont appris combien il est douloureux de fuir, mais aussi quelle joie on éprouve à avoir saisi à la hâte l'occasion de sauver sa vie. Il était triste de voir entassés pêle-mêle sur des charrettes, sur des tombereaux, tous les meubles qu'une maison avait contenus, et que le propriétaire autrefois avait rangés avec soin chacun à sa place, suivant sa destination; car chaque meuble du logis est approprié à un usage déterminé. Mais dans le désordre de la fuite, on a jeté la couverture de laine sur l'armoire, le lit dans la huche, les draps sur

le miroir, et comme nous l'avons éprouvé nous-mêmes il y a vingt ans, lorsque l'incendie a dévoré notre village, le danger ôte à l'homme la conscience de ce qu'il fait; on sauve les choses plus insignifiantes, et on abandonne les plus précieuses. C'est ainsi que ces malheureux avaient encombré leurs chariots d'objets sans valeur, de vieilles planches, de futailles et de cages d'oies; femmes et enfants se traînaient péniblement avec des hottes, des paquets et des paniers remplis de choses tout à fait inutiles, tant l'homme a de peine à se séparer de la moindre parcelle de son bien! Ils allaient tout droit devant eux, pêle-mêle, en désordre, à travers la poussière de la route. L'un voulait ralentir le pas de ses cheveux épuisés, l'autre pressait la marche des siens. Du sein de cette foule s'élevaient mille bruits confus; des femmes et des enfants criant

qu'on les écrase, des troupeaux qui beuglent, des chiens qui hurlent; des vieillards et des malades qui gémissent, en sentant leurs lits balancés sur le haut des voitures surchargées; tout à coup, la roue d'une charrette pressée par la foule, sort de l'ornière, glisse sur le bord du chemin et se renverse; ceux qui étaient dedans poussent des cris de frayeur, et sont lancés à une grande distance; heureusement les caisses et les paquets, entraînés dans la chute, tombent plus près de la voiture; sans cela, ils étaient à coup sûr broyés sous le poids des bagages. Mais la charrette est brisée; les malheureux restent là sans secours, car leurs compagnons s'éloignent à la hâte, ne songeant, hélas! qu'à eux-mêmes. Nous accourons, et nous trouvons de pauvres malades, qui avaient déjà tant de peine à supporter leurs souffrances, quand ils étaient sous

leur toit paisible, gisant maintenant sur la terre nue, étalant leurs plaies aux ardeurs du soleil, suffoqués par la poussière, et poussant des cris de détresse.

— Ah ! s'écria le bon aubergiste, puisse mon fils Hermann les rencontrer et leur porter secours ! quant à moi, je ne voudrais pas les voir; un tel spectacle serait trop affligeant pour moi. A la première nouvelle de l'émigration, nous avons envoyé à ces pauvres gens une obole de notre superflu, pour rendre à quelques-uns d'entre eux un peu de force et de courage. Mais ne nous remettons pas ces douloureuses scènes sous les yeux ; car la crainte n'est que trop prompte à se glisser dans le cœur de l'homme, et je hais la crainte plus que le mal lui-même. Venez avec moi dans la petite chambre du fond, elle est fraîche, jamais le soleil n'y pénètre, jamais l'air échauffé ne tra-

verse l'épaisseur de ces murs. Ma femme nous donnera un petit verre de vieux vin pour chasser les idées tristes. Car il ne fait pas bon boire ici, les mouches voltigent en bourdonnant autour des verres.

Et tous les trois passent dans la petite salle, où ils se trouvent à leur aise et au frais.

La maîtresse de la maison leur apporte, sur un plateau d'étain bien luisant, une bouteille d'un excellent vin clairet, et des coupes de cristal vert, les seules où l'on puisse boire le vin du Rhin. Les trois hommes se placent autour de la table de bois brun, cirée et polie comme un miroir. L'aubergiste choque gaiement son verre contre celui du pasteur ; mais leur voisin garde le sien devant lui d'un air soucieux, tandis que l'hôte cherche à l'exciter.

— Allons, voisin, dit-il, buvons ; la grâce du Seigneur nous a jusqu'ici préservés de mal-

heur et nous en préservera encore à l'avenir. N'avons-nous pas remarqué tous que depuis le jour de notre terrible incendie, dont Dieu s'est servi pour nous châtier rudement, il n'a jamais cessé de nous favoriser? Il a veillé sur nous comme l'homme sur la prunelle de ses yeux, le plus cher de ses organes. Pourquoi ne continuerait-il pas à nous protéger? c'est dans le péril que sa puissance éclate. Pourquoi voudrait-il anéantir tout le fruit de nos efforts, et détruire une seconde fois cette ville que notre travail a relevée de ses cendres, et sur laquelle il a répandu ses bénédictions?

— Oui, ajoute le pasteur avec un doux sourire, attachez-vous à la foi, attachez-vous-y fermement. C'est elle qui nous rend sages dans la prospérité, et qui, dans le malheur, sait nous inspirer les plus douces consolations et les plus brillantes espérances.

— Combien de fois, reprit l'aubergiste, quand mes affaires m'amenaient au bord du Rhin, combien de fois ai-je salué ce beau fleuve ! J'ai toujours été frappé de sa grandeur ! Mon âme et ma pensée s'élevaient à son aspect ! Mais je ne me doutais guère alors que son large lit dût servir bientôt de rempart contre les Français, en leur opposant un fossé infranchissable. Voyez comme la nature et le ciel protègent les braves Allemands, nos défenseurs ! Ne serait-il pas insensé à nous, de nous décourager ? Déjà les partis sont fatigués de la lutte, et la paix semble près de revenir parmi nous. Oh ! quand ce jour si souhaité, ce jour de fête, sera célébré dans notre église, quand le *Te Deum* sera chanté avec accompagnement de cloches, d'orgue et de trompettes, puisse notre Hermann présenter à notre digne pasteur la fiancée qu'il devra conduire à l'au-

tel! puisse cette solennité, qui rendra le repos à notre pays, être à l'avenir pour moi l'anniversaire d'une joie domestique! Mais je vois avec peine mon Hermann, toujours si actif quand il est au logis, se montrer au dehors si réservé et si timide. Il n'aime pas à paraître dans le monde; il évite même la société des jeunes filles, et jusqu'aux danses joyeuses qui plaisent à tous les garçons de son âge.

Pendant que l'hôte parlait ainsi, on entendit dans le lointain des pas de chevaux résonner sur le sol, de plus en plus distinctement, jusqu'à ce qu'en se rapprochant, ce bruit fît place au roulement d'une voiture qui entra sous la voûte de la maison avec le fracas du tonnerre.

II. — TERPSICHORE

HERMANN

Lorsqu'Hermann parut dans la chambre, le pasteur fixa sur lui un regard pénétrant, avec cette sagacité de l'observateur habitué à lire sur les physionomies. Puis il lui dit en souriant :

— Ah ça ! mais, vous voilà bien changé ; jamais je ne vous ai vu si gai, jamais vos yeux n'ont eu tant d'éclat, vous nous revenez tout joyeux ; on voit bien que vous avez distribué vos dons aux pauvres, et que vous avez reçu leurs bénédictions.

Le jeune homme répondit d'un ton calme et grave :

— Je ne sais si j'ai bien agi ; mais j'ai suivi les inspirations de mon cœur. Voici ce qui m'est arrivé : vous aviez employé beaucoup de temps, ma mère, à chercher et à choisir le linge que vous vouliez me remettre. Il était déjà tard quand le paquet fut prêt ; on avait mis aussi beaucoup de lenteur à préparer la bière et le vin, si bien qu'en sortant de la ville, je rencontrai tous les curieux, femmes et enfants, qui revenaient ; car les émigrants étaient déjà loin. Je pris le parti de pousser rapidement jusqu'au village où l'on m'avait dit qu'ils passeraient la nuit. Comme je suivais la nouvelle route, j'aperçus une lourde voiture traînée par deux bœufs, des plus gros et des plus forts qu'on puisse trouver dans le pays voisin. A côté de la voiture, marchait d'un pas

ferme une jeune fille qui tenait à la main une longue baguette, pour presser et diriger l'attelage. Quand elle me vit, elle s'approcha de moi avec aisance, et me dit :

— Nous n'avons pas toujours été dans la malheureuse situation où vous nous voyez aujourd'hui. Je n'ai pas encore l'habitude de demander à l'étranger une aumône qu'il donne souvent à contre-cœur, et uniquement pour se débarrasser du pauvre, mais le besoin me force à rompre le silence. Là, sur cette paille, est couchée et gémit la femme d'un homme autrefois riche ; elle vient d'accoucher, et Dieu sait quelle peine j'ai eue à la sauver avec ces bœufs et cette voiture ; mais nous ne pourrons arriver que bien après les autres. Cette pauvre femme conserve à peine un peu de vie, et son nouveau-né repose tout nu sur son sein. Nos compagnons ne seront pour nous que d'une

bien faible ressource, à supposer même que nous les trouvions encore dans le prochain village, où nous voulons nous arrêter ; car je crains qu'ils n'aient poursuivi leur route. Si vous êtes de ce pays, et que vous ayiez un peu de linge, dont vous puissiez vous passer, donnez-le, je vous prie, à cette malheureuse femme.

Ainsi parla la jeune fille. La pauvre femme pâle et faible, s'était soulevée sur sa couche de paille et me regardait. Je réponds alors :

— Parfois un bon génie nous inspire, et nous révèle les besoins les plus pressants de nos frères. Ma mère, comme si elle eût d'avance deviné votre dénûment, m'a remis ce paquet de linge pour ceux qui seraient sans vêtements.

Et aussitôt, dénouant les cordons du paquet, je donnai à la jeune fille la robe de

chambre de mon père, avec les chemises et les draps. Elle me remercia avec effusion.

— Ah ! s'écria-t-elle, l'être qui est heureux refuse de croire aux miracles ; c'est quand le malheur vient que le doigt de Dieu se rend visible aux hommes pour les guider aux bonnes actions. Puisse le Seigneur vous rendre tout le bien dont il vous a fait l'instrument !

La pauvre femme prit en souriant le linge qu'on lui donnait, heureuse surtout de sentir la douce chaleur de la flanelle.

— Hâtons-nous, lui dit la jeune fille, hâtons-nous de gagner le village, où nos compagnons doivent sans doute passer la nuit. Là, je préparerai les vêtements de l'enfant, et tous les arrangements nécessaires.

Elle me salua de nouveau, et me remercia avec cordialité ; puis elle chassa les

bœufs, et la voiture s'éloigna. J'arrêtai mes chevaux et je restai à la même place, incertain de ce que je devais faire. Fallait-il courir en toute hâte au village voisin, afin de partager mes provisions entre les émigrants, ou les remettre toutes à la jeune fille, pour qu'elle se chargeât elle-même de les distribuer? Mon cœur trancha la question. Je courus après elle, et je ne tardai pas à la rejoindre. Puis, je lui dis :

— Ce n'est pas seulement du linge pour les pauvres dépouillés, que ma mère a placé sur ma voiture; j'ai aussi là, dans ces coffres, des provisions de toute espèce. Je veux les remettre entre tes mains, sûr d'avance que ma mission sera bien remplie; car tu sauras les partager avec intelligence, tandis que moi, je serais obligé de m'en rapporter au hasard.

— Oui, répondit-elle, je ferai la distribution en conscience. Ah! comme je vais réjouir tous ceux qui sont pressés par le besoin!

J'ouvris les coffres de la voiture, j'en tirai les lourds jambons, le pain, les bouteilles de bière et de vin; je lui donnai tout, et j'aurais voulu lui donner encore davantage, mais les coffres étaient vides. Elle plaça tout cela devant la malade, puis elle s'éloigna, tandis que je tournais bride, pour reprendre le chemin de la ville.

Quand Hermann eut achevé, le voisin s'écria :

— Heureux l'homme qui, dans ces jours de désordre et de confusion, peut vivre seul chez lui, sans voir une femme et des enfants trembler à ses côtés! Ah! c'est maintenant que je rends grâces à ma destinée!

Je serais bien fâché d'être père, et d'avoir à me tourmenter pour toute une famille! Souvent déjà, j'ai pensé qu'un jour peut-être il faudrait fuir, j'ai ramassé ce que j'ai de plus précieux, mon argent et les chaînes d'or de ma mère, que j'ai conservées avec soin. Je serais forcé, à la vérité, de sacrifier bien des choses qu'il serait difficile de retrouver; ainsi, j'abandonnerais à regret toutes ces plantes et ces racines que j'ai recueillies avec tant de peine, quoiqu'elles aient peu de valeur. Mais, si mon aide reste dans ma maison, je me consolerai de les y laisser; que je puisse m'échapper, moi et mon argent, tout est sauvé! Un homme seul peut facilement prendre la fuite.

— Voisin, répondit le jeune Hermann d'un ton grave, je suis loin de penser comme vous et d'approuver votre langage. Est-ce

bien un homme estimable, celui qui, dans les jours de bonheur ou d'adversité, ne songe qu'à lui-même, sans partager ses joies et ses chagrins, et sans même en éprouver le désir? Quant à moi, c'est surtout dans des temps comme ceux-ci que je me déciderais à me marier; car la jeune fille a besoin de recourir à la protection d'un mari, et l'homme, de son côté, a besoin de chercher une consolation à ses chagrins dans le regard sympathique d'une femme.

— J'aime, dit le père, à t'entendre parler de la sorte. Il t'est rarement arrivé de prononcer des paroles plus sensées.

— Courage, mon fils, ajouta la bonne mère, tu as raison; tes parents t'ont donné l'exemple. Car ce n'est pas un jour de bonheur qui a vu nos fiançailles, et notre mariage s'est accompli dans des circon-

stances bien tristes. C'était un lundi matin, je me rappelle, le lendemain de l'incendie qui avait détruit notre petite ville. Il y a de cela vingt ans. L'incendie éclata un dimanche, par un temps chaud et sec, comme celui-ci. L'eau manquait dans nos citernes. Tout le monde était à la promenade, en habits de fête; on s'était dispersé dans les villages des environs, dans les auberges, dans les moulins. Le feu prit à une extrémité de la ville; de là il se répandit à travers les rues, gagnant les granges qu'il consumait avec les riches moissons dont elles étaient pleines, et dévorant les maisons jusqu'à la grande place. Celle de mon père fut brûlée, et celle-ci de même; nous ne pûmes sauver que bien peu de chose. Je passai hors de la ville une nuit d'angoisses, occupée à garder les lits et les caisses; à

la longue pourtant je m'assoupis, et quand la fraîcheur du matin me réveilla, ce fut pour voir autour de moi de la fumée et des charbons ardents, et les murailles toutes nues de notre pauvre ville. Mon cœur était oppressé; mais le soleil se leva plus radieux que jamais, et je repris courage. Je voulus revoir la place où s'était élevée notre demeure, et savoir si mes poules favorites avaient pu se sauver; car j'avais encore les sentiments naïfs d'une enfant. Je montai sur les ruines de la cour et du bâtiment qui fumaient encore, et pendant que je contemplais cette dévastation, tu arrivas, toi, mon ami de l'autre côté; tu cherchais l'endroit occupé la veille par l'étable, et où un cheval était resté, tu retrouvas des poutres enflammées et des décombres gisants sur le sol, mais pas de cheval. Nous restions ainsi

en face l'un de l'autre, consternés et muets; car le mur qui séparait notre cour de la tienne s'était écroulé. Alors, tu me pris la main, en disant :

— Lise, pourquoi est-tu venue ici? va-t'en, va-t'en vite; tu brûleras tes souliers sur ces décombres encore ardents; voilà déjà mes bottes qui prennent feu.

Et, me saisissant dans tes bras, tu m'emportas à travers la cour. La porte de la maison se soutenait encore avec la voûte, telle que nous la voyons aujourd'hui. C'était le seul pan de mur qui restât debout. Tu me fis asseoir à terre, et tu m'embrassas; moi, je me défendais; alors, tu me dis doucement :

— Vois, notre maison est détruite; reste ici, aide-moi à la relever; et moi, j'aiderai ton père à relever la sienne.

Moi, cependant, je ne te comprenais pas;

il fallut que tu envoyasses ta mère parler à mon père, et notre mariage fut conclu. C'est avec joie que je me souviens encore de ces poutres noircies, et du soleil si radieux qui éclairait tant de ruines; car ce jour de désastre m'a donné un époux, et ces temps de malheur m'ont valu un fils. Voilà pourquoi, Hermann, je suis heureuse de voir que tu penses au mariage, et que tu as confiance dans l'avenir, malgré les maux de cette cruelle époque. Je suis heureuse de te voir décidé à prendre une femme de ton choix, au milieu des ravages et du tumulte de la guerre.

— Oui, reprit vivement l'aubergiste, c'est une idée que j'approuve; et ce que tu viens de raconter, femme, est bien ce qui s'est passé; les choses heureusement ont tourné pour le mieux. Il n'est pas donné à tout le monde de réussir dans les épreuves de la

vie; il n'arrive pas non plus à tout le monde d'avoir autant de soucis que nous en avons eu, nous et tant d'autres. Heureux celui à qui ses parents transmettent un héritage en bon état, et qui contribue encore à l'améliorer! Tous les commencements sont mal aisés, et ce qu'il y a de plus rude, peut-être, c'est une entrée en ménage. On a besoin de tant de choses, et chaque jour tout renchérit à un tel point! il faut que l'on s'ingénie à gagner de l'argent. Aussi, j'espère bien, Hermann, que tu m'amèneras une fiancée pourvue d'une belle dot. Car un honnête garçon mérite d'obtenir une fille riche; et tout va bien quand la femme que l'on aime entre au logis avec des caisses et des coffres bien garnis d'objets utiles. Ce n'est pas pour rien que la mère de famille prépare pendant plusieurs années la toile

fine et solide, ce n'est pas pour rien que le parrain conserve son argenterie, et que le père entasse au fond de ses tiroirs les pièces d'or devenues rares; car c'est avec tous ces dons que la fiancée doit faire un jour le bonheur du jeune homme qu'elle aura choisi. Je sais trop combien une femme se trouve à l'aise dans un ménage où elle retrouve les meubles qu'elle a apportés, et le lit et la table dont elle a elle-même fourni les draps et les nappes; aussi ne voudrais-je voir arriver dans ce logis qu'une fiancée favorisée de la fortune, car celle qui est pauvre doit finir par être méprisée de son mari; il regardera toujours comme une servante celle qui est entrée en servante avec son petit paquet sous le bras : injustice, soit! l'injustice reste et l'amour passe. Oui, mon Hermann, oui, tu réjouirais ma vieillesse, si tu te déci-

dais quelque jour à m'amener une bru de notre voisinage : tiens, par exemple, de cette belle maison verte. Le père est riche, et, chaque jour, son commerce et ses fabriques arrondissent encore sa fortune, car où s'arrêtent les profits du marchand ! Il n'a que trois filles pour partager son avoir. L'aînée, je le sais, est déjà promise ; mais la seconde et la troisième sont encore libres, peut-être ne le seront-elles pas longtemps. Hâte-toi donc. A ta place, moi, j'en aurais déjà épousé une et je l'aurais amenée ici, comme j'y amenai ta bonne mère.

— Il est vrai, mon pere, répondit modestement Hermann, que j'avais eu l'idée, comme vous me le conseillez, de choisir pour femme une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble, nous avons partagé les mêmes jeux, près la fontaine, sur la place,

et, souvent même, je me le rappelle, je les ai protégées contre les méchancetés des petits garçons. Mais ce temps-là est déjà bien loin de nous. Les jeunes filles ont grandi; elles évitent maintenant les jeux bruyants; elles sont raisonnables et demeurent au logis. On les a bien élevées, je n'en doute pas. Un jour, encouragé par notre ancienne connaissance, et pour vous obéir, mon père, je me décidai à les aller voir; mais je ne pus trouver le moindre agrément dans leur société, car elles étaient toujours à me faire des reproches que j'étais obligé de supporter; tantôt ma redingote était trop longue, ou le drap trop grossier, ou la couleur de mes vêtements trop commune; tantôt mes cheveux étaient mal taillés ou mal frisés. Alors j'eus l'idée de me parer comme ces petits jeunes gens du commerce qui vont étaler leur toilette

à la promenade le dimanche et parader dans leurs habits de soie pendant la belle saison. Mais je m'aperçus que je réussissais encore moins à leur plaire, et mon amour-propre en fut piqué. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était de les voir complétement insensibles aux sentiments affectueux que j'avais pour elles, surtout pour Minna, la plus jeune. La dernière fois que j'allai leur rendre visite, j'avais mis ma redingote neuve qui est là, maintenant, dans l'armoire; j'avais les cheveux frisés à la mode des autres jeunes gens. Eh bien, quand j'entrai, elles se mirent à rire; pourtant, je ne pensais pas encore que ce fût de moi. Minna était assise au clavecin, et son père se tenait en face d'elle, ravi de l'entendre chanter. Il y avait, dans le morceau qu'elle chantait, beaucoup de choses que je ne comprenais guère ; mais le nom

de Samina et celui de Tamino revenaient à chaque instant. Comme je ne voulais pas rester muet, je lui demandai, lorsqu'elle eut fini, ce que c'était que cette histoire et ces deux personnages. Tous se turent en souriant. Mais le père me regarda et me dit :

— Il paraît, mon garçon, que tu ne connais qu'Adam et Ève ? — Alors personne n'y put tenir; les jeunes filles, les jeunes gens, tous partirent d'un éclat de rire; le vieillard, lui, se tenait les côtes. Dans ma confusion, je laissai tomber mon chapeau, et les éclats de rire redoublèrent. Je revins tout triste et tout honteux à la maison; je serrai ma redingote dans l'armoire, je passai ma main sur mes cheveux pour les aplatir, et je jurai de ne plus franchir le seuil de la demeure de nos voisines. Et j'ai bien fait; car elles sont orgueilleuses et incapables d'aimer; on m'a

même dit que, depuis ce jour-là, elles m'appellent toujours Tamino.

— Hermann, dit la mère, tu ne devrais pas conserver tant de rancune contre ces enfants; car ce sont encore des enfants. Minna, je le sais, a toujours été très-bien disposée pour toi. Dernièrement encore elle a demandé de tes nouvelles. Tu ferais bien de l'épouser.

— Non, ma mère, répondit Hermann; j'ignore d'où cela vient, mais la peine qu'elle m'a faite est restée si profondément gravée là, qu'il me serait impossible maintenant de la voir au clavecin, ni de l'entendre chanter.

Le père alors prit la parole et lui dit avec colère :

— En vérité, mon fils, vous me donnez peu de satisfaction; j'ai toujours dit que vous ne vous plaisiez qu'à voir des chevaux et à conduire la charrue. Vous faites ici la besogne

d'un serviteur chez un homme riche ; c'est fort bien, mais vous n'êtes pas le fils dont un père devrait se faire honneur auprès des autres bourgeois. Je reconnais bien là la vanité des espérances que votre mère avait fondées sur vous, quand vous ne pouviez jamais, à l'école, apprendre à lire et à écrire comme les autres, et que vous étiez toujours le dernier de la classe ! Voilà ce qui arrive quand il n'y a pas de noble émulation dans l'esprit d'un jeune homme, quand il ne cherche pas à s'élever au-dessus de sa condition ! Si mon père eût fait pour moi ce que j'ai fait pour vous, Hermann, s'il m'eût aussi donné des maîtres, je ne serais pas aujourd'hui simple aubergiste au *Lion d'Or*.

A ces dures paroles, Hermann se leva en silence et se dirigea vers la porte.

— Oui, va, lui cria son père courroucé,

va, je connais tes bouderies, va travailler encore pour la maison, afin d'éviter des réprimandes! mais ne compte pas m'amener ici pour bru une fille de paysan. Dieu merci, j'ai assez vécu pour connaître un peu les usages du monde; je sais me comporter avec les gens qui viennent chez moi de façon à ce qu'ils s'en aillent satisfaits de mes manières; je sais me rendre agréable aux étrangers ; aussi, est-ce bien le moins que je trouve une belle-fille qui ait des complaisances pour moi, et qui me délasse un peu de mes fatigues. Je prétends qu'elle joue du clavecin, et que, le dimanche, les notables de la ville aient du plaisir à se réunir chez moi, comme ils ont l'habitude de le faire chez le voisin.

Hermann, sans répondre, posa doucement le doigt sur le loquet de la porte, et sortit.

III. — THALIE

LES BOURGEOIS

Ce fut ainsi que le jeune homme se déroba au vif courroux de son père. Mais celui-ci continua après son départ :

— Ce que l'homme ne porte pas en lui-même, il ne saura jamais l'en faire sortir. J'aurai bien de la peine à réaliser le vœu que j'avais formé pour mon fils, de le voir non-seulement égaler son père, mais encore le surpasser ; car, je vous le demande, que serait l'intérieur de la maison, que serait la com-

mune, que serait la ville, si chacun ne se plaisait à conserver d'abord ce qui existe, puis à l'améliorer et à l'embellir d'après les besoins nouveaux qu'amène chaque époque, et les exemples que présentent les pays étrangers? Faut-il donc que l'homme croisse sur la terre comme un champignon, et meure à la place même où il est né, sans laisser la moindre trace de son existence ni de ses œuvres? En regardant une maison, on juge tout de suite du caractère de la personne à qui elle appartient, de même qu'en passant par une petite ville, on peut deviner quel est l'esprit de ses magistrats. Là où les murailles et les tours tombent en ruines, où les immondices encombrent les fossés et obstruent toutes les rues, là où la pierre qui se détache du mur n'est pas relevée, où les charpentes se pourrissent, où l'édifice ébranlé attend vainement des étais,

on peut dire à coup sûr que l'administration est mauvaise. Si des mesures d'ordre et de salubrité ne sont pas prescrites par l'autorité supérieure, le bourgeois s'habitue à la paresse et à la malpropreté, comme le mendiant à ses haillons. C'est pourquoi j'aurais désiré que mon fils Hermann entreprît un voyage, et allât visiter au moins Francfort et Strasbourg, et cette charmante ville de Manheim, bâtie avec tant d'élégance et de régularité. Car celui qui a vu de belles et grandes cités ne se donnera pas de repos qu'il n'ait embelli sa ville natale, quelque petite qu'elle soit. Les étrangers, par exemple, n'admirent-ils pas notre grande porte depuis qu'on l'a réparée, ainsi que notre tour et notre église si habilement restaurées? Chacun ne vante-t-il pas notre chaussée pavée, et ces canaux couverts, si bien aménagés et remplis d'eau, d'un

usage si commode et d'une si précieuse ressource contre le feu? Tout cela s'est fait depuis notre terrible incendie. Six fois j'ai été chargé par le conseil de la direction des travaux, et toujours j'ai reçu les félicitations et les remercîments de mes concitoyens, pour l'exécution des plans que j'avais tracés moi-même et pour la part qui me revient dans l'achèvement de quelques belles entreprises qu'on avait laissées en suspens. Les autres membres du conseil ont pris goût, à leur tour, aux embellissements. Tous travaillent dans le même but et déjà vous voyez qu'on vient de terminer d'une manière solide la nouvelle voie qui nous ouvre une communication avec la grande rue. Mais j'ai bien peur que nos jeunes gens ne négligent un si bon exemple. Les uns ne songent qu'au plaisir et à la toilette; les autres se tiennent renfermés au logis, paresseuse-

ment accroupis derrière le poêle, et je crains fort qu'Hermann ne soit de ces derniers !

L'honnête et excellente femme répondit :

— Voilà comme tu es toujours injuste envers notre fils ! ce n'est pas ainsi que tes espérances se réaliseront. Pouvons-nous former nos enfants d'après nos propres idées? Non ; il faut les prendre tels que Dieu nous les donne, les aimer et les élever de notre mieux ; sans chercher à contraindre leur naturel. Celui-ci a telles qualités ; celui-là, telles autres. Chacun tire parti de celles qu'il possède, heureux et bon à sa manière. Je ne veux pas qu'on réprimande ainsi mon Hermann ; car je sais qu'il n'a pas démérité de l'héritage qu'il possèdera un jour ; n'est-ce pas un agriculteur habile, le modèle de tous les bons sujets, chez les bourgeois comme chez les paysans ? Je suis bien sûre qu'au conseil il ne tiendra pas le der-

nier rang. Mais, avec tes reproches continuels, tu décourages le pauvre enfant, comme tu viens encore de le faire.

En achevant ces mots, la bonne mère quitta la chambre pour aller chercher son fils, et lui porter quelques consolations affectueuses; car il en était vraiment digne.

Lorsqu'elle fut sortie, l'aubergiste dit en souriant :

— Singuliers êtres que les femmes et les enfants! chacun n'écoute que son caprice, et il faudrait toujours les flatter! Mais, en somme, mes amis, je m'en tiens à la vérité de ce vieux proverbe : « Quiconque n'avance pas, recule. »

— Ma foi, je suis de votre avis, dit le pharmacien; je recherche volontiers les améliorations, j'aime ce qui est nouveau, pourvu que ce ne soit pas trop cher. Que sert en effet, toute l'activité, toute l'ardeur possi-

ble pour le bien, si l'argent manque ? Les facultés du bourgeois sont trop restreintes ; il ne saurait atteindre le louable but auquel il aspire ; sa bourse est trop mince et ses besoins trop larges ; toujours il trouvera des obstacles. Moi, par exemple, j'aurais voulu faire tant de choses ! Mais comment ne pas reculer devant les dépenses nécessaires à de tels travaux, surtout à une époque comme celle-ci ? Oui, il y a longtemps que je souris à l'idée de donner une façon moderne à ma maison ; il y a longtemps que je me figure mes fenêtres décorées de grandes vitres ; mais puis-je entrer en rivalité avec le marchand qui est riche, et qui a le moyen de se procurer tout ce qu'il y a de plus beau ? Voyez en face, ce grand bâtiment neuf ; comme ces ornements en stuc blanc se détachent

bien sur ces panneaux verts ! Comme ces fenêtres sont grandes, et comme, à côté de ces vitres ou plutôt de ces glaces brillantes, toutes les autres maisons paraissent obscures ! Et cependant, avant l'incendie, nos habitations, à nous, étaient les plus belles de la ville ; on citait la pharmacie à *l'Ange* et l'auberge au *Lion d'Or ;* mon jardin n'était pas moins renommé dans tout le pays; chaque passant s'arrêtait pour regarder, à travers ma grille peinte en rouge, la statue de mendiant et le nain de couleur que j'y avais fait poser. Quand j'invitais un ami à prendre le café dans ma grotte, autrefois si charmante et aujourd'hui si délabrée, il admirait l'éclat de ses coquilles, sur lesquelles se jouait la lumière ; les connaisseurs étaient éblouis par le vif incarnat du corail. Dans la salle à manger, on s'extasiait devant le

tableau qui représente des messieurs et dames en grande toilette, se promenant dans le jardin, tenant ou offrant des bouquets du bout de leurs doigts effilés. Qui donc maintenant se soucie encore de cette grotte? Je vais rarement par là et toujours avec chagrin; car je sens qu'il faudrait que tout cela fût refait autrement et dans le bon style, comme ils disent, avec des bancs de bois tout simples, sans enluminures, sans dorure, ni ciselure; mais le beau bois étranger coûte si cher! J'aimerais aussi à acheter ce qu'il y a de plus beau, à marcher avec le progrès, à renouveler souvent mon mobilier. Mais on a peur de s'engager trop avant, si l'on commence à changer la moindre chose; car, ensuite, comment payer les ouvriers? Dernièrement, l'idée m'était venue de faire redorer l'archange Michel qui sert

d'enseigne à ma boutique, ainsi que l'effroyable dragon qui se tord à ses pieds; mais, bah! je les ai laissés tout ternis comme ils sont, car le prix qu'on me demandait était effrayant.

IV. — EUTERPE

LA MÈRE ET LE FILS

Pendant que les trois voisins causaient ensemble, la femme de l'aubergiste alla chercher son fils devant la maison, sur le banc de pierre où il avait coutume de s'asseoir. Ne le trouvant pas là, elle entra dans l'écurie pour voir s'il ne serait point occupé à soigner les jeunes chevaux, qu'il ne confiait jamais à des mains étrangères; mais le domestique lui dit que son jeune maître était passé dans le jardin; elle traversa donc à la hâte les deux vastes cours

qui longeaient l'écurie et la grange, et entra dans le jardin qui s'étendait jusqu'aux remparts de la ville. Elle s'émerveillait, sur son passage, de la croissance rapide de chaque plante, et redressait parfois les tuteurs, courbés sous le poids des branches luxuriantes du pommier et du poirier; puis, elle échenillait ses belles têtes de choux; car une ménagère active ne fait jamais un pas qui ne serve à quelque chose. Elle parvint ainsi jusqu'au bout du jardin, à la tonnelle couverte de chèvrefeuille, et n'y trouva pas son fils. Mais il y avait là une petite porte qu'un de leurs ancêtres, en son temps bourgmestre, avait, de son autorité privée, fait pratiquer à travers les remparts. Cette porte était entr'ouverte. La bonne mère sortit, traversa les fossés restés à sec, et arriva au pied des sentiers escarpés qui conduisaient aux vignes exposées en plein

soleil, et encloses d'une épaisse haie. Elle gravit un de ces sentiers, et vit avec joie les énormes masses de grappes de raisin, que les feuilles recouvraient à peine. Il y avait au milieu du vignoble un berceau touffu auquel on montait par des degrés de pierre informes; là pendaient les belles grappes bleues et rouges de chasselas et de muscat dont on prenait un soin particulier, et que l'on réservait pour la table, au dessert. Le reste du coteau était tout couvert de raisins plus petits, dont on faisait un excellent vin. La bonne mère continua de monter, en se réjouissant de l'approche de ces belles fêtes d'automne où les gens du pays se rassemblent joyeusement pour cueillir les raisins, les mettre sous le pressoir et remplir les futailles. Pendant les vendanges, chaque soir, des feux d'artifices se tirent dans les villages, et chacun célèbre de son mieux

l'époque bénie de la récolte. Cependant la pauvre femme commença à s'étonner, lorsqu'ayant appelé son fils deux ou trois fois, elle n'entendit que l'écho répondre à sa voix. Elle était si peu habituée à le chercher! Jamais il ne s'éloignait d'elle, ou bien il avait soin de la prévenir, pour lui épargner toute inquiétude. Elle espérait encore trouver Hermann aux environs; car la dernière porte du vignoble était ouverte comme la première. Elle s'avança donc dans le large champ qui s'étendait sur le revers du coteau. Là encore elle était chez elle, et ses regards se reposaient avec complaisance sur les beaux épis dorés qui se balançaient au loin dans la campagne. Suivant le sentier, elle s'achemina vers un gros poirier qui se dressait au haut de la colline et qui servait de limite à ses propriétés. Quelle main l'avait planté? Personne

ne le savait; mais on le distinguait de loin aux alentours, et ses fruits avaient une grande réputation. A l'heure de midi, les moissonneurs venaient prendre leur repas sous son ombrage, et les bergers s'y abritaient, assis sur des tertres de gazon et des bancs de pierre grossiers. La mère avait deviné; son Hermann était là, la tête appuyée sur sa main, lui tournant le dos et les yeux fixés vers les montagnes lointaines. Elle s'approcha d'un pas léger et lui frappa doucement sur l'épaule; il se retourna vivement, et elle surprit des larmes dans ses yeux.

— Ma mère! s'écria-t-il avec surprise; c'est vous qui venez me chercher ici?

Et il s'empressa d'essuyer ses larmes.

— Eh quoi! tu pleures, mon enfant? lui dit sa mère toute émue; je ne te reconnais plus, mon Hermann, car je ne t'ai jamais vu

ainsi. Qu'as-tu donc sur le cœur? dis-le moi; pourquoi venir t'asseoir tout seul sous ce poirier? Enfin, pourquoi ces larmes?

Le jeune homme se recueillit quelques instants et lui dit :

— En vérité, ma mère, il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne pas compatir à la misère de tous ces pauvres fugitifs; il faudrait avoir la tête vide de toute réflexion pour ne pas faire un retour sur notre propre situation et sur celle de notre pays, dans de tristes jours comme ceux-ci; tout ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui m'a déchiré le cœur. Quand je suis sorti de la maison, je regardais devant moi ces vastes plaines, entourées de coteaux fertiles; j'admirais ces épis dorés qui bientôt seront liés en gerbes, et ces fruits si abondants qui vont remplir nos greniers. Mais, hélas! l'ennemi est si près de nous! Il est

vrai que les flots du Rhin nous protègent, mais que peuvent les flots et les montagnes contre l'impétueuse avalanche de ce peuple qui nous menace, entraînant avec lui les vieillards et les jeunes hommes, et courant à son but sans redouter la mort? Cette multitude passée, une autre lui succède. O malheur! et il peut se trouver encore un Allemand qui ose rester chez lui, un seul qui espère échapper au désastre qui nous enveloppe! Ah! ma mère, je l'avoue aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas été compris dans le nouveau contingent de jeunes soldats que notre ville a dû fournir. Je suis, il est vrai, votre fils unique, notre maison est vaste et nos travaux importants; mais ne ferais-je pas mieux d'aller combattre aux frontières que de rester ici à attendre la misère et l'esclavage? Oui, c'est une voix d'en haut qui m'inspire, et j'ai senti naître au fond

de mon cœur le désir de me dévouer à mon pays, de mourir, s'il le faut, pour donner un noble exemple! Ah! si toute la jeunesse d'Allemagne voulait se réunir sur la frontière, bien déterminée à ne pas reculer d'un pouce devant l'étranger, vous ne le verriez pas poser insolemment le pied sur notre belle contrée, moissonner sous nos yeux les fruits de notre sol, parler en maître aux hommes et enlever les femmes et les enfants. Sachez-le bien, ma mère, je suis décidé à faire, sans tarder, ce qui me paraît juste et sensé; car celui qui délibère longtemps ne prend pas toujours le meilleur parti. Sachez-le bien, vous dis-je, je ne rentrerai pas à la maison. Je vais de ce pas à la ville, offrir aux soldats mon cœur et mon bras, pour le service de ma patrie. Que mon père vienne dire ensuite que je n'ai pas en moi le sentiment de l'honneur et l'ambition de m'élever!

Sa bonne mère lui répondit en pleurant :

— Ah ! cher enfant, quel changement s'est donc opéré en toi? Tu ne parles plus à ta mère comme autrefois, comme hier même, librement et en toute franchise. Tu me caches quelque arrière-pensée. Tout autre que moi pourrait se laisser prendre à tes paroles et applaudirait à ta résolution comme à la plus généreuse des inspirations ; mais moi, je te blâme au contraire, car je te connais mieux ; il y a au fond de ton cœur un secret que tu dissimules ; va, je le sais ce n'est ni le tambour, ni la trompette qui te séduisent, ni le désir de faire miroiter un brillant uniforme aux yeux des jeunes filles. Tout brave que tu es, ta vocation est de garder le logis et de t'adonner à la culture des champs. Ainsi, avoue-moi sans détour le motif de cette résolution subite.

— Vous vous trompez, ma mère, répondit Hermann d'un ton sérieux. Tous les jours ne se ressemblent pas. L'adolescent mûrit et devient homme, et cette maturité, qui produit les grandes actions, est plus hâtive au sein d'une vie rangée et paisible que dans le tumulte de ces dérèglements où tant de jeunes gens ont trouvé leur perte. Le calme dans lequel j'ai grandi a préparé mon âme à la haine du mal et de l'injustice. Je me crois en état de porter un jugement sain sur les choses de ce monde ; de plus, mes membres se sont fortifiés par le travail ; tout cela est la pure vérité, et je puis l'affirmer hautement. Cependant, ma mère, vous avez raison de me blâmer ; je ne vous ai révélé qu'une partie de ma pensée. Eh bien ! oui, je l'avoue, ce qui m'engage à quitter la maison paternelle, ce n'est pas l'approche du danger, ni le noble désir de servir

mon pays et de repousser ses ennemis. Ce n'étaient là que des mots sous lesquels j'essayais de cacher le véritable sentiment qui me trouble le cœur. Ainsi, ma mère, laissez-moi faire, puisque j'ai formé des vœux inutiles; que m'importe de perdre ma vie inutilement? Oui, la perdre, car, je le sais, se dévouer seul, si tous ne font pas les mêmes efforts, c'est courir à une perte certaine.

— Voyons, achève, dit la mère qui le comprenait bien, raconte-moi tout, les plus petites choses comme les plus grandes; fie-toi à moi Les hommes sont violents, toujours prêts aux moyens extrêmes, les obstacles les irritent et en même temps les déconcertent; mais la femme est habile à calculer toutes les ressources, elle sait prendre des ménagements et des détours pour parvenir à son but. Pourquoi te trouvé-je aujourd'hui dans un état d'agitation où je ne

t'ai jamais vu? Pourquoi le sang bouillonne-t-il dans tes veines? Pourquoi des pleurs involontaires s'échappent-ils de tes yeux? Parle, mon enfant, dis-moi tout.

A ces mots, le pauvre Hermann, s'abandonnant sans contrainte à son chagrin, soulagea son cœur en sanglotant sur le sein de sa mère; puis il se remit et reprit d'un ton pénétré :

— Les paroles de mon père m'ont fait bien mal; je ne les ai méritées, ni aujourd'hui, ni à aucune époque de ma vie. Dès mon enfance, j'ai mis ma joie à honorer et à contenter mes parents; jamais personne ne m'a paru avoir plus de bonté ni plus de sagesse que ceux à qui je devais le jour, et dont j'avais reçu les ordres en commençant l'épreuve difficile de la vie. Parfois mes camarades m'ont fait souffrir, parfois leur méchanceté a tenté de dénaturer mes bonnes dispositions; ils m'ont souvent jeté

des pierres et porté des coups, et je ne cherchais pas à me venger; mais s'ils s'avisaient de se moquer de mon père, si le dimanche, au sortir de l'église, quand il marchait d'un air imposant, ils venaient à tourner en ridicule le ruban de son bonnet ou les fleurs de cette robe de chambre qu'il portait habituellement et qu'il a donnée aujourd'hui, la colère s'emparait de moi, je serrais les poings, je m'élançais sur eux et je frappais avec une rage aveugle, sans regarder où tombaient mes coups. Ils avaient le nez en sang, ils pleuraient et ne s'échappaient de mes mains qu'à grand' peine. En grandissant, j'eus beaucoup à souffrir de mon père. Quand, par hasard, il s'était vu molester dans une séance du conseil, son humeur s'en prenait à moi; il m'adressait les paroles vives qu'il n'avait pas osé dire à d'autres, et j'étais ainsi la victime des mor-

tifications que ses collègues lui faisaient subir. Vous-même, ma mère, vous vous le rappelez bien, vous m'avez plaint quelquefois. Les injustices que je supportais n'altéraient en rien chez moi ces sentiments de respect que nous devons à nos parents, qui s'occupent sans relâche des moyens d'accroître notre bien-être, notre fortune, et qui s'imposent mille privations pour nous faire jouir du fruit de leurs épargnes. Mais, hélas ! ce qui fera plus tard notre bonheur, ce ne sont pas ces épargnes accumulées, ni la possession de tous ces biens amassés sou par sou, ni ces champs ajoutés à d'autres champs, quelque attrait que puisse nous offrir un tel amas de propriétés. Le père, les enfants, tous vieillissent, indifférents aux joies du présent, troublés par la crainte de l'avenir. Voyez là-bas ces belles campagnes, et au-dessous ces vignes, ces jardins étagés,

ces granges où s'entassent tant de trésors, à travers cette perspective, si je regarde notre maison et le toit aigu qui encadre la fenêtre de ma chambre, le souvenir du passé me revient. Combien de fois, je me le rappelle, quand le sommeil ne descendait que par instants sur ma couche, combien de fois, la nuit, ai-je invoqué les rayons de la lune, et, le matin, les rayons du soleil! Aujourd'hui, hélas! plus que jamais, je me trouve isolé. Ma chambre, la cour, le jardin, les champs qui couvrent la pente du coteau, tout cela me semble désert. Ce qu'il faut à mon cœur, c'est une femme!

— Mon fils, répondit la bonne mère, si tu désires amener dans ta demeure une fiancée, afin que la nuit devienne pour toi une belle moitié de la vie, et que le jour soit animé par un travail plus agréable et plus utile, ton père et ta mère, crois-moi, ne le désirent pas moins

vivement. Tu sais que nous t'avons toujours conseillé et même pressé de choisir une épouse. Pourtant, mon cœur me le dit, tant que l'heure marquée n'est pas venue, tant que la personne que l'on doit aimer ne s'est pas montrée, on suspend son choix, on hésite dans la crainte de se tromper et de mal placer ses affections. Mais, s'il faut te le dire, mon fils, je crois que ton choix est fait, car je te vois plus ému et plus sensible que de coutume. Avoue donc toi-même ce que mon cœur a déjà deviné : tu aimes, et celle que tu as choisie, c'est cette jeune fille fugitive.

— Eh bien oui, ma bonne mère! s'écria Hermann, c'est elle? Oui, c'est elle! et voyez mon malheur, si aujourd'hui même je ne l'amène pas chez nous comme fiancée, elle s'éloigne, elle m'est enlevée pour jamais peut-être, par les violences de la guerre et les ha-

sards de la fuite. Oh ! ma mère ! c'est en vain que nos riches domaines regorgent de trésors; c'est en vain que chaque année nous en promet de nouveaux; cette maison, ce jardin, je ne les vois qu'avec douleur, et la tendresse même d'une mère n'a pas le pouvoir de me consoler, car je le sens, l'amour, quand il forme ses liens, dénoue en même temps tous les autres. Ce n'est pas la jeune fille seule qui abandonne son père et sa mère pour suivre l'époux de son choix, le jeune homme agit de même. Hélas ! il oublie jusqu'à ses chers parents, s'il faut quitter celle qu'il aime de toute son âme. Laissez-moi donc aller où le désespoir m'entraîne, car mon père a prononcé mon arrêt; sa maison n'est plus la mienne, s'il en repousse la seule jeune fille que je veuille lui amener.

— C'est donc ainsi, reprit la mère, chez

qui le cœur éclairait la raison, c'est donc ainsi que les hommes se posent carrément vis-à-vis les uns des autres, inébranlables comme des rochers! Chacun reste à sa place, fier et immobile, nul ne veut faire le premier pas vers l'autre ni rompre le silence par quelques paroles de consolation. Mais, sache-le, mon cher enfant, je ne perds pas l'espoir de voir ton père te fiancer lui-même avec cette jeune fille, si elle est honnête et bonne; il oubliera sa pauvreté, malgré la manière absolue dont il s'est prononcé contre les pauvres. Que de fois il lui est arrivé, dans un moment d'emportement, de prendre des résolutions qui n'ont pas eu de suites; que de fois il a fini par accorder ce qu'il avait refusé d'abord! Mais il faut qu'on lui adresse une parole affectueuse, il a le droit de l'attendre de toi, car il est ton père. Tu sais qu'après dîner, quand par hasard il se

met en colère et qu'il parle avec vivacité, en repoussant les raisonnements des autres, cette grande excitation ne dure pas longtemps. Le vin l'anime et l'irrite; hors d'état d'écouter et de comprendre ceux qui l'entourent, il ne songe qu'à s'écouter lui-même et à s'affermir dans ses propres idées; mais, le soir venu, quand ses amis ont cessé de le contredire, il n'en est que plus doux, car il a conscience de l'injustice que la vivacité lui a fait commettre. Viens tout de suite lui parler. La hardiesse mène parfois au succès. Nous aurons recours, s'il le faut, aux deux voisins qui sont assis à ses côtés, et le digne pasteur nous viendra en aide.

Elle dit, et se levant du banc de pierre, elle fit lever aussi son fils, qui consentit à la suivre; et tous deux se mirent silencieusement en chemin, rêvant au projet d'où dépendait le bonheur de la famille.

V. — POLYMNIE

L'EXPATRIÉ

Le pasteur et le pharmacien, toujours assis à côté de l'aubergiste, continuaient de causer en débattant le même sujet d'entretien.

— Je suis de votre avis, dit l'honnête pasteur; l'homme, j'en conviens, doit tendre sans cesse à améliorer sa situation. Aussi, qu'il aspire à s'élever, qu'il cherche le nouveau, rien de mieux assurément; mais encore y faut-il une juste mesure. Près de

l'ai uillon de la curiosité, la nature a placé l'attachement pour les choses anciennes, pour celles dont nous avons une longue habitude. Au fond, toutes les situations sont bonnes, quand elles sont naturelles et raisonnables; l'homme a beaucoup plus de désirs que de vrais besoins; car la vie est courte et notre horizon est borné. Je suis loin de blâmer celui qui s'aventure dans des voyages sans repos et sans fin, et qui se lance courageusement à travers l'immensité des mers, afin d'amasser des richesses pour lui et pour les siens; mais je n'en estime pas moins le paisible agriculteur qui arpente lentement le champ paternel, et qui aménage ses terres, suivant l'ordre régulier des saisons. Son domaine ne change pas d'aspect chaque année; l'arbre qu'il a planté n'élève pas tout de suite vers le ciel

son feuillage touffu. Cet homme a besoin de patience ; il lui faut du calme et une grande rectitude de jugement ; car il confie au sein fécond de la terre peu de semences à la fois, il n'élève qu'une petite quantité de bestiaux, préoccupé surtout du produit certain de ses efforts. Heureux celui que la nature a doué d'un pareil caractère ! les gens de cette trempe sont ceux qui nourrissent le genre humain. Heureux aussi le bourgeois de petite ville, qui associe les travaux champêtres à sa profession ! il ne sent pas peser sur lui les soucis du laboureur parqué dans ses limites étroites ; il n'éprouve pas non plus les vaines agitations de ces citadins qui, en dépit de leur peu de fortune, tâchent de se guinder au niveau des riches, comme font surtout les femmes et les jeunes filles. Bénissez donc les travaux de votre fils, bénissez

l'épouse dont il fera choix, si elle partage ses goûts et ses idées.

Comme il achevait de parler la mère entra, tenant par la main son fils Hermann, et l'amena en face du père.

— Combien de fois, dit-elle, n'avons-nous pas fêté par avance l'heureux jour où notre Hermann viendrait nous présenter la fiancée de son choix ! nos pensées incertaines erraient de côté et d'autre ; dans nos causeries intimes, nous portions nos vues tantôt sur celle-ci, tantôt sur celle-là. A présent ce jour est arrivé ; le ciel a mis sur son passage et lui a montré sa fiancée, et son cœur a prononcé. N'avons-nous pas toujours dit : « Ce sera à lui-même de choisir. » Ton désir n'était-il pas de le voir animé et réjoui par une pensée d'amour ? Eh bien, l'heure a sonné ; il est sensible, il a fait son

choix ; il s'est décidé en homme de tête et de cœur. Celle qu'il aime c'est la jeune étrangère qu'il a rencontrée. Accorde-la lui, mon ami, ou il jure de ne jamais se marier.

— Donnez-la moi, mon père ! s'écria le jeune homme. Mon cœur, croyez-le bien, a fait un choix honorable et sensé. C'est, de toutes les jeunes filles, celle qui mérite le mieux de vous nommer son père.

Mais le père ne répondit rien. Le pasteur s'empressa de prendre la parole :

— Un moment seul, dit-il en se levant, décide de toute la destinée ; car la décision que l'on adopte, après de mûres délibérations, n'en est pas moins l'œuvre d'un instant. Seulement l'homme sage sait s'arrêter à la meilleure. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est de flotter alternativement d'un avis à

l'autre; car cela ne sert qu'à jeter du trouble dans l'esprit. Hermann a le cœur ferme; je le connais depuis son enfance. Je ne l'ai jamais vu, même dans l'âge le plus tendre, tendre la main, comme tant d'enfants, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre; il n'en voulait qu'un seul : celui qui lui convenait; mais, aussi, il tenait fortement à celui-là. Ne vous étonnez ni ne vous effrayez si l'événement que vous avez si long temps désiré, se réalise tout à coup, sous une autre forme, il est vrai, que vos rêves ne vous l'avaient présenté. L'apparence nous fait souvent illusion sur le fond même de nos vœux, et le ciel imprime sa marque particulière sur les dons qu'il nous envoie. Gardez-vous donc de méconnaître la jeune fille, qui, la première, a touché le cœur et l'esprit de votre fils. Heureux celui qui épouse l'objet de

son premier amour, car alors les plus doux sentiments ne risquent pas de se flétrir au fond du cœur! Oui, quand je le regarde, je suis sûr que sa destinée est fixée. Une affection vraie transforme tout à coup l'adolescent en homme. Ce n'est pas un caractère changeant; si vous repoussez sa demande, je crains bien qu'il ne consume dans le chagrin ses plus belles années.

Le pharmacien, qui n'attendait depuis longtemps que l'occasion de parler, ajouta :

— Tâchons pourtant, dans cette circonstance, de prendre encore un terme moyen. Hâte-toi lentement : c'était la devise d'Auguste. Quant à moi, je suis tout prêt à vous venir en aide, mes chers voisins, si mes faibles lumières peuvent vous être utiles. Voulez-vous que je sorte, que j'aille prendre des informations sur cette jeune fille; j'interro-

gerai les personnes parmi lesquelles elle a vécu et toutes celles qui la connaissent. C'est qu'on ne m'abuse pas facilement, moi ; et je sais entendre à demi-mot.

— Oui, voisin, oui, allez vite, s'écria le fils, allez recueillir tous les renseignements possibles ; mais je voudrais bien que M. le pasteur vous accompagnât. Deux hommes, comme vous et lui, sont des témoins dont personne ne peut récuser l'autorité. Oh ! mon père, ne craignez rien ; cette jeune fille n'est pas de ces aventurières qui tendent leurs piéges aux jeunes gens sans expérience ! Non, la terrible guerre qui ravage le monde, et qui a déjà amoncelé tant de ruines, a chassé aussi la pauvre enfant. Eh ! ne voit-on pas tous les jours des hommes du plus haut rang tomber dans la détresse? des princes sont réduits à fuir sous un déguisement,

et des rois vont vivre en exil, et elle, cette noble créature, la plus généreuse de toutes ces expatriées, elle oublie sa propre misère pour soulager ses compagnes; elle, qui a besoin de secours elle-même, elle prodigue aux autres ses soins secourables! De grands maux, de grandes souffrances se sont répandus sur la surface du monde; mais, de ces malheurs même, ne puis-je faire naître un jour de bonheur? Ne puis-je, près d'une fiancée, près d'une tendre épouse, trouver jusqu'au sein de cette guerre, les joies qui vous sont venues du milieu de l'incendie.

Le père répondit alors :

— Qu'est-ce qui t'a donc si bien délié la langue, à toi qui la tenais si paresseusement collée à ton palais! Vais-je donc aujourd'hui faire l'épreuve du danger qui menace tous les pères de famille, celui de

voir une mère embrasser le parti de son fils, et les voisins se mêler de l'affaire, sans souci des droits du chef et de l'époux ? Soit, je ne prétends pas m'opposer à vos volontés. A quoi d'ailleurs cela me servirait-il? Je vois d'avance venir les luttes et les larmes. Faites, allez, examinez; fasse le ciel que vous ameniez dans ma maison une fille digne de moi! sinon, qu'il se dispose à l'oublier.

Ainsi parla le père.

— Bien ! bien ! s'écria Hermann ivre de joie, avant ce soir, mon père, nous vous amènerons cette jeune fille, aussi accomplie que vous pouvez la désirer. Quel bonheur ! elle aussi sera heureuse, je l'espère; oui, elle me remerciera toute sa vie de lui avoir donné en vous un bon père et une bonne mère, comme, de votre côté, vous

vous réjouirez d'avoir des enfants reconnaissants. Mais je ne veux pas tarder davantage; je vais tout de suite atteler les chevaux. Que nos amis viennent avec moi hors de la ville, sur les traces de ma bien-aimée. Je m'en rapporte à leurs lumières, à leur sagesse, et je vous prie de respecter leur décision. Oui, je m'engage à ne pas revoir la jeune fille, avant qu'ils aient jugé si elle doit m'appartenir.

En achevant ces mots, il quitte la salle, et ceux qui y restent délibèrent mûrement sur cette grave affaire.

Hermann court à l'écurie, où les chevaux vigoureux se reposent en mangeant une avoine de choix, et du foin récolté dans les plus grasses prairies. Il leur met à la hâte le mors luisant, passe les courroies dans les boucles argentées, attache les longues et

larges rênes et conduit les nobles animaux dans la cour, où le domestique, qui partage son impatience, prend la voiture par le timon et la fait sortir de la remise. Tous deux mesurent la longueur des traits et attèlent les chevaux rapides. Hermann prend le fouet, s'assied et conduit la voiture sous la porte voûtée. Les deux amis prennent place à côté de lui. Le char roule légèrement, laissant en arrière le pavé des rues, les murs de la ville et les édifices restaurés. Hermann arrive bientôt à la route qu'il connaît si bien. Sans s'arrêter, il s'élance à travers la colline et la vallée, et ne songe à modérer la course de ses chevaux que lorsqu'il voit, à peu de distance, le clocher du village et ses maisons encloses de jardins.

Là, sous l'ombrage épais d'un massif de tilleuls séculaires, s'étend à l'entrée du vil-

lage, une large et verdoyante pelouse, où les paysans des environs et les habitants du lieu ont coutume de se rassembler. Entre les arbres, on aperçoit une fontaine creusée au bas d'un terrain en pente, à laquelle on descend par quelques degrés. Autour de la source limpide sont disposés des bancs de pierre, avec un petit parapet, sur lequel on se penche pour puiser de l'eau. C'est dans ce lieu qu'Hermann arrêta ses chevaux et sa voiture.

— Descendez, maintenant, dit-il à ses amis, et allez vous enquérir de la jeune étrangère ; sachez si elle est digne de l'offre que je veux lui faire. Pour moi, je n'ai pas le moindre doute. Vous ne m'apprendrez rien de nouveau ni d'imprévu. Si je n'avais que moi seul à consulter, je courrais tout de suite au village, et c'est elle-

même qui, en deux mots, déciderait de mon sort. Allez vite, vous la distinguerez sans peine de ses compagnes; car il serait difficile de trouver une figure comparable à la sienne. Mais je vais vous décrire ses vêtements : un corset rouge, lacé avec grâce, enserre son buste arrondi, un jupon noir ceint étroitement sa taille svelte. Les plis de sa chemisette montent jusqu'à son joli menton, et encadrent le bas de son doux visage. Sa physionomie respire la sérénité et la franchise. Ses longs cheveux, tressés en nattes épaisses, sont reployés par des épingles d'argent. De son corset descend une longue robe bleue dont les larges plis enveloppent son beau corps. Mais ce que je vous recommande instamment, c'est de ne pas lui parler à elle, et de ne pas lui laisser soupçonner vos intentions. Interrogez les

vieillards, et voyez ce qu'ils vous diront. Quand vous aurez recueilli tous les renseignements capables de rassurer mon père et ma mère, vous reviendrez me trouver, et nous aviserons ensemble au parti à prendre. Voilà les pensées qui me sont venues en route.

Ses deux compagnons le quittent, et entrent dans le village. Les jardins, les granges, les maisons, tout est encombré par les nouveaux venus. Au milieu de la grande rue, les voitures se croisent et se pressent les unes contre les autres. Les hommes s'occupent des bœufs mugissants et des chevaux; les femmes étendent leur linge sur les haies, et les enfants barbotent dans les ruisseaux. Nos deux amis se font place à travers les chariots, les hommes et les animaux, regardant à droite et à gauche

s'ils ne découvriront pas la personne qu'on leur a désignée; mais ils ne l'aperçoivent pas. Cependant, le tumulte s'accroît, des hommes en colère se disputent pour leurs chariots, et les femmes mêlent leurs cris à cette scène de désordre. Tout à coup un vieillard vénérable intervient au milieu de la querelle ; il réclame la paix, il impose à tous l'autorité d'un père, et le trouble s'apaise aussitôt.

— Quoi donc? dit-il, le malheur qui nous opprime tous ne nous a-t-il pas appris à nous supporter les uns les autres, à nous soutenir, à nous aider, quand bien même toutes les actions ne seraient pas réglées par une exacte justice? Que l'homme heureux soit intolérant, on le comprend; mais les souffrances ne nous ont-elles pas enseigné la sympathie pour nos frères, pour nos égaux

en douleur? Partageons équitablement avec eux la place qu'on nous accorde sur le sol étranger, et mettons en commun tout ce qui nous reste, afin de mériter la compassion d'autrui.

Ainsi parle le vieillard, et tous se taisent : le calme rentre dans ces cœurs irrités. Chacun place en bon ordre et d'un commun accord ses chariots et ses bestiaux. Cependant le pasteur, qu'avaient frappé les paroles et la sérénité du vieillard étranger, s'approche de lui.

— O mon père, lui dit-il, lorsqu'un peuple passe tranquillement ses jours sur une terre féconde, dont les riches produits, renouvelés chaque année, fournissent abondamment à ses besoins, tout va de soi-même et sans difficulté ; chacun peut se regarder comme le plus sage et le meilleur, et celui qui

l'est en effet, reste confondu parmi les autres, car les événements suivent leur marche naturelle, sans rien devoir aux efforts des hommes. Mais si l'adversité vient à bouleverser le cours ordinaire des choses, à renverser le toit hospitalier, à détruire le jardin et la récolte, à chasser de leur demeure l'homme et la femme pour les jeter dans des routes inconnues, pour leur créer des jours et des nuits d'anxiété, alors on reconnaît, entre tous, l'homme vraiment sage et éclairé, et ses paroles pleines d'autorité ne tombent point au hasard. Vous, mon père, vous êtes sans doute le juge de ces pauvres émigrants, car vous savez calmer leurs emportements. Oui, vous apparaissez à mes yeux comme un de ces anciens chefs qui quittaient à travers les déserts et les voies inconnues de malheureuses peuplades

exilées. Il me semble, en ce moment, que je parle à Moïse ou à Josué.

Le juge lui répondit d'un ton grave :

— Il est vrai, nos temps peuvent se comparer aux époques les plus critiques de l'histoire sacrée ou profane. Celui qui a vécu hier et aujourd'hui, a vécu beaucoup d'années, tant les événements se pressent dans une courte période ! Si je regarde en arrière, il me semble qu'un siècle au moins s'est amassé sur ma tête, et cependant je suis encore dans l'âge de la force. Oui, nous pouvons à bon droit nous comparer à ceux qui, dans leurs jours d'affliction, ont vu le Seigneur apparaître au milieu d'un buisson ardent, car il nous est apparu aussi dans le feu et au sein des nuées.

Le pasteur s'apprêtait à poursuivre l'entretien et à questionner l'étranger sur son

propre sort, et celui de ses compagnons, quand son ami lui dit tout bas :

— En causant avec le juge, amenez-le à vous parler de la jeune fille; moi, je vais à sa recherche, et je reviendrai dès que je l'aurai trouvée.

Le pasteur lui répondit par un signe de tête, et le pharmacien s'éloigna à travers les haies, les jardins et les granges.

VI. — CLIO

UNE CRUELLE ÉPOQUE

Le pasteur demanda au magistrat étranger quelques détails sur les malheurs de son peuple et sur l'époque où ils avaient quitté leur pays.

— Nos souffrances datent de loin, répondit le vieillard, et nous avons bu largement à la coupe amère du siècle, si les douleurs se mesurent aux déceptions éprouvées. Nous avions conçu de si nobles espérances! car personne ne peut nier que nos idées ne se soient éle-

vées, que nos cœurs n'aient battu plus librement, quand l'aurore d'un nouveau soleil a brillé à notre horizon, quand mille échos ont apporté à nos oreilles les mots magiques du droit imprescriptible de l'humanité, de la liberté qui vivifie et de l'égalité qui ennoblit. Alors chacun espéra vivre de sa propre vie. Les chaînes rivées par l'égoïsme et la paresse, et qui garrottaient tant de peuples, semblaient se détacher sous le coup des plus glorieux événements. Toutes les nations n'avaient-elles pas les yeux tournés vers cette grande ville, proclamée depuis si longtemps la capitale du monde civilisé et plus que jamais digne de ce beau titre? Les noms des hommes qui, les premiers, saluaient une ère nouvelle n'étaient-ils pas comparables aux noms illustres que la renommée avait élevés jusqu'aux cieux? Chacun se sentait doué d'une ardeur, d'une inspiration,

d'une langue toutes nouvelles. Nous surtout, les plus proches voisins du grand peuple, nous prîmes feu au contact de ses idées. La guerre éclata alors; les Français en armes s'avancèrent, mais ils semblaient nous apporter la concorde, et ils nous l'apportaient en effet; leur âme était grande et élevée, ils plantaient joyeusement chez nous des arbres de liberté, promettant de respecter le gouvernement de chaque peuple et la propriété de chaque citoyen. Les jeunes gens, les vieillards leur faisaient un chaleureux accueil, et des fêtes brillantes saluaient l'approche des nouveaux étendards. Voilà comment les Français triomphaient, captivant l'esprit des hommes par leur caractère vif et enjoué, celui des femmes par leur douceur attrayante. Ainsi le fardeau de cette guerre onéreuse était allégé par l'espérance qui planait au-dessus de nos têtes

en nous ouvrant des perspectives nouvelles.

Oh! les beaux jours que ceux où le jeune homme entraînait sa fiancée dans le tourbillon de la danse, en attendant l'heure de leur prochaine union! Mais qu'ils étaient plus beaux encore, ceux où l'homme croyait toucher à l'accomplissement de ses plus nobles rêves! Tout le monde alors était éloquent: vieillards, hommes faits, jeunes gens, tous parlaient un langage plein de grandes pensées et de sentiments sublimes...

Mais bientôt le ciel se couvre de nuages; une secte impie, indigne d'atteindre à l'idée du bien, lutte pour conquérir le pouvoir. Ces hommes criminels s'égorgent entr'eux, ils tyrannisent leurs voisins, leurs nouveaux frères, ils lâchent sur eux un essaim d'oiseaux de proie. Les chefs nous dévalisent en masse, les subalternes pillent et dévorent tout ce qu'ils

trouvent. Chacun d'eux n'a qu'une crainte, c'est de laisser quelque chose après lui. La misère croît chaque jour, chaque jour l'oppression redouble; nos plaintes ne sont accueillies nulle part; nous n'avons plus, au lieu de frères, que des maîtres impitoyables. Alors, la colère du désespoir s'empare des esprits les plus paisibles; tout le monde jure de se venger à la fois et de tant d'outrages reçus et de tant d'espérances trompées. La victoire tourne du côté des Allemands, et les Français se retirent à marches forcées. Mais ce fut alors surtout que nous apprîmes à connaître les horreurs de la guerre. D'ordinaire, le vainqueur est grand et généreux, il cherche du moins à le paraître, il épargne le vaincu qui se soumet, qui le sert et qui partage ses biens avec lui; mais le fuyard ne connaît pas de loi, il ne redoute que la mort et ravage tout sur

son passage. La fureur l'aveugle et le désespoir lui suggère les plus odieux attentats; rien de sacré pour lui, il vole et pille au hasard, tout entier à ses désirs effrénés, il s'empare des femmes par violence, et trouve dans le crime une affreuse joie. Comme il voit partout la mort qui le menace, il veut jouir des dernières minutes qui lui restent. Son âme cruelle ne se complaît que dans le sang et dans les cris de ses victimes.

Tant d'horreurs allument une rage indescriptible dans le cœur de nos compatriotes, ardents à tirer vengeance de ce qu'ils ont perdu comme à défendre ce qui leur reste. A l'appel des fugitifs, à la vue de leurs pâles visages, de leurs regards éperdus, de tous côtés on court aux armes. Le tocsin sonne sans relâche, la crainte du danger n'arrête plus la fureur croissante; on transforme en armes de

guerre les paisibles instruments des champs; les fourches et les faux se teignent de sang, l'ennemi est frappé sans merci ni pitié ; partout la frénésie du soldat est aux prises avec la perfidie du lâche. Oh! puissé-je ne jamais revoir les hommes en proie à cet affreux délire! Moins hideux est l'emportement de la bête féroce. Qu'ils ne parlent plus de liberté, ces êtres incapables de se gouverner eux-mêmes! Une fois les barrières brisées, vous voyez déborder brutalement tous les méchants instincts que la loi refoulait au fond des derniers replis du cœur.

— Hélas! dit le pasteur avec émotion, si votre âme est sévère pour l'humanité, je ne saurais vous en faire un reproche, vous avez tant souffert dans ces terribles épreuves! mais si vous vouliez jeter un regard plus profond sur ces jours de désolation, vous y retrou-

veriez peut-être plus d'une belle action enfouie dans l'ombre, plus d'une généreuse pensée que le danger a fait jaillir du fond des cœurs, plus d'un homme qui est apparu dans le péril comme un ange tutélaire et qui est devenu pour ses compagnons un véritable Dieu sauveur.

Le vénérable juge répondit en souriant :

— Vous me semblez être un de ces sages consolateurs qui viennent, après un incendie, rappeler à un malheureux propriétaire les débris d'or et d'argent fondus par la flamme et enterrés sous les décombres de sa maison. Ces parcelles de métal, toutes minces qu'elles sont, conservent en effet quelque valeur, et le pauvre homme qui entreprend des fouilles est heureux de les retrouver. Ainsi, j'aime à rechercher le petit nombre de bonnes actions qui sont éparses dans ma mémoire. Oui, je

l'avoue, j'ai vu d'anciens ennemis se réconcilier pour garantir leur ville des maux dont elle était menacée; j'ai vu des hommes entreprendre l'impossible pour sauver leurs parents, leurs enfants et leurs amis; j'ai vu des jeunes gens transformés tout à coup en hommes mûrs, des vieillards redevenus jeunes, et des enfants improvisés adolescents. J'ai vu le sexe faible, comme on a coutume de le nommer, accomplir des actes étonnants d'énergie de courage et de présence d'esprit; laissez-moi, parmi toutes, vous signaler une héroïque jeune fille; elle était restée avec ses compagnes dans une ferme isolée, pendant que les hommes marchaient à l'ennemi. Tout à coup une petite bande de fuyards se précipite dans la cour, se livre au pillage, et pénètre jusque dans la chambre où s'étaient réfugiées ces malheureuses

femmes. Ils les examinent; la plupart d'entre elles étaient presque des enfants. Un désir effréné s'empare de ces misérables; ils s'élencent sur la troupe tremblante, devant laquelle se tenait la courageuse fille dont je vous parle. Sans hésiter, elle arrache le sabre à l'un d'eux, lui en assène un coup violent sur la tête et l'étend mourant à ses pieds. Puis, avec la même intrépidité, elle frappe encore quatre autres de ces bandits qui échappent à la mort par la fuite, délivre ainsi ses compagnes, et va barricader la porte de la maison, en attendant du secours, et sans quitter les armes.

A cet éloge d'une jeune héroïne, le pasteur eut comme un secret pressentiment favorable à son ami. Il allait s'informer de ce qu'elle était devenue, et si elle avait accompagné ses compatriotes dans leur doulou-

reuse émigration, lorsque le pharmacien, s'approchant de lui, le tira par la manche et murmura ces mots à son oreille :

— J'ai reconnu, d'après le signalement qu'on nous a donné, cette jeune fille entre cent autres, venez la voir vous-même; mais amenez le juge avec vous, afin de recueillir de plus amples renseignements.

Ils se retournèrent alors vers le vieillard, mais il avait disparu pour répondre à des gens qui le consultaient. Cependant le pasteur suit le pharmacien, qui, le faisant passer par l'ouverture d'une haie, lui fait signe de s'arrêter et lui dit : Voici la jeune fille. Elle vient d'emmailloter l'enfant, et je reconnais, là, près d'elle, la vieille robe de chambre de flanelle et la taie bleue qu'Hermann lui a apportées dans le paquet. Elle a distribué toutes les provisions avec empressement, et

femmes. Ils les examinent; la plupart d'entre elles étaient presque des enfants. Un désir effréné s'empare de ces misérables; ils s'élencent sur la troupe tremblante, devant laquelle se tenait la courageuse fille dont je vous parle. Sans hésiter, elle arrache le sabre à l'un d'eux, lui en assène un coup violent sur la tête et l'étend mourant à ses pieds. Puis, avec la même intrépidité, elle frappe encore quatre autres de ces bandits qui échappent à la mort par la fuite, délivre ainsi ses compagnes, et va barricader la porte de la maison, en attendant du secours, et sans quitter les armes.

A cet éloge d'une jeune héroïne, le pasteur eut comme un secret pressentiment favorable à son ami. Il allait s'informer de ce qu'elle était devenue, et si elle avait accompagné ses compatriotes dans leur doulou-

reuse émigration, lorsque le pharmacien, s'approchant de lui, le tira par la manche et murmura ces mots à son oreille :

— J'ai reconnu, d'après le signalement qu'on nous a donné, cette jeune fille entre cent autres, venez la voir vous-même; mais amenez le juge avec vous, afin de recueillir de plus amples renseignements.

Ils se retournèrent alors vers le vieillard, mais il avait disparu pour répondre à des gens qui le consultaient. Cependant le pasteur suit le pharmacien, qui, le faisant passer par l'ouverture d'une haie, lui fait signe de s'arrêter et lui dit : Voici la jeune fille. Elle vient d'emmailloter l'enfant, et je reconnais, là, près d'elle, la vieille robe de chambre de flanelle et la taie bleue qu'Hermann lui a apportées dans le paquet. Elle a distribué toutes les provisions avec empressement, et

d'une manière équitable. Ce sont là des indices certains, et voyez les autres : ce corset rouge, lacé avec grâce, qui enserre son buste arrondi ; ce jupon noir qui lui ceint étroitement la taille, ces plis de la chemisette qui montent jusqu'à son joli menton et qui encadrent le bas de son doux visage, cette physonomie qui respire la sérénité et la franchise, et ces longs cheveux tressés en nattes épaisses et reployées par des épingles d'argent. Voilà bien aussi sa taille élégante, que l'on peut distinguer, quoiqu'elle soit assise, et la robe bleue à large plis qui descend de son corset jusqu'à ses pieds. N'en doutons pas, c'est elle. Approchons-nous pour savoir si, en effet, elle est aussi bonne que belle, et si c'est une ménagère vertueuse et habile.

— Vraiment, je ne m'étonne plus, dit le

pasteur en l'observant d'un œil scrutateur, qu'elle ait charmé notre jeune homme; car elle peut soutenir l'examen d'un juge plus expérimenté. Heureux ceux que la nature a doués d'un visage agréable ! c'est un titre de recommandation qu'ils portent partout avec eux; ils ne sont étrangers nulle part. Chacun prend plaisir à les voir, à s'approcher d'eux, à s'arrêter même dans leur compagnie, s'ils joignent les qualités de l'âme aux avantages extérieurs. Je vous le dis : Hermann a rencontré une jeune fille destinée à répandre le bonheur sur tous les jours de sa vie, et à lui prêter, en toute circonstance, un ferme et fidèle appui. Un corps aussi accompli doit renfermer une belle âme, et la vigueur de la jeunesse promet une heureuse maturité.

— Oh ! répondit le pharmacien, l'appa-

des malheurs qui ont frappé sa petite ville, en se voyant lui-même exposé à perdre tout ce qu'il possédait. Elle a aussi supporté avec résignation la mort de son fiancé, noble jeune homme, qui, dans le premier élan de son amour pour la liberté, se rendit à Paris où il trouva un affreux supplice ; car, là-bas comme ici, il avait déclaré la guerre à l'injustice et au despotisme.

Le juge parla ainsi, et les deux amis le remercièrent. Avant de le quitter, le pasteur tira de sa bourse une pièce d'or (car il avait déjà distribué aux pauvres fugitifs toute sa monnaie d'argent), et l'offrit au juge en disant :

— Partagez ceci entre ceux qui ont besoin, et puisse Dieu multiplier les offrandes des gens charitables !

Mais le vieillard refusait.

— Nous avons sauvé beaucoup de choses, répondit-il, de l'argent, des vêtements, et j'espère que nous nous en retournerons dans notre pays avant d'avoir tout épuisé.

— Ah ! s'écria le pasteur, en le forçant de prendre la pièce d'or, que personne, dans ces temps de malheur, ne néglige de donner ! que personne ne se dispense de recevoir ! Qui peut savoir combien de temps on sera forcé d'errer sur le sol étranger, loin du jardin et du champ dont on subsistait.

— Hélas ! s'empressa d'ajouter le pharmacien, si j'avais seulement quelque argent sur moi, je vous donnerais tout, les grosses pièces comme les petites ; car vous avez probablement un grand nombre d'indigents. Pourtant je ne vous quitterai pas sans vous remettre aussi ma petite offrande ; ma bonne

volonté se montrera du moins, si le don n'y répond pas.

En disant ces mots, il tira la bourse de cuir dans laquelle il mettait son tabac, l'ouvrit et en vida le contenu; il y avait encore là de quoi remplir plusieurs pipes.

— Le cadeau est bien mince, ajouta-t-il; mais le vieillard lui répondit obligeamment:

— Le bon tabac est toujours précieux pour le voyageur.

Là-dessus, le pharmacien se mit à vanter son tabac...

Cependant le pasteur l'interrompt et l'emmène; tous deux prennent congé du vieillard.

— Hâtons-nous, dit le sage ministre; notre jeune homme souffre en nous attendant; il faut lui apprendre le plus tôt possible nos heureuses nouvelles.

Ils doublent le pas, et retrouvent sous les til-

leuls Hermann appuyé contre son chariot. Ses chevaux piaffent avec impatience, il les tient par la bride, et, les yeux fixés à terre, absorbé dans ses réflexions il n'aperçoit ses deux amis que lorsqu'ils sont déjà près de lui ; ils l'appellent en donnant les marques d'une joie vive. Le pharmacien avait déjà commencé à lui parler de loin ; mais le pasteur, prenant la main du jeune homme, coupe la parole à son compagnon.

— Je te fais compliment, dit-il, tu as eu le coup d'œil sûr, et ton cœur a rencontré juste dans son choix. Que le bonheur soit sur toi et sur la fiancée de ta jeunesse ! elle est digne de toi. Viens donc, fais tourner ta voiture, et conduis-nous jusqu'à l'entrée du village, pour demander en mariage cette fille accomplie et l'amener dans ta maison.

Cependant le jeune homme demeure immobile et écoute sans y paraître sensible, les

bienheureuses paroles qu'on lui adresse. Puis, avec un profond soupir :

— Nous sommes venus en toute hâte, dit-il ; mais peut-être retournerons-nous lentement à la maison, pour y cacher notre confusion. Depuis que vous m'avez laissé ici, je suis en proie à la perplexité, au doute, à la défiance, à tout ce qui peut enfin agiter le cœur de l'homme qui aime. Pensez-vous que je n'aie qu'à me présenter, pour déterminer cette pauvre jeune fille à me suivre, et cela parce que je suis riche ? La pauvreté a son orgueil, chez les personnes surtout qui ne l'ont pas méritée. Cette étrangère me paraît modeste et laborieuse ; le monde est à elle, car elle se suffit à elle-même. Croyez-vous d'ailleurs qu'une personne si remarquable par sa beauté et son caractère n'ait jamais touché avant moi le cœur d'un autre homme, et qu'elle soit restée

elle-même inaccessible à l'amour? Ah! ne nous hâtons pas trop de l'aller trouver, nous pourrions revenir au petit pas de nos chevaux, mornes et déçus dans nos espérances. Oui, je crains que son cœur ne soit déjà engagé; je crains qu'elle n'ait frappé dans la main de quelque heureux rival, en lui jurant fidélité; et je me figure d'avance la honte qui pourra suivre le refus de mes propositions.

Le pasteur ouvrait déjà la bouche pour encourager le jeune homme, quand le pharmacien le prévint avec sa loquacité ordinaire:

— Nous n'avions pas autrefois, dit-il, tant de difficultés à redouter; voici comment se traitaient les affaires: quand les parents avaient fait choix d'une fiancée pour leur fils, ils prenaient d'abord pour confident un ami de la maison, et le chargeaient d'aller faire la demande de mariage à la famille de la jeune

fille. Celui-ci, en grande tenue, se rendait un dimanche, après dîner, auprès du père, et commençait par échanger quelques compliments avec lui ; puis il savait, avec adresse et par de long détours, amener la conversation sur la jeune fille. Il faisait en même temps l'éloge de la famille, sans négliger celui des personnes qui l'avaient envoyé. Les bonnes gens voyaient bien où il voulait en venir ; de son côté, le prudent mandataire sondait leurs dispositions, et ne se hasardait qu'à bon escient à s'expliquer plus clairement. Si la demande était éludée, le refus n'avait rien d'humiliant ; si au contraire elle était accueillie, l'heureux négociateur avait dès ce jour sa place marquée dans toutes les fêtes de famille ; car le jeune couple se rappelait toute la vie la main habile qui avait formé le premier nœud de leur union. Mais tout cela, hélas ! est bien

passé de mode, comme tant d'autres usages si respectables, et comme nos jeunes gens ne craignent pas de faire en personne leur demande de mariage, il faut aussi qu'ils affrontent le refus en personne, et qu'ils subissent leur affront, en face même de la jeune fille.

A peine Hermann avait-il écouté ce verbiage, sa résolution était prise.

— Advienne que pourra ! s'écria-t-il; je veux aller moi-même savoir mon sort de sa propre bouche. Je me fie à elle, plus qu'aucun homme ne s'est jamais fié à un femme. Sa réponse sera sensée et franche, j'en réponds ; dussé-je la voir pour la dernière fois, je veux du moins rencontrer encore le regard si pur de ces yeux noirs. Dussè-je renoncer à la presser jamais sur mon cœur, je veux admirer encore ce buste et ces épaules que mes bras voudraient enlacer, et cette bouche dont un oui

et un baiser feraient mon bonheur éternel, mais dont un non peut faire aussi ma perte! Laissez-moi aller seul et ne m'attendez pas. Retournez près de mon père et de ma mère; dites-leur bien que leur fils ne s'était pas trompé, que celle qu'il aime est digne de cet amour. Allez, dis-je, laissez-moi seul. Je reviendrai par le sentier du poirier, au bas de la colline. Oh! si j'étais assez heureux pour la ramener avec moi! mais peut-être, hélas! repasserai-je seul par ce sentier, peut-être ne dois-je plus le revoir avec joie!

En parlant ainsi, il remit les rênes entre les mains du pasteur, qui se rendit maître des chevaux, monta dans la voiture, et s'assit sur le siége du conducteur.

Mais tu ne voulus pas le suivre, ô prudent pharmacien! et tu dis au pasteur :

—Ami, je vous confierais bien volontiers le

salut de mon âme et la direction de mon esprit ; mais pour ce qui est de mon corps et de mes jambes, je ne les vois guère en sûreté, si les guides sont confiées à un ecclésiastique.

— Asseyez-vous toujours, répondit le pasteur en souriant, et abandonnez-moi sans crainte votre corps aussi bien que votre âme. Il y a longtemps que ma main est exercée à tenir des rênes, comme mon œil à surveiller tous les accidents de la route. Quand j'accompagnais le jeune baron à Strasbourg, nous avions coutume de sortir en voiture, et c'était moi qui, tous les jours, conduisais hors de la ville son brillant équipage, qui roulait au loin dans la campagne, sous les tilleuls, à travers les routes poudreuses, encombrées de joyeux promeneurs.

A demi-rassuré par ces paroles, le pharmacien prit place dans la voiture, où il s'assit

avec la circonspection d'un homme prêt à s'élancer dehors, au premier danger. Les chevaux prennent le galop, impatients de regagner l'écurie. La poussière vole en tourbillon sous leurs pieds. Longtemps le jeune homme suit des yeux ces nuages de poussière ; puis, quand ils ont disparu, il reste là, encore immobile et comme frappé d'insensibilité.

VII. — ÉRATO

DOROTHÉE

De même que le voyageur surpris par les approches de la nuit, et fixant encore ses regards sur les derniers rayons du soleil couchant, croit voir l'image dc cet astre se détacher sur le bord du bosquet obscur, puis glisser le long du rocher, et, enfin, flotter devant lui, de quelque côté qu'il se tourne, en projetant partout ses reflets étincelants, de même aussi la douce image de la jeune fille apparaît aux regards fascinés d'Her-

mann et semble errer le long du sentier qui court à travers les champs de blé. Mais il s'arrache à son étrange vision et se retourne vers le village; mais là, quelle surprise le saisit! la même image reparaît; et, cette fois, elle s'avance vers lui! Il regarde plus attentivement, aucune illusion ne l'abuse; non, c'est bien elle! Elle porte à la main une grande cruche et une plus petite, et se dirige vers la fontaine. Il marche avec joie à sa rencontre, car sa vue lui a rendu du courage, et il ose lui dire :

— Je te retrouve donc encore, digne jeune fille, toujours occupée à secourir les autres et à soulager des souffrances. Mais pourquoi vas-tu seule à la fontaine, à une si grande distance, tandis que tes compagnons se contentent de l'eau du village? Il est vrai que la source a une vertu particulière et une

saveur agréable. Tu veux sans doute la porter à cette pauvre malade à qui ton dévouement a sauvé la vie?

La jeune fille le salue amicalement et lui répond :

— Je suis heureuse d'avoir pris le chemin de la fontaine, puisque j'y rencontre l'homme généreux qui nous a déjà comblé de ses bienfaits ; car la vue de celui qui donne n'est pas moins consolante que le don lui-même. Venez jouir aussi du spectacle des heureux que vous avez faits, et recevoir leurs remercîments. Mais il faut que vous sachiez pourquoi je viens puiser de l'eau à cette source abondante et limpide. Nos compagnons, imprévoyants, ont troublé l'eau du village en conduisant leurs chevaux et leurs bœufs dans le bassin ; ils ont sali les citernes en y lavant leur linge; car chacun va mal-

heureusement au plus pressé, sans s'inquiéter des suites.

En parlant ainsi elle descend, avec Hermann, les larges degrés de la fontaine, et, tous deux s'asseyent côte à côte sur le petit parapet qui l'entoure. La jeune fille se penche pour puiser de l'eau; Hermann prend l'autre cruche et se penche aussi. Leur double image se réfléchit dans le miroir azuré de la source; leurs visages se rapprochent au sein du cristal limpide et se sourient d'un air amical.

— Laisse-moi boire, dit gaiement le jeune homme.

Elle lui présente la cruche, puis tous deux se reposent avec confiance, appuyés sur les urnes. Elle l'interroge à son tour.

— Comment te trouves-tu ici, demande-t-elle, sans tes chevaux et sans ta voiture, loin

de l'endroit où je t'ai vu pour la première fois? Pourquoi donc es-tu venu ici?

Hermann réfléchit, baisse la tête, puis, la relevant, il se sent rassuré et encouragé par le regard bienveillant de la jeune fille, et pourtant il lui serait impossible de parler d'amour. Il n'y a dans les yeux de l'étrangère aucune expression de tendresse; il ne s'y peint qu'une sagesse calme, qui commande un langage raisonnable. Le jeune homme se recueille quelques instants, puis, s'adressant à elle avec confiance :

— Écoute, mon enfant, lui dit-il, je veux répondre à tes questions. Si je suis venu ici, c'est à cause de toi. Pourquoi te le cacherais-je? Je mène une vie heureuse chez mes bons parents; je les aide à diriger la maison et à cultiver les champs; car je suis leur fils unique, et les travaux ne nous

manquent pas. C'est à moi qu'est confié le soin de régir les domaines, mon père s'occupe activement des affaires du dehors, et ma mère est à la tête du ménage. Mais tu sais, sans doute, comment les domestiques, tantôt par leur légèreté, tantôt par leur mauvaise foi, chagrinent et fatiguent une maîtresse de maison, obligée de remplacer souvent ses serviteurs, ou plutôt d'échanger leurs défauts contre d'autres. Ma mère désire, depuis longtemps, avoir près d'elle une jeune fille qui puisse, par son travail comme par son affection, lui tenir lieu de la fille qu'elle a malheureusement perdue. Quand je t'ai aperçue ce matin, près de cette voiture, avec ta physionomie ouverte et franche, avec ton apparence de force et de santé, quand je t'ai entendu parler avec un sens si droit, j'ai été frappé de cette rencontre; j'ai couru

à la maison, et j'ai vanté ton mérite à nos parents, à nos amis, à tout le monde, et, maintenant, je viens te déclarer leur désir et le mien... Pardonne-moi si j'ose...

— Ne craignez rien... achevez, repond la jeune fille; je ne me trouve point offensée; je vous écoute, au contraire, avec reconnaissance. Ainsi, dites-moi tout, le mot n'a rien qui m'effraye; vous voudriez me faire entrer chez vos parents comme servante, pour tenir votre maison en ordre. Vous espérez trouver en moi une fille active, laborieuse et d'un heureux caractère. Ma réponse sera aussi nette que votre proposition. Oui, je suivrai la voix de ma destinée, je m'en irai avec vous. Mon devoir est accompli; j'ai remis l'accouchée entre les mains des siens, qui sont heureux de la voir sauvée. La plupart sont déjà réunis autour d'elle; les autres ne

tarderont pas à la rejoindre. Tous nos compagnons se figurent qu'ils vont rentrer dans leur pays : ainsi le fugitif aime à se créer des illusions. Mais moi, dans ces temps de malheurs qui en présagent d'autres, je ne me berce pas de vaines espérances. Tous nos anciens liens sont rompus, et la nécessité doit en créer de nouveaux. Si je puis gagner ma vie sous le toit d'un homme respectable, en travaillant pour lui et sa digne femme, j'y consens volontiers ; car une jeune fille errante expose sa réputation. Oui, je serai prête à vous suivre dès que j'aurai rapporté cette cruche à mes amis et que j'aurai reçu leurs bénédictions. Venez avec moi, il faut que vous les voyez, et que ce soient eux-mêmes qui me remettent entre vos mains.

Hermann est pénétré de joie en écoutant cette résolution. Il se demande un instant

s'il ne dira pas la vérité à la jeune fille ; mais il juge plus prudent de la laisser dans son erreur et de la conduire dans la maison paternelle pour essayer ensuite de gagner son amour. Et puis, il a remarqué un certain anneau qu'elle porte au doigt ; aussi l'a-t-il laissée parler sans l'interrompre.

— Allons-nous-en, dit-elle, on blâme toujours les jeunes filles quand elles s'attardent à la fontaine, et cependant il est si doux de causer près de la source bouillonnante.

Tous deux se lèvent, jettent un dernier regard sur la fontaine, et sont émus du même regret. Elle prend en silence les deux cruches par leurs anses et remonte les degrés. Hermann la suit et demande à porter une de ses cruches, afin d'alléger son fardeau.

— Non, répond-elle, laissez-moi faire ;

l'équilibre ainsi établi rend la charge moins lourde, et, d'ailleurs, l'homme qui est appelé à me commander ne doit pas commencer par me servir. Ah ! ne me regardez pas de cet air de compassion, comme si mon sort était à plaindre. La femme apprend de bonne heure à servir, quelle que soit d'ailleurs sa condition. C'est en servant les autres qu'elle mérite de commander plus tard et d'acquérir une autorité légitime dans la maison. Voyez : la jeune fille sert un frère, elle sert ses vieux parents, et tous ses jours se passent à aller et venir, à porter des fardeaux, à préparer mille choses pour les autres. Heureuse elle parvient ainsi à ne plus s'inquiéter des chemins pénibles, à ne plus faire de différence entre les heures de la nuit et celles du jour, à ne plus trouver de tâche trop fastidieuse ni d'aiguille trop fine, et enfin

à s'oublier elle-même et à vivre pour autrui ! car, devenue mère à son tour, elle aura besoin de toutes ses forces quand son enfant, au réveil, lui demandera de la nourriture, à elle, pauvre créature affaiblie, chez qui les soucis, peut-être, se joindront aux souffrances. Vingt hommes réunis ne suffiraient pas à une semblable tâche. Aussi leur devoir n'est-il pas là ; mais ils doivent se sentir touchés devant un tel spectacle.

Tout en parlant, elle était arrivée, avec son compagnon silencieux, jusqu'à la grange où l'accouchée reposait au milieu des jeunes filles, modèles d'innocence, que Dorothée avait sauvées. Ils entrent ensemble, et de l'autre côté paraît le juge tenant un enfant par chaque main. La pauvre mère les avait perdus dans la foule, mais le vieillard venait de les retrouver. Ils s'élancent avec joie vers

leur bonne mère, vers leur petit frère, ce nouveau compagnon de jeux qu'ils ne connaissent pas encore. De là, ils courent à Dorothée, l'embrassent avec effusion, et demandent du pain et des fruits ; mais, avant tout, il faut calmer leur soif. Dorothée leur offre de l'eau ; les enfants boivent et après eux l'accouchée, puis les jeunes filles et le juge. Tous se sentent rafraîchis et vantent cette eau délicieuse. Elle avait un petit goût acidulé qui en faisait une boisson aussi saine qu'agréable.

La jeune fille jette alors sur tous ceux qui l'entourent un regard mélancolique.

— Voici, dit-elle, la dernière fois que je vous présente cette cruche, et que je vous invite à rafraîchir vos lèvres avec cette eau. Mais, plus tard, s'il vous arrive, par un jour de grande chaleur, de trouver une douce boisson, ou de vous asseoir à l'ombre auprès d'une

source pure, alors pensez à moi et aux soins que j'ai pu vous rendre, plutôt encore par affection que par devoir. Quant à moi, je me souviendrai toute ma vie de votre bonté. C'est à regret que je vous quitte; mais chacun de nous est pour les autres plutôt une charge qu'un soulagement, et si le retour dans la patrie nous est fermé, il faudra nous disperser sur la terre étrangère. Voici le bienfaiteur à qui nous devons les dons de ce matin, les langes de l'enfant, et les provisions que nous avons reçues avec tant de joie. Il vient me chercher pour que j'aille dans sa demeure me consacrer au service de ses bons et riches parents; j'y ai consenti; car la jeune fille a partout des devoirs à remplir, et ce qu'il y aurait pour moi de plus pénible, ce serait de rester oisive, et de me faire servir moi-même. Aussi, est-ce avec plaisir que je le suis; il me

semble doué de bonnes qualités, et je trouverai également dans ses parents celles qui doublent le prix de la richesse. Adieu donc, ma digne amie ; soyez heureuse de ce joli enfant, si plein de vie, qui tourne ses regards vers vous, et quand vous le presserez sur votre cœur, dans ses beaux langes, pensez au jeune homme charitable qui vous les a donnés, et qui doit aussi me donner à moi, votre parente, des vêtements et du pain. Et vous, digne et excellent homme, ajouta-t-elle en se tournant du côté du vieillard, laissez-moi vous remercier de m'avoir si souvent servi de père.

A ces mots, elle s'agenouille auprès de la pauvre accouchée qui, d'une voix tremblante, entrecoupée de larmes, lui donne sa bénédiction. Cependant le juge se tournant vers Hermann :

— Mon ami, lui dit-il, vous méritez d'être

compté parmi les hommes judicieux qui, dans la direction de leurs affaires, cherchent à s'associer des personnes honorables. J'ai vu tant de gens apporter une extrême circonspection dans un marché de bœufs, de chevaux ou de moutons, et s'en remettre à peu près au hasard, quand il s'agit de confier la gestion de leur fortune ou de leur maison ! Et cependant, si la personne choisie est honnête et laborieuse, elle maintient toutes choses en bon ordre ; si, au contraire, elle est inhabile et de mauvaise foi, tout périclite, et l'on se repent amèrement de s'être décidé à la légère. Mais vous me paraissez vous y entendre à merveille, quoique vous ayez pris une bien jeune fille pour vous servir, vous et vos parents. Ayez soin d'elle. Tant qu'elle restera chez vous, j'en suis sûr, vous ne regrettez pas votre sœur, et vos parents ne regretteront pas leur fille.

En ce moment plusieurs femmes entrèrent, apportant diverses choses à l'accouchée, pour qui elles avaient trouvé une demeure plus commode. Quand elles surent la résolution de Dorothée, elles reportèrent sur Hermann un regard de gratitude qui exprimait le fond de leur pensée, et l'une d'elles murmure à l'oreille des autres : — Si son jeune maître devient jamais son époux, elle n'aura plus rien à désirer.

Hermann la prit alors par la main.

— Partons, dit-il, le jour baisse, et notre petite ville est encore éloignée.

Les femmes, parlant toutes à la fois, embrassent Dorothée ; celle-ci, pendant que son compagnon l'entraîne, se retourne plusieurs fois vers elles, pour les charger encore de ses compliments pour des amis. Mais voilà les enfants qui pleurent, crient, s'accrochent à ses

vêtements, et ne veulent pas laisser partir leur seconde mère, jusqu'à ce qu'enfin deux ou trois femmes s'interposant :

— Taisez-vous, enfants, leur disent-elles, elle va à la ville, et quand elle reviendra, elle vous donnera de bons biscuits, que votre petit frère a commandés pour vous, quand la cigogne qui l'apportait dans son berceau a passé devant le confiseur. Vous la reverrez bientôt avec de beaux cornets dorés.

Alors les enfants quittent leur bonne amie ; et le jeune homme l'arrache à grand'peine aux étreintes de ses compagnes, qui, de loin, la saluent encore en agitant leurs mouchoirs.

VIII. — MELPOMÈNE

HERMANN ET DOROTHÉE

Tous les deux cheminent sous les rayons du soleil couchant qui se cache, par intervalles, sous des nuages épais, précurseurs de l'orage, puis dégage son disque étincelant, pour projeter sur les campagnes une clarté de mauvais augure.

— Puisse l'orage qui menace, dit Hermann, ne pas nous amener de la grêle ni de fortes averses, car la moisson est déjà belle !

Et tous deux se plaisent à contempler les

hautes tiges de blé, balancées par le vent, qui, tout le long du sentier qu'ils suivent, s'élèvent presque au niveau de leurs têtes.

— O vous, dit la jeune fille, à qui je devrai une condition paisible et un asile sûr, tandis que tant de pauvres fugitifs errent dans les champs, à la merci du sort et des tempêtes, faites-moi d'abord connaître vos parents. Je me sens disposée d'avance, et de tout cœur, à les servir; mais quand on connaît bien son maître, il est plus facile de lui plaire, en s'appliquant de préférence aux choses qui lui paraissent le plus importantes, et aux soins qui lui tiennent le plus à cœur. Apprenez-moi donc les moyens de gagner les bonnes grâces de votre père et de votre mère.

— Ah ! lui répond le digne et bon jeune homme, combien je t'approuve, excellente fille, de vouloir, dès à présent, connaître ma

famille ! Eh bien ! jusqu'à ce jour, je dois te l'avouer, j'ai fait vainement tous mes efforts pour bien servir mon père, en me rendant de bonne heure aux champs et à la vigne, en les quittant le plus tard possible, et en soignant les intérêts de sa maison comme les miens propres. Quant à ma mère, je n'ai jamais eu de peine à la satisfaire ; elle sait apprécier le moindre service et tu seras pour elle une créature accomplie, si tu prends soin du ménage comme si tu étais chez toi. Mais il n'en est pas de même de mon père ; il tient à un certain étalage de dévouement. Ah ! je t'en prie, ne me regarde pas comme un cœur sec et dénaturé si je te parle ainsi de mon père, à toi, une étrangère ! Je n'ai pas l'habitude de commettre ces sortes d'indiscrétions, et tu es la première, je te le jure, à qui j'ouvre la bouche sur ce sujet. Mais la confiance que tu

m'inspires force mon cœur à s'épancher devant toi. Mon bon père veut qu'on embellisse sa vie par des apparences superflues; il demande des marques extérieures d'amour et de respect; capable de se montrer dur envers d'excellents serviteurs qui négligeraient de se prêter à cette exigence, il pourrait accorder sa faveur à des gens qui n'en seraient pas dignes, mais qui auraient l'art de ménager son côté faible.

— Eh bien! soit, reprit la jeune fille avec joie, en hâtant légèrement le pas le long du sentier obscur, j'espère les contenter tous les deux; car le caractère de ta mère est pareil au mien, et quant aux manières agréables, j'en ai eu, dès l'enfance, quelques modèles sous les yeux. Les Français, nos voisins, attachent une grande importance à la politesse extérieure; le bourgeois, le gentilhomme et jus-

qu'au simple paysan, tous se vantent de la posséder, et chacun la recommande aux siens. Nous avions aussi parmi nous un usage national ; c'était d'accoutumer les enfants à venir, dès le matin, souhaiter le bonjour à leurs parents, en leur baisant la main, et à s'observer avec eux pendant le reste de la journée. Tout ce que j'ai appris, toutes mes bonnes habitudes et toutes les inspirations de mon cœur, je les mettrai en œuvre pour plaire à tes parents. Mais qui me dira maintenant comment je dois agir envers toi, le fils unique de mes maîtres, qui vas devenir mon maître à ton tour?

Comme elle parlait ainsi, ils arrivèrent tous deux près du poirier. Le dernier rayon du soleil avait disparu ; la nuit était venue et la lune brillait déjà de tout son éclat. Leurs regards, en parcourant l'espace, découvraient ici une clarté aussi vive que celle du jour, là

des ténèbres épaisses. Au pied du bel arbre qui lui était cher, et près duquel, ce jour-là même, il avait versé des larmes d'amour, Hermann entendit avec joie la question que la jeune fille lui adressait. Ils s'assirent l'un près de l'autre, pour se reposer quelques instants, et le jeune homme dit à sa compagne en lui prenant la main :

— Ne prends conseil que de ton cœur, et cède librement à ses inspirations.

Il n'osa pas dire un mot de plus, bien que l'heure fût propice ; mais il tremblait de s'attirer un refus, car il sentait, au doigt de la jeune fille, l'anneau d'or de mauvais augure. Les deux jeunes gens demeuraient donc en silence, assis l'un près de l'autre. Puis Dorothée s'écria:

— Que j'aime cette douce clarté de la lune ! elle est pareille à celle du jour. Je distingue

les maisons et les cours de la ville. Là-bas, j'aperçois une fenêtre au-dessus d'un toit, et je pourrais, il me semble, en compter les carreaux.

— Cette maison que tu vois, dit le jeune homme, c'est la nôtre. C'est là que je te conduis, et cette fenêtre est celle de ma chambre, qui, peut-être, sera bientôt la tienne... Car, ajouta-t-il vivement, nous ferons des changements dans la maison. Ces blés, déjà mûrs, sont à nous ; c'est à l'ombre de ce poirier que nous viendrons nous asseoir pour prendre nos repas. Mais viens, descendons vite à travers le vignoble et le jardin, car voilà l'orage qui s'approche ; l'éclair luit, et les nuages voileront tout à l'heure la sereine clarté de la lune.

Ils se lèvent et descendent, à la faveur des derniers rayons de l'astre nocturne, dans le champ tout couvert de riches épis. Arrivés

au vignoble, ils commencent à cheminer dans l'obscurité.

Hermann conduit la jeune fille le long des marches de pierre placées sous le berceau; elle s'avance à pas lents, appuyant ses mains sur les épaules de son guide. La lune envoyait encore, à travers le feuillage, quelques lueurs vacillantes, mais bientôt, obscurcie par les nuages, elle laisse nos deux jeunes gens dans les ténèbres. Hermann soutient avec précaution la jeune fille penchée sur son bras robuste. Mais elle ne connaît ni le chemin ni ce terrain difficile; le pied lui manque et porte à faux, elle trébuche, elle va tomber; il étend le bras et retient sa bien-aimée. Dans ce mouvement, elle s'incline doucement sur son épaule; leurs poitrines et leurs joues se touchent; mais lui se maintient immobile comme un roc par la seule énergie de sa volonté. Il n'ose la

presser plus fortement contre son sein, mais il se raffermit pour la mieux soutenir. Chargé de ce doux fardeau, il sent les palpitations du cœur de la jeune fille, et respire le parfum de sa suave haleine, heureux de servir d'appui à cette gracieuse créature, le modèle et l'honneur de son sexe.

Elle dissimule cependant la douleur qu'elle ressent au pied, et dit, en riant, à son compagnon :

— S'il faut en croire les gens bien instruits, quand le pied vous craque près du seuil de la maison où l'on se dispose à entrer, c'est un présage de malheur. J'aurais voulu me présenter sous de meilleurs auspices. Mais arrêtons-nous un instant, afin que tes parents ne te reprochent pas d'amener une fille boiteuse, et de pratiquer maladroitement l'hospitalité.

IX. — URANIE

LA PERSPECTIVE

Muses propices à l'amour sincère, vous qui avez guidé jusqu'ici le digne jeune homme dans ses recherches, et qui lui avez permis de serrer sa bien-aimée sur son cœur avant les fiançailles, aidez-nous encore à former les nœuds qui doivent unir le jeune couple. Dissipez les nuages qui jettent une ombre sur son bonheur, et d'abord, racontez-nous ce qui se passait dans la maison d'Hermann.

La mère impatiente est rentrée pour la troi-

sième fois dans la salle où elle avait laissé les trois amis. Elle s'inquiète de l'orage qui menace, de l'éclipse soudaine de la lune, puis de l'absence prolongée de son fils, des dangers d'une nuit si obscure, et elle reproche vivement aux deux voisins d'avoir sitôt quitté Hermann, sans même avoir parlé à la jeune fille, sans avoir fait pour lui la demande en mariage.

— N'aggrave pas encore le mal, dit le père de mauvaise humeur; car tu vois bien que nous sommes nous-mêmes fort inquiets.

Le pharmacien jugea à propos de prendre la parole :

— Dans des moments de crise comme ceux-ci, dit-il, je sais toujours gré à mon père d'avoir extirpé chez moi les moindres germes d'impatience, et de m'avoir appris à attendre les événements en philosophe.

— Et comment s'y est-il pris pour en venir là ? dit le pasteur.

— Je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre, répondit le pharmacien, car chacun pourra en faire son profit. Un dimanche, quand j'étais encore enfant, j'attendais avec une vive impatience la voiture qui devait nous mener à la fontaine, sous les tilleuls, elle n'arrivait pas, et moi, je ne tenais pas en place; je courais à droite et à gauche, comme un jeune lapin, du haut en bas des escaliers, et de la fenêtre à la porte. J'avais des démangeaisons dans les mains, je grattais les tables, je frappais du pied, enfin j'étais près de pleurer et presque fou, ce que voyant, mon père me prit tout tranquillement par le bras, et m'amenant près de la fenêtre : « Regarde, dit-il, l'atelier du menuisier notre voisin; il est fermé aujourd'hui, mais demain il se rou-

vrira. Alors on entendra toute la journée le bruit du rabot et le grincement de la scie; puis, un beau matin, songes-y, le menuisier se mettra à l'ouvrage avec tout son monde pour te construire à la hâte un cercueil. Ils apporteront ici cette maison de planches où l'on enferme l'homme impatient aussi bien que l'homme patient, et sur laquelle pèse un toit bien lourd. » Pendant que mon père parlait ainsi, je me représentais toutes ces images, les planches clouées, la couleur noire. Mon empressement se calma tout de suite et j'attendis tranquillement la voiture. Depuis ce temps-là, quand je vois des gens agités par l'attente, courir çà et là tout effarés, je pense au cercueil qui doit venir.

— L'image émouvante de la mort, dit le pasteur en souriant, ne s'offre pas au sage comme un objet de terreur, ni à l'homme re-

ligieux comme un terme final. Elle apprend au premier à méditer sur la vie et à en régler la pratique, au second, elle ouvre une perspective de bonheur, et fait luire l'espérance au sein des jours les plus sombres. Pour l'un comme pour l'autre, la mort, dans ce cas, c'est la vie ! Votre père a eu tort de vous montrer à vous, cœur d'enfant faible et impressionnable, la mort seule dans la mort. Il faut faire envisager au jeune homme le tableau de l'auguste vieillesse, et au vieillard, celui de l'aimable enfance, afin que tous deux reposent doucement leurs regards sur ce cercle éternel, où la vie succède sans cesse à la vie.

Mais tout à coup la porte s'ouvre, et le couple attendu se présente ; les parents et les amis d'Hermann admirent la taille et la beauté de cette jeune étrangère, dont l'extérieur s'accorde si bien avec celui du jeune homme, et

quand ils paraissent tous les deux sur le seuil, il semble que la porte soit trop petite pour eux. Cependant Hermann présente Dorothée à ses parents :

— Voici, leur dit-il, une jeune fille telle que vous la souhaitiez dans votre maison, faites-lui bon accueil, cher père, car elle le mérite, et vous, ma mère, vous pouvez l'interroger sur tout ce qui concerne la conduite d'un ménage, et vous verrez qu'elle est digne de vous appartenir.

En achevant ces paroles à double sens, il tira le pasteur à l'écart :

— Aidez-moi promptement, lui dit-il, à sortir d'embarras et à dénouer une situation dont je redoute l'issue ; car je n'ai pas demandé à cette jeune fille si elle voulait être ma fiancée ; elle s'imagine entrer ici comme servante, et je tremble qu'elle ne s'éloigne offensée, dès

qu'elle saura qu'il s'agit de mariage. Mais, je vous en prie, tirez-nous de là au plus vite; son erreur ne peut pas se prolonger, et l'incertitude m'est insupportable. Hâtez-vous de faire preuve ici de cette prudence à laquelle nous rendons tous hommage.

Le pasteur se retourne alors vers les autres personnages; mais déjà quelques paroles du père d'Hermann, prononcées d'un ton léger, quoique avec bonne intention, avaient blessé l'âme fière de la jeune fille.

— A merveille, mon enfant, avait-il dit, j'aime à voir que mon fils a les mêmes goûts que son père. De mon temps, je conduisais toujours la plus jolie fille à la danse, et c'est aussi la plus jolie que j'ai choisie pour femme. La voilà; c'est la petite mère. Le caractère de l'homme se montre dans le choix de son épouse, c'est par là qu'il déclare ce qu'il vaut

à ses propres yeux. Mais vous n'aviez pas besoin, la belle enfant, de réfléchir longtemps pour vous décider; car il n'est pas, ce me semble, bien difficile de se résoudre à suivre ce garçon-là.

Hermann éprouve un frisson indicible à ces paroles qu'il entend à peine, et chacun reste muet à sa place.

La noble jeune fille, profondément blessée de ce langage qu'elle prend pour une ironie, demeure immobile; une vive rougeur se répand sur son cou et sur son visage. Cependant elle se recueille, et incapable de dissimuler tout à fait l'impression qu'elle ressent, elle répond au vieillard :

— En vérité, votre fils, qui m'a dépeint son père comme le meilleur des hommes, ne m'avait pas préparée à un semblable accueil. Vous êtes, je le sais, un homme instruit qui

savez observer les convenances vis-à-vis de tout le monde ; il me semble pourtant que vous ne ménagez pas assez l'humble situation d'une pauvre fille qui franchit pour la première fois le seuil de votre porte, dans l'intention de vous servir de son mieux ; autrement, vous ne m'auriez pas fait sentir, par cette amère dérision, combien ma condition est différente de la vôtre et de celle de votre fils. Je suis pauvre, il est vrai, et je n'apporte qu'un bien mince bagage dans cette maison si abondamment pourvue de tout ce qui peut assurer le repos et le bonheur de ses habitants ; mais je sais me connaître et apprécier nos mutuels rapports. Est-il bien généreux à vous de m'avoir réservé cette réception railleuse, et de me repousser ainsi en quelque sorte d'un logis dont j'ai à peine touché le seuil ?

Hermann s'agite avec effroi, et fait signe au

pasteur d'intervenir au plus vite pour éclaircir le malentendu. Le prudent ecclésiastique avance à la hâte, regarde la jeune fille dont les yeux mouillés de larmes trahissent une vive souffrance, et conçoit l'idée, au lieu de dissiper l'erreur, d'en profiter dans ce moment critique, pour éprouver le caractère de Dorothée.

— Je crois, lui dit-il, qu'en te décidant si vite à entrer au service d'un étranger, tu n'as pas bien réfléchi aux obligations de cette situation toute nouvelle. Songe qu'une seule promesse engage pour toute une année ; qu'un seul *oui* peut entraîner mille désagréments. Ce qu'il y a de plus difficile dans le service, ce ne sont pas les courses pénibles, ni les sueurs d'un travail opiniâtre, car un maître actif se fatigue tout autant que ses domestiques, c'est la résignation aux caprices du maître, à des

réprimandes injustes, à des ordres qui se contredisent; c'est la soumission aux emportements d'une femme acariâtre, aux insolences grossières des enfants, c'est la force d'accomplir régulièrement sa tâche, sans hésitation et sans murmure. Mais tu ne me parais pas capable d'un tel effort, toi qu'a si vivement blessée une plaisanterie du père de famille ; et cependant y a-t-il rien de plus simple que de plaisanter une jeune fille sur le penchant qui peut l'attirer vers un jeune homme ?

Ces paroles ont porté un nouveau coup à l'étrangère. Elle ne peut plus se contenir et ses vrais sentiments débordent ; son cœur se gonfle, un profond soupir s'exhale de sa poitrine, et ses yeux laissent échapper des larmes brûlantes.

— Oh ! dit-elle, l'homme sage qui apporte ses conseils au milieu de nos chagrins, ne

se doute guère combien sa parole froide est impuissante à les guérir. Vous qui êtes gais et heureux, comment une plaisanterie aurait-elle le pouvoir de vous blesser? Mais la plus légère impression suffit pour affecter cruellement le malade. Ah! tenez, que me servirait la feinte, quand même je voudrais y recourir? Il me faut prendre mon parti à l'instant même. Tarder encore ne ferait qu'accroître mes douleurs et m'engager peut-être dans une lutte pénible où mes forces s'épuiseraient. Laissez-moi partir ; je ne dois pas rester ici plus longtemps. Je veux retourner à la recherche de mes pauvres compagnons que j'ai eu tort peut-être d'abandonner à leur misère, en prenant pour moi la meilleure part. Ma résolution est bien arrêtée; aussi n'hésiterai-je plus à vous avouer ce que j'aurais pu vous cacher aisément. Si la raillerie dont j'ai été l'objet m'a frappée au cœur, ce

n'est pas que j'aie en moi un orgueil et une susceptibilité qui ne sauraient convenir à une servante, c'est que j'éprouvais réellement au fond de l'âme un secret penchant pour ce jeune homme qui m'est apparu aujourd'hui comme un libérateur. Depuis le moment où il me quitta sur la route, il n'avait pas cessé d'être présent à ma pensée. Je songeais au bonheur de la jeune fille qu'il aimait peut-être et qu'il devait épouser ; et lorsque je le retrouvai près de la fontaine, je me sentis heureuse à sa vue, comme à l'apparition d'un être céleste. Quand il me demanda si je voulais venir ici pour être servante, je le suivis avec plaisir. Mais je dois l'avouer, pendant la route, je m'abandonnais malgré moi à un autre espoir ; je m'imaginais qu'un jour je pourrais devenir digne de lui, si je parvenais à lui rendre mes soins indispensables. Hélas, je

reconnais maintenant à quel danger je me serais exposée en restant si près de celui que j'aimais ! Je mesure aujourd'hui la distance qui sépare le jeune homme riche de la jeune fille pauvre, celle-ci fût-elle douée des qualités les plus précieuses. Si je vous parle ainsi, c'est pour que mon cœur ne soit pas méconnu, par vous. Il est heureux peut-être que je me sois sentie offensée; car c'est là ce qui m'a déterminée au parti que je viens de prendre. Autrement, forcée de dissimuler mes vœux secrets, j'aurais vu tôt ou tard une autre fiancée entrer dans cette maison. Et comment alors aurais-je pu renfermer mon chagrin? Par bonheur, me voilà avertie ; par bonheur, j'ai pénétré le secret de mon âme, avant que le mal fût sans remède. Mais, j'en ai dit assez. Je ne resterai pas ici un instant de plus pour prolonger le trouble et l'embarras de ma situa-

tion, après l'aveu de mes sentiments et de mes folles espérances. Rien ne m'arrêtera, je le déclare, ni la nuit épaisse qui couvre la terre, ni le tonnerre qui gronde sur nos têtes, ni le vent qui mugit avec violence. J'ai déjà supporté toutes ces épreuves quand les ennemis nous poursuivaient. Les malheurs de notre époque m'ont habituée depuis longtemps à tous les sacrifices. Adieu, vous dis-je, c'en est fait ; je veux partir à l'instant même.

En disant ces mots, elle se dirige vivement vers le seuil, portant sous son bras le petit paquet avec lequel elle est venue. Mais la mère la saisit de ses deux mains et lui dit avec étonnement :

— Que veulent dire cette résolution et ces larmes ? Non, tu ne partiras pas ; n'es-tu pas la fiancée de mon fils ?

En même temps, le père s'est levé d'un air

mécontent, et, jetant un regard sur la jeune étrangère qui pleure :

— Ainsi, dit-il, mon extrême indulgence n'a réussi aujourd'hui qu'à m'attirer tout ce qu'il y a au monde de plus désagréable ; car, je ne connais rien de si fastidieux que les pleurnicheries des femmes, et ces clameurs passionnées qui jettent le trouble dans les idées, quand il suffirait d'un peu de jugement pour les éclaircir. Je suis las de toutes ces scènes où je ne comprends rien, faites-les cesser si vous voulez, quant à moi je vais me coucher.

Et il s'avance vers la chambre conjugale, mais son fils le retient, et lui dit d'un accent suppliant :

— Mon père, pas tant de hâte, je vous en conjure; ne soyez pas irrité contre cette jeune fille. C'est moi seul qui suis coupable

d'une méprise que notre ami vient encore d'aggraver par son langage si peu prévu ; parlez, digne pasteur, à qui je me suis confié, et, au lieu d'ajouter à nos chagrins et à notre embarras, dénouez vous-même cette situation ; il en est temps ; car la vénération que vous m'inspirez risquerait de s'affaiblir, si je vous croyais disposé à tourmenter vos amis, plutôt que de pratiquer envers eux vos excellents principes de sagesse et de charité.

Le pasteur lui répondit avec un doux sourire :

— Eh ! quelle sagesse, quelle charité auraient pu arracher à cette charmante jeune fille un aveu si noblement sincère, et nous dévoiler ainsi le fond de son âme ? Ton anxiété ne s'est-elle pas aussitôt changée en joie et en ravissement ? Charge-toi donc toi-même des explications ; as-tu besoin de celles d'un autre ?

A ces mots, Hermann s'approche de Dorothée, et la regardant avec amour :

— Ne regrette pas ces larmes et cette douleur d'un instant, car elles ont assuré mon bonheur éternel, et le tien aussi, je l'espère. Non, ce n'est pas pour t'amener ici comme servante que je suis allé chercher l'étrangère à la fontaine, c'est pour lui faire hommage de mon amour; mais, hélas! mon regard timide ne pouvait lire jusqu'au fond de ton cœur, et lorsque tu te penchas vers moi, dans le miroir de la source, je ne découvris dans tes yeux que de l'amitié. C'était déjà pour moi un premier bonheur que de t'avoir décidée à me suivre jusqu'ici, et tu viens de mettre le comble à ma joie. Oh! sois bénie!

Elle contempla le jeune homme avec une émotion profonde, et ne se refusa pas à ce premier baiser, bonheur suprême pour les

amants, gage ardemment souhaité d'une félicité infinie.

Pendant ce temps, le pasteur avait tout expliqué aux assistants. Dorothée s'approche avec grâce du père de famille, s'incline devant lui en signe de respect et d'affection, et, lui baisant la main qu'il cherche à retirer :

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, mes larmes de douleur et mes larmes de joie; une double surprise est venue me les arracher. Pardonnez-moi ma vive émotion; laissez-moi me reconnaître moi-même dans ce bonheur tout nouveau que le ciel veut bien m'accorder. Que ce premier chagrin causé par une erreur soit en même temps le dernier! Les devoirs que la servante s'était imposés, votre fille les remplira avec amour et fidélité.

Le père l'embrasse en cachant ses larmes. La mère vient aussi l'embrasser avec effusion.

Les deux femmes se serrent la main et mêlent leurs pleurs en silence.

Le pasteur cependant, saisit la main du père, et en retire, non sans peine, l'anneau conjugal que retenait une phalange un peu forte ; il prend aussi celui de la mère, et unit le jeune couple en disant :

— Puissent ces anneaux d'or former une nouvelle union toute pareille à l'ancienne ! Hermann est épris d'amour pour cette jeune fille, et, de son côté, elle avoue qu'elle désire le prendre pour époux. Avec le consentement de vos parents, en présence de votre ami, je vous unis tous deux, et j'appelle sur votre avenir la bénédiction céleste.

Le voisin s'avance en même temps pour offrir ses vœux aux deux jeunes gens. Mais quelle est la surprise du ministre, quand, voulant passer l'anneau d'or au doigt de la jeune

fille, il aperçoit l'autre anneau qu'Hermann avait déjà remarqué avec inquiétude le matin, près de la fontaine; et il s'écrie en plaisantant :

— Eh quoi! ma fille? te voilà donc déjà fiancée pour la seconde fois? pourvu que le premier fiancé ne vienne pas, au pied de l'autel, s'opposer à ton mariage.

— Oh! répondit-elle, laissez-moi consacrer un seul instant à ce souvenir; car il le mérite, le digne jeune homme qui me donna cet anneau, en s'éloignant pour ne plus revenir. Quand l'amour de la liberté, le désir d'unir ses efforts aux généreuses tentatives qui se préparaient, le conduisirent à Paris, où l'attendaient la prison et la mort, il avait déjà le pressentiment de sa destinée. « Adieu, me dit-il, sois heureuse; moi, je pars. Tout tremble sur cette terre, tout semble se dis-

soudre; les lois fondamentales des États sont bouleversées ; l'ancien patrimoine échappe à son propriétaire ; l'ami quitte son ami, et l'amant son amante. Toi que je laisse, qui sait où je te reverrai? voici peut-être notre dernier entretien. On a bien raison de le dire : l'homme n'est qu'un étranger ici-bas, et il l'est aujourd'hui plus que jamais. Notre ciel n'est plus à nous. Les richesses flottent au hasard ; l'or et l'argent se fondent et leurs formes disparaissent. Tout s'agite en désordre, comme si le monde actuel tendait à retomber dans la nuit du chaos, pour renaître sous une face nouvelle. Garde-moi ton amour, et si nous nous retrouvons quelque jour sur les ruines de l'univers, peut-être serons-nous alors des êtres régénérés par la liberté, et à l'abri des caprices du sort. Quelle puissance, en effet, oserait appesantir ses chaînes sur ceux qui auraient

passé par de telles épreuves ? Mais si nous ne devons pas échapper aux dangers, si nous ne devons jamais nous revoir, oh ! conserve au moins mon image dans ta mémoire, et attends avec une égale fermeté une destinée propice ou contraire. Si une nouvelle demande, si un nouveau lien te réclame, accepte avec reconnaissance ce que le ciel t'offrira. Aime ceux qui t'aimeront honorablement ; attache-toi à celui qui aura été ton bienfaiteur. Mais sois prudente dans ton nouveau choix et ne t'expose pas à la chance affligeante d'une seconde perte. Ménage tes jours sans cependant estimer la vie plus que tout autre bien, et songe que tous les biens de ce monde sont trompeurs. »

Ainsi me parla ce noble jeune homme que je ne devais plus revoir. J'ai perdu depuis lors tout ce que je possédais, et j'ai pensé bien

souvent à ses avis. J'y pense encore en ce moment, où l'amour me prépare un bonheur tout nouveau et me dévoile une si brillante perspective. Oh! pardonne-moi, généreux ami, si même en m'appuyant sur toi je tremble encore, pareille au navigateur qui, lorsqu'il aborde enfin la terre ferme, s'imagine qu'elle va se dérober sous ses pas.

En achevant ces mots, elle place les deux anneaux l'un contre l'autre. Son fiancé lui répond avec une émotion contenue par la fermeté :

— Que notre union, Dorothée, conclue au milieu du désordre universel, n'en soit que plus inébranlable. Tâchons de rester calmes et forts devant l'orage et de nous maintenir en possession de nos biens, car l'homme qui manque de résolution dans une époque troublée, aggrave encore le mal et contribue à

l'étendre au loin, tandis que l'homme ferme se fait le centre d'un monde qui se rattache à lui. Il ne nous convient pas, à nous autres Allemands, de propager ce mouvement terrible, ni de flotter au hasard tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Que ce soit là notre pensée, et, tout en l'exprimant, sachons nous contenir dans de justes bornes. Hommage éternel aux peuples résolus qui se soulèvent pour repousser l'ennemi, pour protéger leur religion, leurs lois, leurs femmes et leurs enfants! Tu es à moi, sois sans crainte ; je défendrai tout ce qui est à moi, et qui me devient plus cher que jamais. Je ne veux pas me chagriner sur l'avenir de mes possessions, ni en jouir avec inquiétude; j'aurai de l'assurance et du courage. Mais que l'étranger vienne nous menacer, aujourd'hui ou plus tard, c'est toi-même

qui me donneras mes armes. Je saurai que tu es là pour gouverner notre maison et pour prendre soin de nos parents ; fort de cette pensée, je marcherai sans crainte à l'ennemi. Et si chacun de nous était animé du même sentiment, la force se leverait contre la force, et bientôt la paix répandrait ses bénédictions sur nous.

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

AD. CADOL — vol.

BERTHE SIGELIN 1
LA BÊTE NOIRE 1
LA DIVA 1
LA GRANDE VIE 1
LES INUTILES 1
PRINCESSE ALDÉE 1
MADAME ÉLISE 1
MARGUERITE CHAUVELEY 1
LA PRIMA DONNA 1

E. DELIGNY

UN BATARD LÉGITIME 1
LES CABOTINS 1
FAMILLE D'ARLEQUINS 1
LE TALISMAN 1

H. DE LATOUCHE

ADRIENNE 1
AYMAR 1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI. 1
FRAGOLETTA 1
FRANCE ET MARIE 1
GRANGENEUVE 1
LÉO 1
UN MIRAGE 1
OLIVIER BRUSSON 1
LE PETIT PIERRE 1
LA VALLÉE AUX LOUPS 1

CAPITAINE MAYNE-REID, *Tr A. Bureau*

LES CHASSEURS DE CHEVELURES 1

B.-H. RÉVOIL, *Traducteur*

LE DOCTEUR AMÉRICAIN 1
LES HAREMS DU NOUVEAU-MONDE. . 1

W. REYNOLDS

LES DRAMES DE LONDRES.
— LES FRÈRES DE LA RÉSURRECTION 1
— LA TAVERNE DU DIABLE 1
— LES MYSTÈRES DU CABINET NOIR . 1
— LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE 1
— LE SECRET DU RESSUSCITÉ 1
— LE FILS DU BOURREAU 1
— LES PIRATES DE LA TAMISE 1
— LES DEUX MISÉRABLES 1
— RUINES DU CHAT. DE RAVENSWORTH 1
— LE NOUVEAU MONTE-CRISTO 1

GEORGE SAND

ADRIANI 1
LES AMOURS DE L'AGE D'OR 1
ANDRÉ 1
LE BEAU LAURENCE 1
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ 2
CÉSARINE DIETRICH 1
LE CHATEAU DES DÉSERTES 1
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE 2
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT 2
CONSTANCE VERRIER 1
CONSUELO 3
LES DAMES VERTES 1
LA DANIELLA 2
LA DERNIÈRE ALDINI 1
LE DIABLE AUX CHAMPS 1
LA FILLEULE 1
FLAVIE 1
FRANCIA 1
L'HOMME DE NEIGE 3
HORACE 1
ISIDORA 1
JACQUES 1
JEAN DE LA ROCHE 1
JEANNE 1
LAURA 1
LÉGENDES RUSTIQUES 1
LÉLIA — MÉTELLA — CORA 2
LUCREZIA FLORIANI — LAVINIA 1
LES MAITRES MOSAÏSTES 1
LA MARQUISE 1
MA SŒUR JEANNE 1
LE MEUNIER D'ANGIBAULT 1
NARCISSE 1
PAULINE 1
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE 2
LE PICCININO 2
PIERRE QUI ROULE 1
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE 1
LE SECRÉTAIRE INTIME 1
SEPT CORDES DE LA LYRE 1
SIMON 1
TEVERINO — LÉONE LÉONI 1
L'USCOQUE 1
LA VILLE NOIRE 1

VALOIS DE FO[illegible]

LE COMTE DE SAINT-POL 1
LE CONSCRIT DE L'AN VIII 1
LE MARQUIS DE PAZAVAL 1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Paris. — Imprimerie J. Ca[illegible], 7, rue Auber.